

UN DÉPARTEMENT BRETON PENDANT LA GUERRE (1914-1918)

LES ENFANTS
DU
PAYS NANTAIS
ET
LE XI^{ème} CORPS D'ARMÉE
par EMILE GABORY

Préface du Maréchal FOCH

1923

NANTES
ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

PARIS
LIBRAIRIE ACADEMIQUE PERRIN & C^{ie}

PRÉFACE

J'ai suivi le XI^e Corps de loin ou de près durant toute la guerre.

Sous mes ordres, à la bataille de la Marne, il lutte avec succès pendant plus de quatre jours. Puis, il participe à la Course à la Mer et se signale à la Ferme de Toutuent et à la Boisselle. Il se bat, en 1915, en Champagne, où la 22^e Division d'Infanterie s'empare du village et de la butte de Tahure, ce qui lui vaut d'être citée à l'ordre du général du Groupe des Armées du Centre : en 1916, à Verdun, où un de ses régiments reprend le Fort de Vaux; en 1917, dans l'Aisne et en particulier à la Malmaison.

En 1918, je le retrouve au Chemin des Dames, subissant la formidable ruée allemande, où sa vaillance ne peut compenser l'écrasante supériorité de l'ennemi, et, plusieurs semaines après, en Champagne, où il se distingue aux rudes attaques du 26 septembre, enlevant les auteurs au Nord de la Py et ces points sur lesquels nos efforts s'étaient depuis quatre ans si souvent brisés : Notre-Dame-des-Champs, Navarin, la butte de Souain et Somme-Py. Enfin, c'est la poursuite, le franchissement de l'Aisne et de la Meuse : l'Armistice l'arrête à Mézières dans sa marche triomphale !

J'ai toujours et partout admiré son excellent esprit sa solidité, sa valeur, son dévouement au devoir, comme son entrain à l'attaque.

En songeant aux nombreux morts que ses soldats de l'active, de la Réserve et de la Territoriale ont laissé sur nos champs de bataille, je ne puis que rappeler les hautes vertus qui l'animaient et auxquelles je tiens à rendre un hommage éclatant.

Maréchal FOCH



LE XI^{ème} CORPS D'ARMÉE

BRETONS ET VENDÉENS

AVANT-PROPOS

L'histoire du XI^e Corps d'Armée mériterait un volume tout entier ; nous devrons nous contenter de tracer une bien pâle esquisse des combats auxquels il a pris part et des immolations qu'il a consenties. Que les héros innombrables dont les hauts faits n'y sont pas reproduits, dont les noms n'y sont même pas cités nous pardonnent ; mais leur gloire anonyme se dégage de l'œuvre, l'enveloppe ; et si ces modestes pages trouvent quelque intérêt auprès du lecteur, elles le devront uniquement à cette magie globale de l'héroïsme et de la renommée dont l'histoire de nos régiments bretons et vendéens est tout imprégnée.

Il serait prétentieux de vouloir apporter dans un ouvrage de ce genre des appréciations vraiment neuves sur les faits généraux de la guerre. Il paraît impossible également d'isoler de cet ensemble connu le XI^e Corps lui-même, de le traiter séparément sans risquer d'enlever au récit toute vie et tout attrait. Ces pages seront donc l'histoire rapide de la grande guerre, avec la participation spéciale de l'un des Corps les plus héroïques, le plus souvent placés aux endroits périlleux, les plus chargés de lauriers, mais aussi dont le martyrologue se déroule le plus interminablement.

*1. Sources. En dehors des ouvrages généraux sur la Guerre, nous avons consulté : au point de vue purement tactique et stratégique, l'ouvrage manuscrit du Commandant Saint-Gall, *Le XI^e Corps* ; au point de vue anecdotique, les *Historiques des régiments*. Ces *Historiques* sont malheureusement de valeur très inégale : quelques-uns nous ont amplement renseigné ; d'autres ne sont que des énumérations sèches de noms ou de faits. De là, dans notre ouvrage, la plus ou moins grande importance donnée parfois aux actes de tel ou tel régiment.*

Quand nous parlons du XI^e Corps, nous n'embrassons pas sous ce terme les nombreuses divisions qui durant les hostilités, lui furent, à de certains moments, confiées : pendant la seule bataille de Verdun, du 22 juin 1916 au 27 janvier 1917, 45 divisions figurèrent tour à tour à ses effectifs. Nous envisageons uniquement les régiments qui appartenaient au XI^e Corps, au moment de la déclaration de guerre et dont les soldats partirent de nos villages, de nos bourgs, de nos villes, sans même nous préoccuper si, à certaines époques, ils furent incorporés dans d'autres Corps d'Armée, selon les nécessités du haut Commandement. Nous ne tiendrons pas compte des apports considérables de soldats provenant d'autres provinces qui leur furent faits, soit pour combler les vides, soit- cela se produisit – pour que, au contact des nôtres, ces mêmes soldats fussent pénétrés d'une ardeur plus soutenue. Ces hommes venus d'ailleurs formèrent un quart ou un tiers environ des effectifs ; ils furent noyés dans la masse, ils subirent l'influence d'une ambiance fortifiante et combattirent aussi bravement que nos soldats, mêlés à eux.

Donc, malgré ces alluvions, le fond de nos divisions resta vraiment vendéen et breton. Par l'esprit, par les qualités morales, elles demeurèrent des divisions de chez nous. Elles prirent une part prépondérante à l'œuvre ardue de la victoire ; elles enrichirent de noms retentissants la soie de leurs drapeaux ; elles ont laissé aux générations qui suivront la nôtre un héritage immortel de gloire et d'honneur.

L'ALLEMAGNE NOUS DECLARE LA GUERRE

3 AOUT

L'Empire allemand était né de la guerre ; par reconnaissance et par intérêt, ses pensées se tournaient vers la guerre. Son acte de naissance, l'odieux traité de Francfort, semblait lui promettre un accroissement indéfini. Son orgueil n'était pas fait pour modérer son appétit ; aussi, durant quarante ans, espéra-t-il l'incident qui lui permettrait de jeter de nouveau sur nous ses armées «kolossales. » Des menaces, des provocations continues, - comme par exemple, l'affaire de Pagny-sur-Moselle, en 1887, où le commissaire français Schnoebelé fut arrêté sur notre territoire, comme celle encore d'Agadir, en 1911, où l'empereur d'Allemagne envoya le vaisseau de guerre Panther dans ce port, sous le prétexte fallacieux de soutenir le commerce allemand au Maroc, - avaient toujours été supportées par nous avec la volonté très ferme de consentir à tous les sacrifices possibles, plutôt que de voir se déchaîner une conflagration universelle.

Ne pouvant réussir, comme elle sut si bien le faire en 1870, à nous amener à déclarer la guerre et à nous laisser devant l'Histoire la responsabilité de l'acte, l'Allemagne se résigna à prendre elle-même cette lourde responsabilité. On sait comment, le dimanche 28 juin 1914, à Sarajevo, l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand et la duchesse de Hohenberg, sa femme, tombèrent sous les coups d'un assassin. Ce misérable était de nationalité serbe ; il n'en fallut pas davantage pour accuser la Serbie d'avoir provoqué le meurtre. L'occasion s'offrait à l'Autriche de faire la guerre à la Serbie et de terminer par la victoire une vieille rivalité ; mais il lui fallait l'avis de l'allié allemand. Il se passa quelques jours d'attente, durant lesquels l'anxiété fit place partout à l'espérance ; l'Autriche parla même d'être très modérée dans sa demande de réparation.

Le 5 juillet, un conseil de hauts personnages allemands et autrichiens se réunit à Berlin ; le secret des délibérations ne transpira pas au dehors, et l'Europe ne s'inquiéta pas outre mesure. L'empereur Guillaume, d'ailleurs, s'embarquait sur son yacht, dans le but d'une croisière sur les côtes de Norvège. Tout cela pour masquer les intentions réelles des deux complices. Soudain, le 23 juillet, coup de tonnerre : l'Autriche fait remettre au Gouvernement serbe, en lui donnant vingt-quatre heures pour répondre, un ultimatum tel, qu'en l'acceptant, la Serbie cessait d'être une nation libre. - Rien ne paraît trop lourd pour sauver la paix: sur le conseil de la France, de la Russie et de l'Angleterre, la Serbie se soumet à toutes les conditions, en réservant, toutefois, celle de son indépendance.

L'Allemagne et l'Autriche ne peuvent, ne veulent escompter une pareille réponse, contraire à leur volonté belliqueuse ; elles ne la lisent même pas, et, avant le délai de vingt-quatre heures, le chargé d'affaires d'Autriche quitte le territoire serbe. Ceux qui n'ont pas compris jusque-là saisissent les

raisons de cette longue attente : la guerre a été décidée, dès l'heure du drame de Sarajevo; mais, afin de la mieux préparer, les deux empereurs en ont hypocritement gardé le secret. Et l'Europe trompée a cru à leur désir de paix.

Le 28, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie. Que va faire la Russie, protectrice née des peuples slaves, ses frères ? Abandonner la Serbie, ce serait pour elle un suicide moral. Mais, si la Russie entre dans le conflit, le feu embrasera l'Europe tout entière, par le déclenchement des alliances. Perspective redoutable ! La France, l'Angleterre, l'Italie tentent de circonscrire le fléau elles essaient de faire conclure une entente entre l'Autriche et la Russie au sujet de la Serbie. Mais cette entente briserait les projets de l'Allemagne. L'Allemagne pousse alors les choses au pire, en interdisant à la Russie de mobiliser et de courir au secours de la Serbie, que s'apprête à étrangler l'Autriche en armes. L'Empire, des tzars ne peut accepter une pareille injonction sans déchoir; toutefois, résolu à la conciliation, il propose l'arbitrage du Tribunal de la Haye ; Guillaume répond, le 1^{er} août, par un ordre officiel de mobilisation. En réalité, la mobilisation de son armée est depuis plusieurs jours commencée. Le soir de ce même 1^{er} août, il déclare la guerre à la Russie.

La France, pacifique, mais loyale, ne manquera pas à son alliée. Ce même jour encore, c'est frémissante, mais calme, qu'elle lit sur les murs l'affiche de la mobilisation. La guerre n'est pas déclarée ; pourtant, quelle force peut désormais l'empêcher ? Le Gouvernement français prescrit aux troupes de se retirer à 10 kilomètres de la frontière. Cette mesure, si discutable au point de vue militaire, montre notre désir d'éviter toute cause de rupture. Vaine précaution ; notre frontière est violée sur plusieurs points par des patrouilles allemandes ; le Luxembourg est envahi, malgré sa neutralité, et, le 3 août, au soir, l'ambassadeur d'Allemagne vient apporter à M. Viviani, président du Conseil, une déclaration de guerre. Nous avions refusé de prendre la responsabilité de cet acte monstrueux, l'Allemagne l'assume; mais elle ose invoquer le prétexte d'une prétendue incursion de nos avions sur son territoire.

L'orage, depuis si longtemps suspendu au-dessus de l'Europe, va se déchaîner; le monde entier sera entraîné dans la tourmente de feu et de sang. Cependant, la France, que l'ennemi croyait incapable d'une résistance sérieuse, que l'on disait déchirée par les factions, mal préparée à la guerre, est sur pied. Les députés votent à l'unanimité les crédits de guerre : « l'union sacrée » est faite.

INVASION DE LA BELGIQUE

L'Allemagne sait les difficultés de percer notre frontière de l'est. Or, il lui faut aller vite, il lui faut nous écraser avant que l'énorme masse russe soit prête ; elle prend le chemin le plus court. La neutralité luxembourgeoise ne l'a pas arrêtée, la neutralité belge ne l'arrête pas davantage. Le 4 août, elle somme le Gouvernement de Bruxelles de céder le passage; il refuse. Elle riposte par une déclaration de guerre. Geste de démence : l'Angleterre avertit l'Allemagne qu'elle-même, l'Angleterre, a signé avec la Prusse, la France, la Russie, le traité de la neutralité belge. «Vous ne nous ferez pas la guerre pour un chiffon de papier, » proteste cyniquement le chancelier de Bethmann-Hollweg.

Elle se trompe ; dès le 5 août, à la nouvelle que les avant-gardes allemandes ont franchi la Meuse, le Gouvernement britannique, faisant honneur à sa signature au bas « du chiffon de papier, » déclare la guerre à l'Allemagne. D'autre part, le refus de la Belgique n'était pas une simple parole destinée à sauver les apparences; sa neutralité n'existe plus ; elle devient une nation combattante : elle saura combattre. Liège résiste héroïquement et quand explose la citadelle, sous l'effort de canons mastodontes, 40.000 Allemands ont payé de leur vie cette victoire trop lente. L'Allemagne voulait atteindre Paris avant la concentration de nos armées; son plan a échoué : la Belgique nous a sauvés.

Mais il nous faut opérer en hâte des mouvements non prévus. Des esprits clairvoyants avaient de longue date prédis la violation du territoire belge ; ils ne furent pas écoutés ; le plan de notre défense resta orienté à l'est et non au nord. Précipitamment, la cinquième Armée - Lanrezac, - postée devant le Luxembourg, sur la ligne de la Meuse, remonte plus haut, sur la Sambre ; la quatrième - de Langle de Cary - avance d'un échelon et prend sa place, sur la Meuse. En Alsace et en Lorraine, du sud au nord, la première, la deuxième et la troisième Armées - Dubail, Castelnau, Ruffey, - élargissent les rangs.

COMBATS EN ALSACE EN LORRAINE ET DANS LES ARDENNES

Notre aile gauche, dépêchée sur la Sambre, pourra-t-elle supporter le choc lourd des divisions allemandes ruées à travers la Belgique ? L'Etat-major français cherche à faire diversion par une attaque en Haute Alsace. Le 7 août, débouchant par la trouée de Belfort, nos troupes occupent Altkirch et, le 8, font leur entrée dans Mulhouse. Mais elles ne peuvent progresser au-delà et, le 11, elles se retirent sous la pression d'un ennemi sensiblement plus fort en nombre. Nous y rentrons de nouveau, le 19. Hélas ! Arrêtés à Morhange, où les Allemands prévoyant un effort de notre part dans le sens où s'était orientée notre mobilisation, avaient accumulé d'insurmontables obstacles, nous devons en redescendre encore le 25..... Pour longtemps, cette fois.

Déjà l'offensive française et l'offensive allemande se heurtent dans un duel effroyable. De la Lorraine à la Belgique, un immense choc se produit, qu'on a appelé la *Bataille des Frontières*, et dans lequel on peut distinguer trois groupes de batailles différents en Lorraine, dans les Ardennes, en Belgique.

L'armée Dubail et l'armée Castelnau ont dû se replier sur les hauteurs de Thann, puis continuer leur mouvement rétrograde, sous la menace d'un encerclement total des armées françaises. Le flot allemand, en effet, s'écoulant par la trouée de Charmes, cherche à tourner Toul pour, ensuite, se frayer une issue entre Chaumont et Neufchâteau : ce serait le débordement de notre aile droite. A la même heure, sur la Sambre et l'Oise, tentative semblable contre notre aile gauche. - Les Armées Dubail et Castelnau brisent l'effort des Allemands sortant de la vallée de Charmes. Pertes terribles de part et d'autre : sur un terrain de 7 kilomètres, dans la seule bataille du 26 août, à Vitrimont, on compte 7.000 cadavres ennemis. Toutefois, Nancy reste menacé par une autre armée, descendue de Metz ; Castelnau, établi sur les hauteurs du Grand-Couronné, sauve la capitale de la Lorraine ; elle ne cessera, un seul instant de toute la guerre, d'être française¹.

Au moment où les Armées Dubail et Castelnau échappent ainsi à droite à l'encerclement, les Armées Ruffey et de Langle de Cary évitent à gauche la même menace foudroyante. Là, chez les Allemands, commandent le Kronprinz, le prince de Wurtemberg et Von Hausen : le fanatisme des soldats est décuplé par la présence de celui qui, plus que tout autre, a poussé à la guerre. Le choc se produit, les 22 et 23 août, aux portes du Luxembourg.

1. Et cela malgré d'autres furieuses attaques comme celle du 4 septembre, à la veille de la bataille de la Marne.

Les chocs, pourrait-on dire plutôt ; chocs multiples dont chaque action revêt un caractère d'extrême violence notamment à Paliseul à Bouillon, à Ethe, à Virton, il se livre des combats meurtriers. Notre quatrième Armée de Langle de Cary, recule sur la Meuse. Longwy tombe aux mains des Allemands, après une belle défense: c'est la perte de notre bassin de Brie. Du moins, nos armées sont sauvées ; elles demeurent intactes, cramponnées aux places fortes de Belfort et de Verdun; et l'espoir, malgré tout, est permis.

LE XI^e CORPS D'ARMEE ¹

Nous allons malheureusement sur un autre point, en Belgique, éprouver de durs revers. Notre cinquième Armée, sous les ordres de Lanrezac, et l'Armée anglaise du général French trouveront devant elles les plus formidables des armées allemandes les 1^{re}- et 2^e Armées: von Kluck, au nord ; von Bulow, au centre².

Elles sont lancées en avalanche à travers la Belgique. A cette aile marchante est réservé l'honneur de prendre Paris. Elle transporte avec elle un matériel inouï de grosse artillerie, d'automobiles blindées et de mitrailleuses. Défilé impressionnant, ininterrompu de cavaliers, de fantassins gris, chantant éperdument le *Deutschland über alles*, ou d'autres refrains conquérants. Tous affirment par l'audace de leurs regards, la certitude de la victoire. Sur leur passage, ils font le désert : les villes s'allument, les habitants fuient. - C'est à cette nouvelle horde d'Attila que va se heurter notre XI^e Corps, qui fait partie de l'Armée Lanrezac, 5^e Armée.

Bretons et Vendéens ont quitté joyeux ou simplement pleins de patriotique résignation, leurs foyers, leurs garnisons. Ils sont partis pour la « dernière guerre » ; ils le croient, du moins. C'est une croisade qui commence ; c'est la libération de l'Alsace-Lorraine. Ils pensent aller vers l'est, ils sont dirigés vers le nord. Déjà, ils comprennent ce que sera cette guerre qui s'ouvre par une forfaiture ; ils devinent quel ennemi déloyal ils auront à combattre.

1. *Généraux ayant commandé le XIe Corps: Eydoux, jusqu'au 15 février 1915 ; Baumgarten, au 4 juin 1916 ; Mangin, au 19 décembre 1916 ; Muteau, au 25 janvier 1917 ; de Maud'huy, au 3 juin 1918 ; Niessel, au 17 juillet ; Prax.*

Divisions et Régiment :

- 21^e Division : 64^e, 65^e, 93^e, 137^e R. Inf., 51^e R. Art.
- 22^e Division : 62^e, 116^e, 19^e, 118^e, R. Inf., 35^e R. Art.
- 61^e Division : 264^e, 265^e, 316^e, 219^e, 262^e, 318^e R. Inf.
- 88^e Division : 83^e et 84^e B. Inf. Terr. ; 2 groupes des 20^e et 28^e R. Art.
- 151^e Division : 293^e, 337^e, 403^e, 410^e R. Inf. ; 3 groupes des 10^e, 31^e, 43^e R. Art.
- Le 411^e R. Inf.

Des escadrons du 22e Chasseurs, des 1^{er}, 3^e, 8^e, 9^e Dragons, des compagnies des 6^e, 7^e Génie et du 11^e bat. terr. de Génie, des ambulances et des groupes de brancardiers étaient, en outre, affectés à chaque Division.

Voir à l'Historique de Nantes un état détaillé des généraux, des colonels du XIe Corps d'Armée.

2. *La 2^e Armée allemande se soude à celle de Von Hausen sur la rive droite de la Meuse.*

Les trains, couverts de fleurs, roulent vers la Belgique, vers le petit pays généreux qu'il s'agit de sauver, lui qui nous a sauvés nous-mêmes. Le Quartier Général du XI^e Corps se réunit à Monthois; la 21^e Division, à Quatre-Champs, à Châtillon-sur-Bar et aux environs; la 22^e Division, à la Croix-aux-Bois, à Boult-aux-Bois et dans les bourgs voisins ; le 2^e Chasseurs, à la Berlière. Seule, la 61^e Division est distraite de l'ensemble et chargée de coopérer à la défense de Paris ; mais elle sera bientôt, elle aussi, au rendez-vous, sur les routes du nord. Frémissants, nos Bretons, nos Vendéens attendent la bataille. Ils sont là, les-Brestois du 19^e, l'ancien «régiment de Flandre » puis régiment de Saulx, dont on disait :

Gardez-vous du feu, de l'eau
Et du régiment de Saulx.

Sous la Révolution, ce fut « l'invincible demi-brigade »; il ne perdra pas sa renommée¹ - Ils sont là, ceux de Quimper et de Landerneau, rassemblés sous le drapeau du 118^e. Ils sont là, les Lorientais du 62^e ; le colonel Costebonnel les a, au départ, harangués ; il leur a dit ce que la Patrie attendait d'eux; un immense cri de : Vive la France a répondu. Ils sont donc là ceux de la Bretagne bretonnante, ceux qui font sonner l'antique langue armoricaine, les gars roux du pays de Léon et de la Cornouaille et ceux aussi des landes morbihannaises. Ils sont là également, ceux de la Bretagne française, ceux du 64^e d'Ancenis, moitié breton, moitié vendéen, ceux du 65^e, de Nantes et de Saint-Nazaire ; ils sont là ceux des campagnes, vigneron de la rive gauche du fleuve, laboureurs de la rive droite. Ils sont là enfin, les Vendéens du 137^e, du 337^e, du 93^e, les gars du Bocage touffu, les gars de la Plaine brûlée, les gars du Marais strié de canaux.

Les cavaliers attendent, espérant de fières chevauchées : le 1^{er} Dragons, de Luçon, dont le chef, le colonel Marcieu, mince, élancé, type d'entraîneurs d'hommes, est l'héritier des cavaliers de l'Empire ; le 3^e Dragons ; le 2^e Chasseurs aux petits cavaliers bleus ; ils sont là prêts à l'attaque, à la riposte, aux patrouilles hasardeuses. Et l'artillerie aussi attend l'heure de faire gronder ses 75, arme terrible, dont l'ennemi ne soupçonne pas la fulgurante rapidité de tir : le 35^e, dont la devise est *Mourir en chantant*, et son frère, le 235^e, où, à côté des Bretons et des Vendéens, figurent des Flamands et des Picards chassés de leur pays ; le 28^e et le 228^e ; le 51^e et le 251^e, tous composés de gars de l'Ouest armoricain et poitevin. Il sera là dans quelques jours le 5^e groupe du 111^e Régiment d'artillerie lourde recruté de Morbihannais. Ses « tonnerres » bientôt feront entendre, dans l'orchestre impétueux, leur roulement grave, au-dessus du claquement strident des 75.

1. « *J'ai l'honneur de travailler (sic) avec le premier régiment de France, le 19^e d'infanterie.* »
Lettre de Pierre Douet, de Saint-Mars-du-Désert.

Rien ne manque. Le commandant Rousseau, du 11^e Escadron du Train, se prodigue à la tête de ses quatorze compagnies ; demain, elles seront 27. Le Corps de Santé se tient prêt aux héroïsmes calmes et silencieux. A tous la gloire est promise ; les uns la cueilleront à la pointe de leurs baïonnettes, dans la mêlée de flamme ; les autres, dans des réduits croulants, au chevet des blessés.

CHARLEROI

21 AOUT 1914

L'Armée Lanrezac, à laquelle appartient le XI^e Corps, forme la gauche des Armées françaises ; elle a reçu l'ordre de se porter encore plus à gauche et d'opérer en liaison avec l'Armée anglaise, laquelle se concentre à Maubeuge et doit marcher vers Mons. L'Armée Lanrezac s'avancera parallèlement, en direction de Charleroi. Toutes deux tenteront d'arrêter l'armée d'invasion, la fameuse aile marchante de von Kluck. Dans la fièvre de notre regroupement hâtif, l'offensive lancée en Belgique à la rencontre de l'offensive allemande, préparée de longue date, ne dépassait-elle pas les possibilités du succès ? Quoi qu'il en soit, le geste était chevaleresque, il donna au noble peuple qui combattait et mourait pour le Droit la certitude qu'il n'était pas, qu'il ne serait pas abandonné.

Déjà quelques heurts de cavalerie se produisent, le 20 août, à Neufchâteau et à Virton. La division de Sailly, qui travaille avec le XI^e Corps, a bravement croisé le fer, chassé les Allemands ; ceux-ci sous la pression de nos cavaliers, ont abandonné les bois de Marville et repassé la Meuse.

Un épisode. Le lieutenant Le Cour Grandmaison, du 3^e Dragons, rencontre une patrouille ennemie ; il crie aux siens : « Pour l'attaque, chargez. » Il suit l'adversaire botte à botte. Six des nôtres tombent. Les Allemands mettent pied à terre et tirent de derrière une haie. Le Cour saute de l'autre côté, pour se mesurer avec l'officier de uhlans. Son cheval s'empêtre dans des clôtures en fils de fer ; il reste en cible à 60 mètres de l'ennemi. Avec un sang-froid splendide, le maréchal des logis Guével arrive au pas de son cheval blessé, cisaille les fils de fer et dégage son chef.

Le 21, la rencontre des deux offensives, l'allemande et la franco-anglaise, a lieu. Eclair tragique, sorti de deux nuages gigantesques ; bataille courte ; mais peu d'autres combats seront aussi meurtriers, au cours de la guerre. A Mons, les Anglais, menacés d'être débordés, par un ennemi infiniment supérieur en nombre, se voient contraints de reculer, après une résistance farouche de plusieurs jours. A Charleroi, ou plutôt devant Charleroi, sur une ligne allant de la Sambre à la Meuse, la 5^e Armée française lutte avec la même indomptable énergie. Le XI^e Corps se trouve encadré, à gauche, par le X^e Corps de la même Armée, et, à droite, par le XVII^e Corps, de la 4^e Armée.

Le matin, la pluie est tombée ; à midi, les nuages démasquent un soleil étincelant ; il fait un temps chaud, mou, fatigant. On vit encore sur le souvenir des grandes manœuvres et des guerres d'autrefois. Les régiments s'avancent comme à la parade, les chefs sabre au clair, à plusieurs mètres en avant de leurs hommes ; l'infanterie, baïonnette au canon ; l'artillerie, dans un ordre harmonieux. C'est un spectacle très beau ; mais le prix en sera lourd.

Les Allemands, au contraire, profitant de la leçon de la guerre russo-japonaise, ont banni tout signe compromettant; leurs uniformes cherchent à se fondre dans les lignes indécises de l'horizon. De cette façon, ils sont tellement invisibles à distance que nos soldats surpris ne peuvent se rendre compte d'où partent les coups. Connaissant nos méthodes, notre superbe mépris de la prudence, ils ont créé des corps de «tireurs d'officiers». Dans cette triple bataille de Lorraine, des Ardennes et de Charleroi, une grande partie de nos chefs tomberont sous les balles de ces tireurs spécialisés.

Trois longs jours, la bataille de Charleroi se déroule avec des alternatives diverses. Si nos pertes sont énormes, les Allemands, qui attaquent en formations serrées, connaissent pour la première fois l'effroyable puissance destructive de notre 75 ; les obus creusent dans leurs fourmilières mouvantes des trous béants. A un moment donné, la victoire semble même se dessiner en notre faveur ; la Garde impériale fléchit devant le X^e Corps, les Bretons de Rennes ; et le XI^e tient en échec l'adversaire qui lui est opposé.

La lutte, pour ce dernier Corps a son point central autour de Maissin, village situé dans une grande clairière, au sein de la forêt des Ardennes, et très fortement tenu par l'ennemi. A travers les avoines dorées, les seigles jaunissants, les assauts se succèdent. Après huit heures de combats acharnés, les Allemands se retirent : Maissin est à nous... Le sang coule à flots; nos hommes, s'élançant avec une fougue inconsidérée contre les positions ennemis hérissées de fils de fer barbelés, ont payé chèrement la victoire.

Le lieutenant Lucien Justeau, du 93^e enlève par trois fois sa section ; il est blessé à chaque attaque. Après la seconde blessure, il disait à ses hommes : « *Courage mes enfants, il faut entrer dans Maissin.* » Il y entre à la troisième tentative mais tombe le front traversé par une balle. - Célestin Mouraud, tambour au 293^e, jette sa caisse pour prendre le fusil d'un camarade blessé ; il court se battre au côté des autres. - Le commandant Guillaumat, du 137^e, après avoir entraîné son bataillon à l'attaque d'une position, s'écroule, frappé à mort, et disant : « *Je meurs face à l'ennemi, pour la France.* » « *Devant les barricades boches, des monceaux de morts d'un mètre ou deux de hauteur. Des blessés criaient : Achevez-moi, je souffre trop. D'autres : A boire! Il y a de quoi devenir fou,* » écrit un soldat¹. Un autre rapporte : « *Nous avons la position. Dieu ! Quel tableau ! Un chemin couvert de cadavres ; des mares de sang, des plaintes, des gémissements. Oh ! C'est atroce, jamais je ne pourrai l'oublier².* » Qu'importe, c'est la victoire, et le délire est grand. Maissin est à nous. Pendant la nuit et jusqu'au 23, à 9 heures, une poignée de braves, composée d'hommes du

1. Lettre de Louis Desfontaine, de Gorges.

2 Lettre de Léo Dequibec, du Pallet, blessé à Maissin.

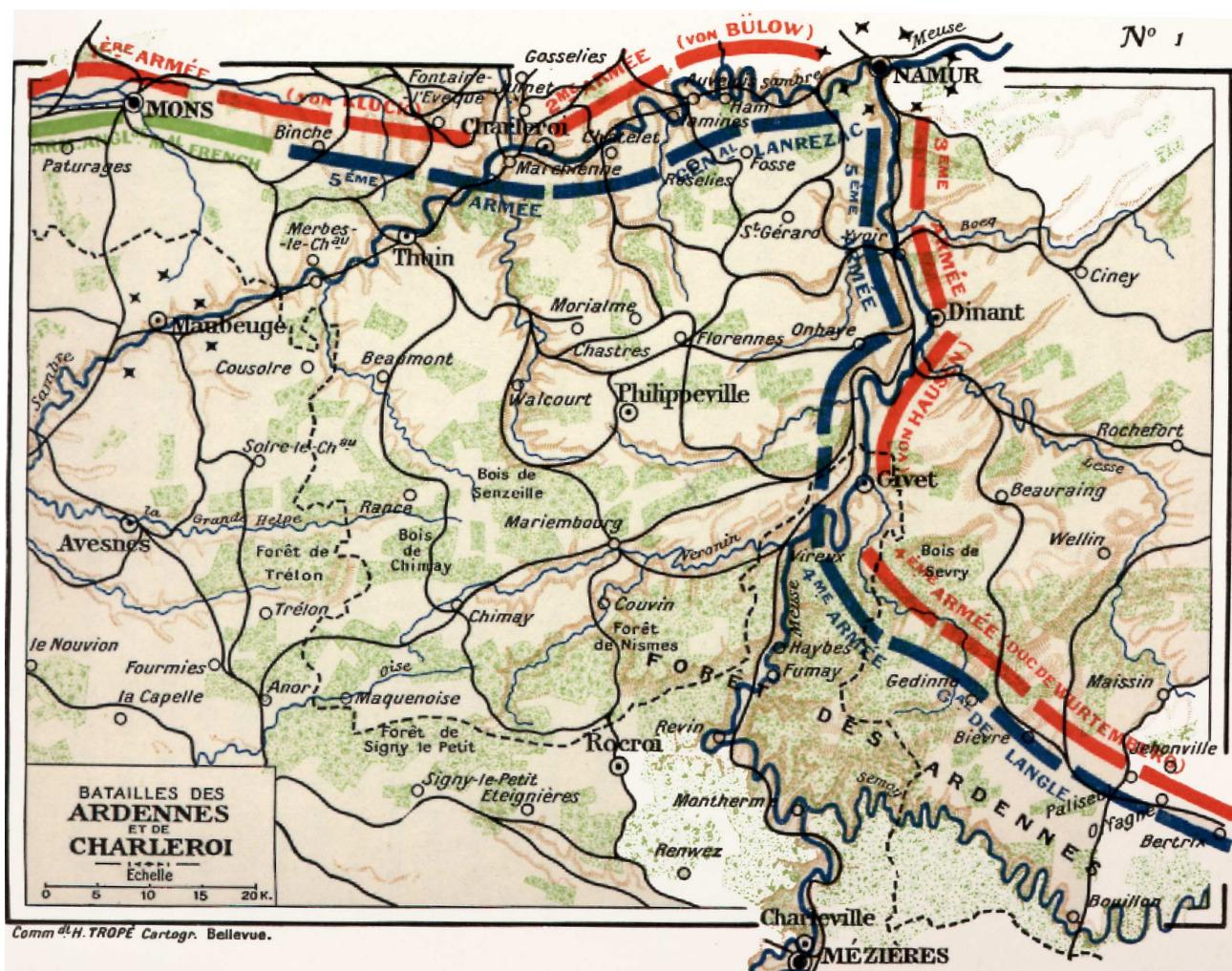
2^e bataillon du 118^e, du 19^e, du 62^e, sous les ordres du lieutenant Desmiers de Chénon, défend le village contre plusieurs retours offensifs de l'ennemi. Au côté du lieutenant, le sergent Ronel avec une pièce fauche les Allemands, sur la route, à l'issue des maisons, tandis que le soldat Frappier, posté avec quelques camarades dans une cour, tue à bout portant un officier allemand qui lui crie : Rendez-vous.

Malheur! A notre droite, le XVII^e Corps d'Armée a fléchi devant la troisième Armée allemande, et l'ennemi s'engouffre par la brèche. D'autre part, il n'a pas été possible d'établir de Liaisons comme on l'espérait, avec les 70.000 Anglais qui, sur la gauche, se battent à côté de Mons. La 4^e Armée française attaquée de front par la 2^e Armée allemande, menacée d'être prise à revers par la 3^e, se voit dans l'obligation de retraiter, de tourner le dos à Charleroi, dont l'incendie embrase le ciel. Et cette 2^e Armée allemande poursuit sa route, sans se laisser arrêter par Maubeuge, qui tombera seulement, le 7 septembre.

La stupeur s'empare de l'âme de nos soldats, quand ils apprennent l'ordre fatal de retraite. Ils se savent vainqueurs sur le point où ils ont mené la lutte, et il leur faut partir, rétrograder ! Dans Ours, centre où convergent toutes les troupes, c'est un « embouteillage » indescriptible. Les blessés, couchés sur les banquettes, crient : Ne m'écrasez pas ; d'autres appellent leur « Maman. » Tout près, le village de Porcheresse ressemble à une torche. Là, furieusement, ont lutté le 137^e, le 160^e d'infanterie, le 51^e d'Artillerie. Deux unités allemandes, se prenant mutuellement pour des Français, ont ajouté de nombreux cadavres à ceux tombés sous nos coups. Les fantassins du 137^e, accrochés à chaque maison, à chaque pan de murs se sont fait tuer sur place.

L'envahisseur, furieux de ses deux mille hommes tombés à Porcheresse, s'est vengé cruellement sur le malheureux village et sur ses habitants : le 26 août, sous le prétexte hypocrite d'assainissement, la Croix-Rouge allemande a mis le feu aux dernières maisons.

Le brigadier Edmond Augier, du 2^e Chasseurs, fait prisonnier, est invité à porter le drapeau allemand pour entrer dans Bouillon ; il refuse. On l'aligne le long d'un mur, avec des civils, et on le fusille ; un officier lui donne le coup de grâce. Il est laissé pour mort, avec douze balles dans le corps ; il en réchappera... La France meurtrie, envahie, broyée, se relèvera aussi de ses blessures.



LA RETRAITE

La retraite générale de l'Armée française commencé lentement, dans la nuit du 22 au 23. Les régiments du XI^e Corps, entraînés dans le mouvement, refluent, la rage au cœur. Ils vont, pendant une semaine, connaître les plus durs martyres de l'âme et du corps. La chaleur est brûlante, la route couverte d'une épaisse nappe poussiéreuse qui se soulève et remplit les yeux. La soif dessèche les gosiers, la faim torture les estomacs.

Le 23, le Corps d'Armée traverse la région de Bouillon ; la 60^e Division lui est rattachée. Le 26, le XI^e Corps reçoit la mission d'interdire à l'ennemi les passages de la Meuse, depuis Nouvion jusqu'à Remilly : lutte obstinée de quatre jours, avec des hauts et des bas. Le 27, le 51^e posté sur la rive gauche de la rivière, en face de Sedan, essuie sans broncher le feu de l'artillerie lourde allemande.

Cependant, l'ennemi, profitant, au nord, d'une boucle de la Meuse, réussit à passer sur la rive gauche et à s'installer au bois de la Marfée. Nous occupons

les hauteurs de Bulson et la ligne Chaumont-Saint-Quentin. A la baïonnette, les fantassins s'élancent sous une grêle de projectiles et sous une pluie diluvienne. La Marfée est pris, Chaumont-Saint-Quentin est pris, le sol est jonché d'uniformes bruns. Couchés dans les étables, à côté des bœufs, des moutons déchiquetés par la mitraille, nos blessés implorent secours ; mais ils ont la joie dans les yeux. La Marseillaise est jouée sur le champ de bataille.

Malheureusement, et pour la seconde fois, une brigade du XVII^e Corps, qui doit appuyer nos régiments sur la droite, est rejetée en grande confusion ; le XI^e Corps, placé en flèche, reçoit l'ordre de rétrograder vers Vendresse et Omont¹. Nos soldats sont fous de désespoir : ils ont vu périr un grand nombre des leurs et la colère s'ajoute à leur chagrin. Le seul 64^e a perdu 500 hommes, depuis le 24, surtout à la ferme de Beau-Mesnil, héroïquement défendue par lui.

C'est dans ce combat que les soldats Broussard et Turcot, du 137^e s'emparèrent du premier drapeau allemand tombé entre nos mains. Le fait a sa valeur et mérite d'être conté. Sur notre gauche, un grand bois s'étendait, occupé par l'ennemi ; il fallait l'aller reconnaître. Le capitaine de la 4e compagnie fit appel aux élèves caporaux, puis aux caporaux : « Présent, » répondirent Broussard, Turcot et deux camarades. Ils partirent ; mais, en cours de route, les deux premiers perdirent leurs compagnons. Les voici non loin d'une tranchée où flotte un drapeau allemand, celui du 28^e. Il est tenu par un officier entouré de cinq hommes. « On se dit avec Turcot, écrira un jour Broussard, si on pouvait leur prendre leur drapeau ! Ils nous fusilleront peut être ; mais, bah ! les camarades sont bientôt tous morts, on n'est pas plus qu'eux. En avant ! ». Ils s'élancent et, à coups de fusils ou à coups de baïonnettes, ils tuent les uns après les autres les six hommes ; ils rapportent l'étendard. Le capitaine les embrasse et les camarades crient : Vive la France² ! Les épisodes glorieux sont innombrables. Citons celui-ci encore : le soldat Hervouet, du 65^e, tombe, blessé mortellement, se relève dans un suprême effort en criant : « Camarades, en avant, vengez-moi ; » puis il retombe inanimé.

La nuit de ce jour de victoire, la nuit de Bulson, la retraite un instant arrêtée, reprend, accélérée, irrémédiable, dans le chaos et dans la misère. Il fait une chaleur étouffante ; les hommes sont sans nourriture depuis plus de vingt-quatre heures. Ils meurent de soif et se précipitent sur les mares³.

1. *La 52^e Division d'infanterie qui a fait partie du XI^e Corps, passe alors à un autre Corps.*

2. *Broussard, de Pontchâteau (Loire-Inf.); Turcot, de l'Oie (Vendée).*

3. « *J'en connais, nous écrit le capitaine Schloessinger, qui, pour se désaltérer, avalèrent leur bouteille d'eau dentifrice.* » Joseph Morinière, de Vallet, raconte : « *Je mourais de soif ; j'aperçus un bidon sur le bord de la voie : C'est du pétrole, m'écriais-je ; tans pis ! J'ai trop soif. Je bus ; par bonheur, c'était de l'eau-de-vie. Je vidais à moitié le bidon, et en route !* »

L'artillerie se trouve à peu près au centre de l'immense ligne la compagnie du 6^e Génie marche à l'arrière-garde, facilitant la route aux derniers convois, rompant les ponts. Les 1^{er} et 3^e Dragons aussi défendent l'arrière-garde. Mais les chevaux, qui boivent à peine, fondent à vue d'œil, sous cette chaleur d'étuve. Les soldats vont, sans s'arrêter, nuit et jour ; ils dorment debout, se reposent parfois quelques heures, dans les maisons abandonnées, dans les granges, au bord des talus ; ils dévorent ce qu'ils trouvent, l'avoine des chevaux, et combattent en marchant, harcelés, fourbus, héroïques. L'espoir d'un retour possible en avant soutient le courage.

Il rôde autour de cette armée en retraite des ombres sinistres : de temps à autre, comme à Vendresse, par exemple, on exécute des espions, de faux paysans, de faux berger, Boches authentiques, depuis longtemps tolérés imprudemment dans le pays. A l'entrée du village de Chaumont-Saint-Quentin, les troupes passent devant deux cadavres d'espions fusillés, la tête pendante.

Le 30 août, en traversant le village d'Attigny, les soldats défilent sous les yeux d'un général qu'ils ne connaissent pas. Il se tient sur le perron de la Mairie et son regard scrutateur frappe les esprits. On se dit le nom : Foch. Le général Foch vient de recevoir le commandement d'une nouvelle Armée, la 9^e, dont fait partie le XI^e Corps: il prend contact avec ses troupes. La mission du XI^e Corps est de couvrir la 4^e Armée, contre l'ennemi débouchant de Rocroi et de Mézières. La 60^e Division, aux prises avec l'adversaire à Tourteron, exécute fermement cette mission et empêche l'assaillant de briser le regroupement de la 4^e Armée.

Le recul se poursuit. Le 1^{er} et le 2 septembre, combats d'arrière-garde, dans la région de Mourmelon ; le 118^e et le 62^e subissent, le 3, un feu d'artillerie effroyable, en défendant la voie ferrée de Châlons à Reims. Le 4, l'ensemble du XI^e Corps traverse la Marne. Le 5, la 43^e Brigade reçoit l'ordre de tenir Sommesous et de protéger les passages de la Somme. Le lendemain, halte. La retraite, ô bonheur, est finie ! L'ordre du jour fameux de Joffre, daté de la veille, «l'heure est venue de vaincre ou de mourir, » va cloquer sur place l'armée entière. Le pays aussi sera figé dans une attente prodigieuse ; son cœur battra, son cerveau frémira, à chaque dépêche, à chaque communiqué.

Les vainqueurs de Maissin et de la Marfée connaîtront enfin une victoire complète, durable, sans recul imposé par la défaillance des autres Corps ou la pression insurmontable de l'ennemi. Arrêtés, ils se sentent des hommes nouveaux. La poussière des routes interminables reste aux uniformes, mais la rouille non moins épaisse de la fatigue tombe instantanément des âmes. - Pour la première fois, depuis Charleroi, ils vont donc faire face à la meute; ils n'en doutent pas, la bataille sera décisive, et les paroles de Joffre confirment seulement la certitude de leurs pensées. Ils ne savent pas encore, perdus qu'ils sont dans le nombre, la cause de cette résolution soudaine ; ils l'apprendront

bientôt. Ils sauront comment l'armée de Von Kluck, poussant devant elle l'armée anglaise, marcha d'abord en droite ligne sur Paris, puis, à partir de Senlis, fit un coude brusque vers l'est. Von Kluck voulait-il séparer davantage les Anglais des Français? Voulait-il tourner la capitale et l'aborder sur un autre point? Voulait-il se débarrasser préalablement des armées françaises qu'il avait sur le flanc? Le mystère n'a pas été complètement éclairci.

Mais Galliéni, qui vient d'être nommé gouverneur de Paris - il a pris possession de son commandement le 3 septembre, - aperçoit la faute, et, dans un éclair de génie, saisit le moyen d'en tirer parti. Il propose de lancer sur le flanc de cet immense serpent en évolution, l'armée Maunoury postée sur les hauteurs qui couronnent la rive droite de l'Ourcq¹. Joffre accepte l'idée; il juge le moment venu de reprendre l'offensive; elle sera générale. Il crie: Halte! A l'ensemble des armées françaises dans son ordre du jour retentissant. «Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.»

Des Vosges à la mer, l'Armée française entend clair. Nos Bretons et nos Vendéens ne sont pas les derniers à saisir toute la portée de ces paroles dont l'écho retentira jusqu'au fond des siècles à venir. Ils n'ignorent pas qu'en certaines grandes circonstances, le devoir et la mort marchent côte à côte.

Ceux de l'Armée Maunoury, sur l'Ourcq, ceux de la 9^e Armée, sur la Marne, vont montrer que Joffre n'a pas en vain fait appel à leur bravoure héréditaire.

1. *L'Armée Maunoury ou 6^e Armée formait l'Armée de réserve de Lorraine. On lui adjoignit quelques divisions ramenées des Alpes, des éléments des IV^e et VII^e Corps, et, en grande hâte, on la porta sur la capitale.*

L'OURCQ

5 - 10 SEPTEMBRE

Dans l'Armée Maunoury figure notre 61^e Division, composée de régiments de la Réserve. Après avoir poussé une pointe en Artois, les 25 et 26 août, combattu quelques jours dans la Somme, elle débarque, le 7 septembre, près de Nanteuil-le-Haudouin. Elle est chargée de couvrir le flanc gauche du Vile Corps, aussi de l'Armée Maunoury.

Le 5 au soir, les premiers contacts ont eu lieu entre la 6^e Armée et l'ennemi. Mais c'est le lendemain que la bataille prend réellement de l'ampleur. L'Armée de von Kluck s'étend entre la Marne et l'Ourcq, non loin de leur confluent. Serrée de près, assaillie, elle recule ; elle passe l'Ourcq et, pour se dégager, le 7, elle fonce sur les corps de troupes qui, à Nanteuil-le-Haudouin et à Acy-en-Multien, lui barrent la route : ce sont nos réservistes de la 6^e Division. Ils tiennent le coup ; ils résistent fermement, aux côtés du Vile Corps. Von Kluck veut à tout prix rompre cette barrière qui menace de l'enserrer. La situation ne laisse pas d'être très inquiétante pour nous. Heureusement, des renforts arrivent : le IV^e Corps, amené de l'Est en chemin de fer et la garnison de Paris, expédiée en auto-taxis, réquisitionnés par Galliéni, sont, le 8, jetés dans la bataille.

Le 9, pourtant, l'ennemi continue de se dégager ; ayant réussi, il ne cherche pas d'autres succès. Le 10, il retraite dans la direction de Soissons. La bataille de l'Ourcq, magnifique prélude de la Marne, est gagnée. Les résultats en sont considérables, car la deuxième Armée allemande, von Bulow, marchant à la gauche de la première, von Kluck, ne pourra plus avancer, sa voisine reculant¹. L'Armée Foch, 9^e Armée française, qui lui est opposée, la contraindra également au recul. Toute la ligne franco-anglaise, toute la ligne allemande vont entrer en contact dans un heurt titanique. Des millions d'hommes s'affronteront pour le triomphe de leur civilisation respective : l'Allemagne dans un but de conquête ; la France, dans l'obligation de défendre sa liberté.

En réalité, sans parler de celle de l'Ourcq, il y aura, du 6 au 10 septembre, deux batailles à la fois : celle de Franchet d'Esperey et de Foch contre Bulow et von Hausen ; et celle de Langle de Cary et de Sarrail contre le duc de Wurtemberg et le Kronprinz. Cette dernière bataille s'étendra de Vitry-le-François à Verdun. La première sera, de beaucoup, la plus importante, la plus décisive, l'effort allemand portant principalement sur ce point central. Ce sera celle qui, sous le nom de bataille de la Marne, s'inscrira en lettres d'or aux pages de notre Histoire ; nous lui devrons d'avoir sauvé Paris, d'avoir sauvé la France.

1. *L'Armée de von Kluck fut, pendant 48 heures, harcelée par la 5^e Division de Cavalerie française. Cette Division faillit même s'emparer de tout son état-major ; elle jeta le désarroi dans les convois, fit croire à une attaque par derrière. Elle était aux ordres du général de Cornulier-Lucinière, de Nantes. Cf. Cte Arnauld Doria, Une incroyable Odyssee.*

LA MARNE

6 - 10 SEPTEMBRE

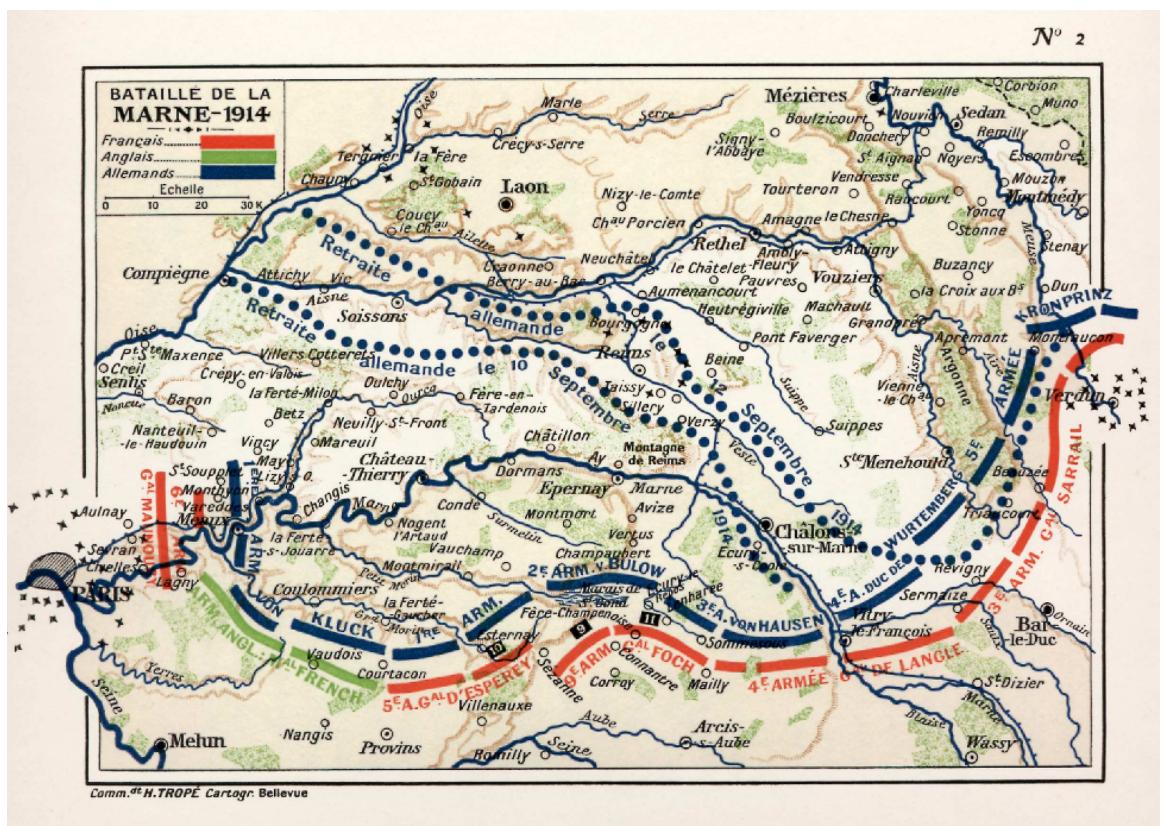
Le 6 septembre, au lever du jour, les troupes sont rangées en bataille. La 9^e Armée est prête pour le choc capital. Dans cette 9^e Armée, nouvellement constituée, figurent : notre XI^e Corps ; général Eydoux; le IX^e Corps, de Tours, général Dubois; la Division marocaine, général Humbert; la 42^e, de Verdun, général Grosetti ; la 9^e Division de Cavalerie, général de l'Espée ; la 60^e de Réserve, général Joppé et la 52^e de Réserve, général Battesti. Ces troupes peuvent être comptées au nombre de celles formant l'élite incontestable des Armées françaises.

Le rôle de la 9^e Armée est de tenir, entre la droite de la 5^e Armée, général Franchet d'Esperey, et la 4^e, général de Langle de Cary, les débouchés des marais formés par le Petit-Morin, rivière qui se jette dans la Marne, à la Ferté-sous-Jouarre. Ces marais sont dénommés Marais de Saint-Gond, à cause d'une antique abbaye située sur ses bords. Assez profonds en hiver, il n'en subsiste, en été, que des mares entre lesquelles il est assez facile de passer par infiltration, non en masses compactes¹. Tandis qu'à l'ouest, l'Armée Maunoury refoule von Kluck, l'aile marchante ennemie, notre 9^e Armée doit empêcher le front français de craquer à cet endroit critique des Marais de Saint-Gond, placés entre elle et l'Armée de Bulow. Dans ce but justement, les Allemands vont lancer contre les nôtres des troupes beaucoup supérieures en nombre.

Le terrain de combat, très caractéristique de la Champagne pouilleuse, se présente, sur la hauteur, sous forme de légers vallonnements arides où la craie affleure et qui, ça et là, se coiffent de bois peu touffus, très pénétrables et propices à l'emploi du 75 ; puis ce sont, plus bas, sur quinze à vingt kilomètres de long et quatre à cinq de large, les marais, forêt de roseaux. L'eau, par endroits, stagne, à peine visible et perfide².

1. Pour l'éclaircissement du sujet, donnons quelques indications sur l'emplacement des Armées. Entre l'Armée Maunoury, à gauche, et l'Armée d'Esperey l'Armée anglaise ; à la suite de Franchet d'Esperey (5^e), puis de Foch (9^e) Langle de Cary (4^e) ; enfin Sarrail (3^e). En face de Maunoury et de French, von Kluck ; en face de d'Esperey et de Foch, Bulow ; en face de Langle de Cary et de Sarrail, von Hausen, le duc de Wurtemberg, le Kronprinz.

2. Ch. Le Goffic, *Dans Les Marais de Saint-Gond*, p. 77, remarque fort justement l'analogie de cette région avec certains paysages de Bretagne. « Et précisément, ajoute-t-il, les troupes qui se battent ici sont surtout des troupes de Vannes (116^e) et de Lorient (62^e).... Lenharrée, le nom même sonne breton. » Le 118^e était entre Lenharrée et Normée ; le 62^e occupait Lenharrée, sauf la partie ouest du village ; le 19^e et le 337^e occupaient la partie ouest de Lenharrée ; le 116^e Normée.



La 9^e Armée se dispose dans l'ordre suivant: la 42^e Division occupe Saint-Prix, Soisy, le bois de Saint-Gond, la falaise de Mondement, le plateau de la Ville-Neuve ; le IX^e Corps et la Division marocaine tiennent la lisière sud des marais, d'Oyes à Morin-le-Petit; le XI^e Corps va de Morin-le-Petit, par Ecury, Normée et Lenharrée, jusqu'à Sommesous. La 9^e Division de Cavalerie soude la 9^e Armée à la 4^e; là, sur un espace de quinze kilomètres, pas d'autres troupes, ni infanterie, ni artillerie. Par un heureux hasard, juste en face, l'armée allemande est elle-même très distendue; ignorant de notre situation, elle ne tentera là

aucune opération de grande envergure, si ce n'est, le 9 septembre seulement, où elle essaiera brusquement de passer : heurts tournoyants de dragons français et de uhlans saxons. A la gauche de l'Armée Foch, le XI^e Corps se trouve en contact direct avec le X^e Corps de l'Armée Franchet d'Esperey. Dans ce X^e Corps, général Defforges, très éprouvé à Charleroi, sont mêlés, avec des Normands, les gars de l'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord. Excellent alliage.

Dès le matin du dimanche 6, l'ennemi porte des coups de bâlier furieux sur l'ensemble de l'Armée Foch. Sauf un petit fléchissement à Normée, à Morin-le-Petit et à Ecury, la ligne résiste. Ce n'est qu'un début : Bulow a voulu tâter les endroits plus particulièrement sensibles. La canonnade hurle toute la nuit. Le

lendemain 7, les attaques augmentent d'intensité. Le IX^e Corps défend le plateau et le château de Mondement, sur la gauche, point stratégique important, porte de sortie des Marais. La marée allemande, après avoir noyé les villages environnans, l'entoure de trois côtés ; le plateau ressemble ainsi sauvegardé, à ces rocs granitiques restés seuls debout au-dessus d'un pays dont le travail des eaux a creusé, délayé et emporté le sol. Le XI^e Corps se bat aux portes de Fère-Champenoise ; mais il n'est pas besoin du souvenir de la célèbre bataille qu'y livra Napoléon, en 1814, pour enflammer les cœurs.

La 22^e Division se maintient très ferme, sous l'avalanche de troupes sans cesse renouvelées. La 21^e combat pied à pied, ondule légèrement, mais arrête l'ennemi, à la lisière des bois, au nord de Fère-Champenoise. Lutte où l'on observe la consigne tragique : se faire tuer sur place quand on ne peut avancer; et contre le mur prussien, il est plus facile de se briser la tête que de progresser. A gauche, le IX^e Corps, avec ses Tourangeaux, ses Angevins, ses Poitevins, et aussi des Bretons, défend Mondement. Le 49^e d'artillerie, ses batteries moitié démolies, use jusqu'aux dernières, ses munitions. Alors, le général Humbert amène à la rescoufle la Division marocaine.

Cependant, le soir tombe. Les Allemands projettent d'opérer sur tout le front de la 9^e Armée une attaque terrifiante. Elle s'exécutera au sein des ténèbres, accompagnée de tonnerre et d'éclairs : toute l'artillerie allemande y participera. La nuit est descendue; soudain après le tir démoniaque, 35 bataillons de la Garde, - une infanterie superbe, éprouvée, - sont précipités contre nous. La fatigue a écrasé nos hommes ; beaucoup sont plongés dans le sommeil. Le 93^e se repose derrière ses fusils formés en faisceaux ; l'irruption est si brusque que les soldats n'ont pas le temps de se ressaisir ; 3.000 hommes de ce régiment, dit-on, périssent égorgés ; les autres reculent, entraînant le 137^e. On se bat autour des pièces du 35^e d'Artillerie. La ligne va-t-elle être rompue ? Elle s'infléchit fortement, sur une longueur de 4 kilomètres. Heureusement, de Verdun arrive, par voie ferrée, la 18^e Division: placée entre la 21^e et la 22^e, elle remet tout en état.

Foch, d'ailleurs, garde, imperturbable, sa confiance et sa bonne humeur. Il déclare: « Si l'ennemi nous attaque ici avec cette furie, c'est qu'ailleurs ses affaires vont mal et qu'il cherche une compensation... » L'Allemand n'ira pas plus loin ; il a forcé le pont et atteint l'église de Lenharrée; il s'arrête, maintenu, non sans peine. Le jour qui se lève illumine un spectacle d'horreur: les débris de nos divisions luttent encore, confondus, disloqués ; les hommes sont hâves, sanglants, noirs de poudre. Toute la journée du 8, notre résistance s'obstine contre un ennemi, lui aussi, renforcé.

A ce moment même, malgré tant de symptômes contraires, Foch médite l'offensive. Il sait la valeur des troupes qu'il commande; avec elles, il peut tout entreprendre. Il conçoit une tactique capable de contribuer grandement à la victoire : détachant de sa gauche, pourtant affaiblie, la 42^e Division, il la lance contre la poche formée, la veille, par l'avance de l'Armée von Hausen autour de Fère-Champenoise. Manœuvre de conversion hardie, qu'un général timoré n'aurait pas osé tenter et que le génie du chef regarde comme la planche de salut.

Mais, à ce même moment, Bulow prépare, sur notre gauche, une opération identique. Il vise le plateau de Mondement ; il veut crever la poche que nous y faisons nous-mêmes. Ayant sous la main les troupes nécessaires il commencera avant nous. Le IX^e Corps, à cet endroit, se trouve dans une situation précaire, par suite du repli du XI^e et du départ de la 42^e Division. Les Allemands attendent la nuit; comme la veille, ils prennent les ténèbres pour complices.

Le matin du 9, avant le lever du jour, après la canonnade ordinaire, une force importante d'infanterie assaille le plateau. Rien ne résiste : la Division marocaine qui l'occupe, après des corps à corps terribles, est obligée de rétrograder. Le colonel du 49^e d'Artillerie, colonel Barthal, tombe et reste sous les décombres ; les artilleurs ramènent à grand peine les canons utilisables qui leur restent.

La possession du plateau s'impose pour nous ; il est la clef du Marais ; il est traversé par la grande route n°51. Humbert en ordonne la reprise. Il demande le concours du 77^e de Ligne. Mais, en attendant que ce régiment puisse arriver, il utilise les éléments laissés par la 42^e Division, c'est-à-dire des batteries de 75 et les 16^e et 19^e bataillons de Chasseurs à pied. Il les précipite sur Mondement. L'ennemi s'y est déjà fortement établi ; il a garni les ouvertures de canons et de mitrailleuses. Nos soldats, mitraillés à bout portant, refluent. Il faut donc, tout d'abord, écraser l'artillerie allemande : la nôtre déchaîne alors un orage d'obus sur Mondement.

Le 77^e, envoyé sur un autre point, arrivera-t-il à temps ? Ce n'est pas sans raison qu'Humbert a mis son espoir dans le plus beau régiment du IX^e Corps ; il en connaît la haute valeur. Le 77^e de Cholet, colonel Lestouquo, était recruté, pour un tiers, de jeunes gens de l'arrondissement de Nantes et pour les deux autres tiers, de réservistes de l'arrondissement de Cholet, gars des Mauges historiques.

Déjà le 6, le 77^e avait osé, en plein jour, par une route découverte, bravant les 77 et les Mausers, traverser les Marais et pénétrer dans Coizard. Les Boches tiraient par les soupiraux des caves et les fenêtres ; les soldats s'effarèrent. Le colonel les rassembla sur la place et leur montra le devoir : tenir. La fusillade crépita et sur eux les obus pleuvaient ; ils hésitèrent encore. Alors, un officier valeureux, le commandant de Beaufort, monté sur son grand cheval bai, une badine à la main, parut au milieu d'eux ; dressé dans la bourrasque de fer, il ne

baissait point la tête ; il s'écria : « En avant, mes enfants, courage ! » Les soldats retrouvèrent leur assurance ; mais, des renforts étant arrivés aux Boches le recul s'imposa. Retraite terrible par les marais où les hommes enfonçaient jusqu'à la ceinture, sous un feu d'enfer. Beaufort ne cessait d'exalter les soldats : « Vive la France ! Vive Jeanne d'Arc !¹ ».

C'est à ce régiment qu'Humbert a fait appel, pour remplacer ses Marocains décimés et la 42e Division dirigée vers Fère : il est la suprême ressource, le carré de Cambronne, à Waterloo. S'il fléchit, la fissure inquiétante s'élargit, le torrent des troupes de von Bulow s'écoulera, alors que celui des légions de von Kluck est resté maintenu par la chaussée de l'Armée Maunoury; l'immense effort des Vosges à Senlis, aura été sans effet. - Quand l'ordre d'accourir parvient au 77^e, il se trouve à Saint-Loup. Il est huit heures du matin ; le café fume dans les marmites. Les soldats aussitôt les renversent et quittent Saint-Loup en chantant, heureux de se frotter de nouveau aux Boches.

Escaladant des coteaux difficiles, le 77^e débouche vers onze heures, à Broyes, localité située à 5 kilomètres de Mondement. Trois heures de repos, et les Choletais sont prêts. On leur a joint deux compagnies de zouaves et de tirailleurs, ralliées dans les bois. Ils ne se bercsent d'aucune illusion ; il savent à quel martyre on les convie : où d'autres ont échoué, d'autant braves, comment réussiraient-ils ?

Lorsque le commandant de Beaufort fait avancer le prêtre soldat Gallard et prie ceux qui veulent recevoir l'absolution de se mettre à genoux, le 2^e bataillon tout entier s'agenouille et se découvre sous le signe de la croix. La marche au sacrifice commence. Ce bataillon assume le rôle le plus dur ; tandis que les autres doivent s'emparer des abords, le 2^e s'attaque directement au château, en compagnie des zouaves. Le commandant de Beaufort met ses gants blancs et, très maître de lui, crie : « En avant, mes enfants, pour la France ! Chargez ». Le bataillon le suit d'un seul élan. Avant d'atteindre le but, il s'égrène, aux trois quarts fauché. Les survivants atteignent le château ; une brèche a été pratiquée par notre artillerie dans le mur du jardin potager. Un fantassin du nom de Durand, veut passer; l'adjudant Parpaillon l'arrête : « C'est à moi de monter le premier. » Plusieurs soldats parviennent à escalader le mur. Les zouaves attaquent par la cour d'honneur et tirent derrière la grille.

1. Lettre du soldat E. C..., dans *Le Goffic, Les Marais de Saint-Gond, 70.* Dans le même ouvrage, voir sur le 77^e à Mondement, l'appendice, p. 293- 305. Cf. G. Hanotaux: *La Bataille de la Marne, 11-158;* Gust. Babin, *La Bataille de la Marne;* Louis Madelin, *La Victoire de la Marne.*

A ce moment, retentit la sonnerie du repli. Le capitaine Villers, les lieutenants Genois et d'Yturbide ramènent les survivants dans les bois,. Le colonel Lestoquoi n'a point l'intention d'abandonner la partie, mais il entend ménager le sang des héros qui lui restent : il demande une pièce d'artillerie ; un canon de 75 est apporté à bras d'hommes et pointé à 400 mètres du château, face à la grille. Nos Choletais disent : « Eh bien ! Puisqu'il faut recommencer, recommençons. »

A sept heures du soir, lorsque le canon a terminé son travail, ils repartent gaiement : puisqu'ils ont la certitude d'y périr, il vaut mieux le faire en beauté, le sourire aux lèvres. Ils vont. Mais les balles qui les saluent se font de plus en plus rares ; quand ils atteignent le château, l'ennemi, se déclarant vaincu, se retire : il ne veut pas affronter de nouveau le choc du 77^e ; il descend les pentes, foudroyé par la fusillade de la brigade Eon et des zouaves. Hasard curieux: le régiment allemand qui occupait Mondement était le 77^e de Ligne. Les gars des Mauges angevines et ceux de l'ex-Comté nantais, bref les fils de l'ancienne Vendée militaire, ont peut-être sauvé la France à Mondement.

Tandis que, sur la gauche de la 9^e Armée, à la route 51, se livre ce duel épique, Foch, sur la droite, à la route 77, met à exécution son projet de dégonfler la poche faite par l'ennemi autour de Fère-Champenoise. L'instrument principal de l'opération, la 42^e Division du général Grossetti, appelée de la gauche à la droite, n'a pu encore arriver à pied d'œuvre. A la guerre, plus que tout autre part, le temps est précieux ; quelques minutes de retard suffisent pour tout compromettre. Or, la poche continue d'envahir sur nos lignes. Eh bien ! Foch, en attendant la 42^e Division, se servira du XI^e Corps. Pour galvaniser ces hommes tombant de fatigue, il leur adresse l'ordre du jour fameux :

« Des renseignements recueillis au quartier général de la 9e Armée, il résulte que l'armée allemande, après avoir marché sans relâche depuis le début de la campagne, en est arrivée à l'extrême limite de la fatigue. Dans les différentes unités, les ordres n'existent plus, les régiments marchent mélangés les uns avec les autres ; le commandement est désorienté. La vigoureuse offensive prise par nos troupes a jeté la surprise dans les rangs de l'ennemi... »

A l'heure décisive où se jouent l'honneur et le salut de la patrie française, Officiers et soldats puiseront dans l'énergie de notre race la force de tenir jusqu'au moment où, épuisé, l'ennemi va reculer. Le désordre qui règne dans les troupes allemandes est le signe précurseur de la victoire... Il faut que chacun soit bien convaincu que le succès appartiendra à celui qui durera le plus. Les nouvelles reçues du front sont d'ailleurs excellentes. »

Bretons, Angevins Poitevins frémissent à ces paroles. Quand on parle au cœur, le cœur répond. Et le cœur mène le reste. Le XI^e Corps a cessé de reculer depuis le matin. Par un prodige de résurrection, il se remet, autant qu'il est

possible, de la chaude journée de la veille ; il ne demande qu'à prendre sa revanche ; et lorsque la 42^e enfin arrive, déjà il est « d'attaque. »

Au signal de Foch, six divisions à la fois ¹, ou plutôt les restes électrisés de six divisions squelettiques tombent sur les troupes de Von Hausen, tandis que la trouée de Mailly, où le péril est gros, car la cavalerie du général de l'Espée s'y débat avec une énergie indomptable contre des forces débordantes, est bouchée par les 6^e et 18^e Divisions. L'œuvre de percement n'offre pas de grandes difficultés ; l'armée de von Hausen n'a plus devant nous qu'un rideau de troupes.

Aux premiers contacts sérieux, elle se dérobe elle refuse de croiser le fer. Dans la nuit du 9 au 10, à trois heures, les avant-gardes du IX^e Corps pénètrent dans Fère; à midi, Foch y installe son quartier général. C'est la victoire.

C'est la victoire aussi sur toute la ligne : de Nanteuil-leHaudouin, extrême pointe de la bataille, à Verdun. L'armée de von Kluck, pressée l'épée dans les reins par Maunoury, est en pleine retraite ; l'Armée du maréchal French marche vers la Marne et mord l'ennemi aux flancs. Le 8, l'Armée Franchet d'Esperey attaque et culbute Bulow à son point central, à son crochet défensif ; et ce lieu porte un nom fameux : Montmirail. Au matin du 9, Franchet d'Esperey le claironne dans son ordre du jour :

« Soldats, sur les mémorables champs de bataille de Montmirail, de Vauchamps et de Champaubert qui, il y a un siècle, furent témoins des victoires de nos ancêtres sur les Prussiens de Blücher, notre vigoureuse offensive a triomphé de la résistance des Allemands... Vous aurez encore à supporter de rudes fatigues, à faire de longues marches, à combattre dans de rudes batailles. Que l'image de la Patrie, souillée par ces Barbares, soit toujours devant vos yeux !... »

Premier ordre du jour de victoire rédigé dans un état-major français depuis bien des années ². La victoire comme la défaite, est contagieuse. La victoire de la Marne est faite de plusieurs victoires ; les victoires se répondent de collines à collines, comme des voix amies dans un beau soir d'automne.

A l'heure où Franchet d'Esperey prépare son ordre du jour, dans la nuit du 8 au 9, la bataille de Champaubert n'a pas encore eu lieu ; mais il sait, parce qu'il le veut, qu'elle se produira ; il en sait le résultat : la première victoire, celle de Montmirail, déclenchera la seconde. Et ce fut ainsi. Le lendemain, en effet, d'un coup d'épaule, à Champaubert, il rejette les mêmes contingents de l'armée Bulow sur Epernay et coupe totalement celle-ci de l'armée de von Kluck. A cette double victoire répondent, comme nous l'avons vu, celles de Mondement et de Fère Champenoise. Toutes sont la conséquence les unes des autres ; elles agissent les unes sur les autres ; Bulow, obligé de faire face à Franchet d'Esperey, se défend péniblement contre Foch.

1. 17^e, 52^e, 42^e, 21^e, 22^e, 60^e Divisions.

2. Constatation de G. Hanotaux, *La Bataille de la Marne*, 1, 61.

Cependant, d'autres victoires se lèvent sur l'horizon radieux de l'immense ligne. A la droite de l'Armée Foch, l'Armée de Langle de Cary, oppose la plus ferme résistance aux coups de boutoirs associés de von Hausen, à gauche, et du prince de Wurtemberg, à droite. Contre le second, bataille à Sermaize: Sermaize perdu, puis repris.

Contre le premier, combat de Vitry-le-François, 8 et 9 septembre : le XXI^e Corps, débarquant des Vosges, franchit la Marne et met son épée dans la balance, à la minute la plus critique de la lutte ; il la transforme en victoire. - Enfin, tout au bas de ce vaste champ de bataille, tel qu'on n'en vit jamais dans l'histoire du monde, l'Armée Sarrail, adossée à la forêt de Souilly, à Verdun, à la Meuse et aux Hauts-de-Meuse, tient tête au Kronprinz qui, lui aussi, cherche une issue. Celui-ci veut passer coûte que coûte, puis nous prendre à revers et filer sur Paris; il fut l'un des plus actifs propagandistes de l'idée belliqueuse, il veut être le principal agent du succès. Le 10, jour qui doit être décisif, ou pour Sarrail, ou pour le Kronprinz, il se livre trois batailles, sur trois points à la fois : Troyon, Vaux-Marie, Trois-Fontaines. Le Kronprinz est trois fois battu: Verdun est sauvé. Grande victoire encore, celle-là.

Toutes nos victoires se donnent la main ; elles sont entrées dans cette sorte de ronde étincelante et rouge harmonieusement, côte à côte, pareilles aux personnages d'un bas-relief antique ou bien aux claires silhouettes d'un tableau de Puvis de Chavannes. Mais elles y sont entrées à l'appel d'un magicien qui les a fait surgir de l'ombre inquiétante de la défaite, qui les a mises en pleine lumière, qui les a assemblées pour le succès, la grandeur de l'œuvre et pour la victoire totale : le général Joffre.

Après le désastre de Charleroi, le généralissime n'avait eu qu'un but : reformer, maintenir les armées françaises en bon ordre et attendre l'heure. Il aurait dit : « Je prendrai l'offensive quand mes deux ailes auront une position enveloppante ¹. » La manœuvre de von Kluck et l'initiative de Galliéni fournirent l'occasion: les armées françaises possédaient autour des armées allemandes la forme désirée. Le colosse silencieux, taciturne, dont l'aspect donnait une impression de force et d'assurance, déchaîna, avec des mois magnifiques, l'offensive générale. Puis, chaque mouvement de ses gigantesques, armées fut réglé avec un jugement impeccable, un sang-froid impassible, une indéfectible confiance. Ses ordres furent obéis à la lettre ².

1. *Revue hebdomadaire*, 10 février 1917; mot cité par H. Bidou.

2. *Chez les Allemands, au contraire, il serait facile de citer, dans le haut commandement, de nombreux cas de désobéissance et de désorganisation anarchique. C'est en contradiction avec les instructions du généralissime de Moltke que von Kluck abandonna la ligne directe ; Bulow commença son mouvement de retraite sans prévenir son voisin Haussen...*

Les phases de la bataille de la Marne se déroulèrent avec la précision du mécanisme de nos phares que secoue la tempête, mais qui poursuivent quand même leur rythme régulier.

Cette victoire, les Allemands ont toujours refusé de la reconnaître ; ils ont même prétendu que ce qui leur était arrivé, l'arrêt, puis le recul, n'avait été que l'exécution du plan prévu par leur état-major. Bien qu'il fût dur à l'orgueil d'un peuple qui, pour conquérir facilement et rapidement Paris, avait violé toutes les lois divines et humaines, de subir une pareille déception, la négation de leur défaite de la Marne dépasse toutes les bornes de l'impudence et du mensonge.

Nos soldats, eux, ne s'y sont pas trompés, pas plus que le monde ne s'y est trompés, d'ailleurs. Ils ont connu la fièvre intense de la victoire, après les pires souffrances physiques, après les plus cruelles épreuves morales. Depuis Charleroi, ils l'avaient attendu, ce jour sanglant et terrible; ils n'avaient vécu que pour lui. Quand ils souffraient, misérables et las, sur les routes de l'Artois et de l'Ile-de-France, dans l'effroyable retraite, ils savaient qu'il viendrait. Il est venu et leur cœur cicatrisé oublie les heures mauvaises.

Le 10, à l'aube, la nouvelle du mouvement rétrograde allemand circule sur l'immense front de bandière. Qui donc se sent fatigué ? C'est la poursuite: l'Armée d'Amade, l'Armée Maunoury et l'Armée anglaise donnent la chasse à von Kluck; le X^e Corps et la 9^e Armée se jettent sur les pas de Bulow. Le 11 septembre, le XI^e Corps repasse par les positions de l'avant-veille : Sommesous, Lenharrée, Normée remplis de cadavres. Le 12, il traverse Châlons et franchit la Marne. Le 13, il s'avance vers la ligne de la Suippe. D'après combats ont lieu autour de Donchery.

Nos soldats vont comme en une marche triomphale. La gaieté est dans l'air et sur les lèvres; ils chantent des refrains de victoire ; « les fleurs reparaissent aux képis ¹. » La 9^e Division de cavalerie qui, sur les crêtes, autour de Mailly, a si bien gardé les passages dangereux, prend son galop, espérant la ruée sans limite. Hélas ! Cruelle déception ; le 14, la poursuite s'arrête. Arc-bouté aux monts de Champagne, garé dans des positions naturelles, soigneusement repérées dès le temps de paix, l'ennemi fait volte-face. Nous ne pouvons rien pour le déloger : les munitions manquent, épuisées par cette lutte géante de cinq jours ².

1. Carnet de route du Dr Thoby, de Nantes.

2. La ligne allemande recula en formant un éventail dont la base était à Vassincourt, au-dessus de Bar-le-Duc. Le sommet de cet éventail se déploya de Nanteuil-le-Haudouin à Noyon. De Vassincourt à Noyon, la ligne extrême passa par Revigny, le camp de Châlons, tourna Reims à l'est et, engloba Berry-au-Bac. Nous ne pûmes, à cet endroit, atteindre la Suippe, affluent de l'Aisne.

Un Corps de l'Armée Franchet d'Esperey, le XVIII^e, général de Maud'huy, coupe un moment l'armée en retraite, dans la région de Craonne ; mais notre insuffisance de cavalerie, l'arrivée du Corps ennemi libéré par la chute de Maubeuge, et surtout celle de l'artillerie lourde allemande, qui n'avait pu suivre la marche montante des troupes, permettent, à ce moment, à l'adversaire de boucher la fissure ouverte dans ses flancs.

Comment le débusquer, sans un matériel approprié, des collines qu'il occupe devant Verdun, de la butte de Montfaucon, belvédère de l'Est, des hauteurs bornant Reims, du massif de Saint-Gobain, de ces crevasses profondes où, précipitamment, il s'est terré, blaireau poursuivi par la meute ? C'est le commencement d'une stabilisation qui durera près de quatre années.

Qu'importe ! Si, le cœur mordu par un désir tumultueux de vengeance, nos Bretons regardent à l'horizon lugubre flamber Reims, abandonné de force, puis incendié par les Barbares, ils ont confiance : trois fois en trois semaines, ils ont battu les Allemands - Maissin, Bulson, La Marne ; ils les battront encore : les Boches sont touchés, « ils ont laissé du poil à la musse, » écrit en son style de braconnier, un soldat de chez nous.

S'ils sont touchés, c'est que chacun a accompli son devoir) tel que le demandait Joffre : vaincre ou mourir ! Nos Bretons, nos Poitevins, nos Angevins surent vaincre et mourir. Partout où résistèrent les IX^e, X^e et XI^e Corps, c'est-à-dire aux endroits les plus critiques, le sol était couvert de pantalons rouges.

Mais ils ne se couchèrent pas seuls en ce vaste cimetière, nos héros ; des milliers de combattants allemands, la fameuse Garde impériale, troupe sélectionnée, composée de colosses, tombèrent sous le feu de nos lebels ou saignés par la pointe de nos baïonnettes¹.

Que d'efforts presque surhumains, collectifs ou individuels dans cette bataille d'une semaine, déroulée sur plus de cent lieues de long ! Pour notre seul XI^e Corps, les actes d'héroïsme ont jailli, innombrables, aux chocs tumultueux de la bataille ; beaucoup se sont perdus aussitôt ; pareils à ces rayons, à ces étincelles qu'arrache au fer rouge le marteau du forgeron, ils ont lui un instant et disparu. Mais il en reste assez pour remplir, si l'on voulait, un volume tout entier, qui serait épique et merveilleux comme une chanson de geste. A Lenharrée, autour du drapeau du 93^e, une lutte acharnée s'engage ; la garde de ce drapeau se trouve isolée du régiment, à demi-cernée.

1. Une légende, née au temps même de la guerre, veut que les marais de Saint-Gond aient enseveli la Garde impériale allemande. Or, les marais étaient, à cette époque de l'année, à peu près à sec dans toute leur étendue. Cette garde fameuse ne périt pas dans la boue putride, mais bravement, au cours d'assauts répétés contre l'infanterie bretonne et vendéenne.

Le sous-lieutenant Lebrun, porte-drapeau, suivi de quelques sapeurs, tâche de se faire un jour, de regagner la voie ferrée, derrière laquelle les débris des compagnies rompues se sont retranchés; il tombe, blessé; ses hommes subissent le même sort. Les Allemands s'approchent. Le sapeur Montfort, alors accouru, voit le drapeau étendu auprès du lieutenant Lebrun; il le relève et cherche une issue à travers le cercle de fer qui se referme de plus en plus. Deux fois blessé, deux fois, il se remet sur pieds. Les sapeurs Mocquart, Josse, Filuzeau se joignent à lui. Enfin, le groupe héroïque atteint la voie ferrée: le précieux emblème est sauvé.

Au 64^e, le commandant Cornmanges se fait tuer plutôt que de se rendre. Le commandant Gâté, du même régiment, debout sous le feu, rend la confiance aux hommes et meurt dans cette attitude impassible. Le lieutenant-colonel Magnan, du 337^e, blessé, continue à commander ses hommes. Le soldat Le Déaut, ses camarades morts autour de lui, s'entête, avec sa mitrailleuse, à coucher à terre les escouades ennemis.

Fantassins, artilleurs, cavaliers, tous ont donné également les régiments sont revenus, leurs effectifs réduits de moitié. Les officiers n'existent plus; le 65^e a son colonel grièvement blessé, il lui reste deux capitaines, un lieutenant, quatre sous-lieutenants. Il ne reste plus au 293^e qu'un seul officier de l'Active; les compagnies sont commandées par un officier de Réserve ou un adjudant; réduit à 700 hommes, le régiment devra être groupé en un seul bataillon.

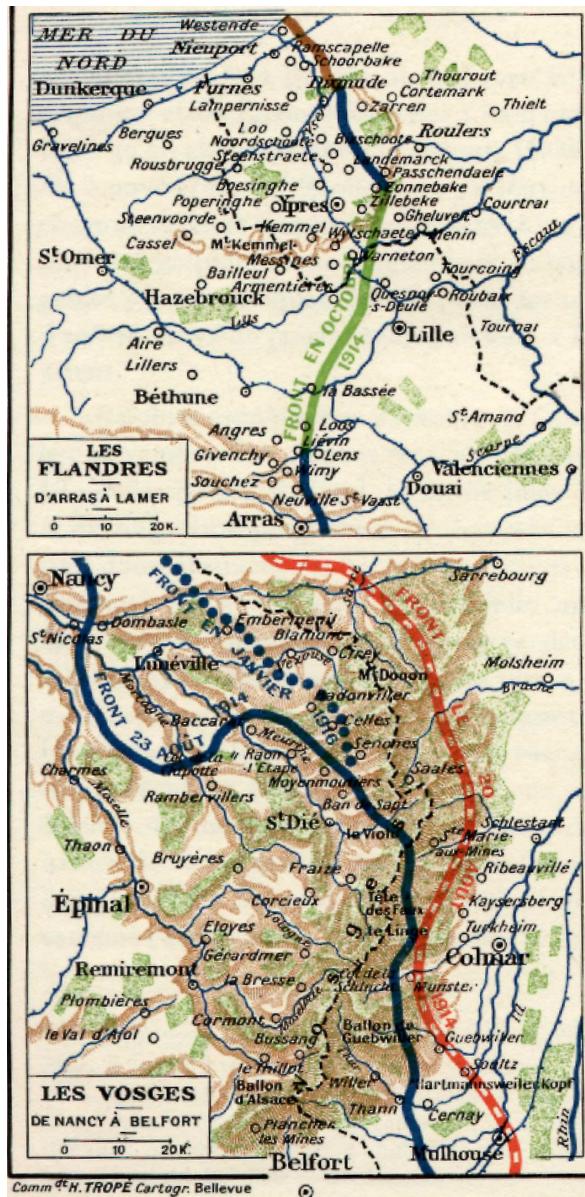
LA COURSE A LA MER

La guerre contre la France avait été, de longue date, préparée par les Allemands et le plan stratégique minutieusement établi. Au système napoléonien, accumulation au centre d'une force capable de tout rompre, à la façon d'un bâlier, leur grand Etat-

Major avait préféré celui préconisé par Carnot, emploi de deux ailes enveloppantes, puissantes, agissant à la manière d'un étau ou d'une tenaille¹. L'aile gauche restait accrochée à nos défenses de l'est; celle de droite avait reculé devant Maunoury.

1. *Le général von Schlieffen, qui fit triompher cette doctrine parmi l'Etat-Major Allemand, se garda bien de parler de Carnot, il dit l'avoir trouvée dans la stratégie d'Annibal (!) Cf. Hanotaux, 11, 361.*

L'Etat-Major n'abandonna pas, pour cela, une doctrine en laquelle il avait mis tout son espoir. Il n'était point dans le tempérament allemand d'inventer quelque chose de nouveau, selon les circonstances changeantes. Il fut décidé que l'aile marchante recommencerait la tentative; mais, cette fois, afin d'être plus sûr de tourner les forces françaises, on passerait le long de la nier. Leur plan apparut aussitôt et ce fut à qui, d'eux ou de nous, atteindrait les premiers la côte des Flandres.



Tandis qu'une grande bataille, dernier incident de notre poursuite, s'engage dans la région de l'Aisne, où l'on retrouve nos réservistes de la 61^e Division, tandis que, durant quinze jours, ceux-ci mènent la lutte sans trêve ni repos, tandis qu'à Tahure, en Champagne, les 25 et 30 septembre, le 2^e Chasseurs essaie vainement d'emporter les positions ennemis, les autres régiments du XI^e Corps, embarqués en grande hâte, vont tenir, aux environs d'Albert, le front Ovillers-La Boisselle-Fricourt.

Dès le lendemain de leur arrivée, le 23 septembre, une violente attaque ennemie se déclenche. La Boisselle perdue, est reprise, reperdue. Ce petit village va devenir, des semaines, le théâtre de perpétuels combats. Sans discontinuer, la pluie tombe, délaie le sol sanglant ; les canons s'enlisent ; les hommes, à peine abrités dans des embryons de tranchées, à La Boisselle, à Beaumont, à Bécourt... gèlent, souffrent, mais résistent. Ils savent l'importance de la lutte. Les Prussiens n'ont pu passer à la Marne, ils ne doivent pas passer dans

la Somme... - Le 4 octobre, l'ennemi, bousculant les quelques unités territoriales qui lui sont opposées, va s'avancer au-delà de l'Ancre, menacer Amiens. Les combats acharnés, livrés par le XI^e Corps devant La Boisselle, Authuille, Thiepval, Aumont, Auchonvilliers, Hébuterne, les 6 et 7 octobre, l'arrêtent net. Nos régiments d'artillerie font merveille ; les 75 creusent dans les rangs épais des trous béants.

Cependant la bataille s'allonge, s'étire de plus en plus vers le Nord. Le 8 octobre, l'ordre vient de progresser, en direction d'Arras, et, avec le XX^e Corps, de prendre l'ennemi à revers. Nos attaques ne donnent pas de résultats appréciables ; l'assaut de Beaumont-Hamel, par la 21^e Division, le 8 octobre, stoppe, à trois cents mètres du village ; le terrain conquis le jour est abandonné la nuit. Le 17 décembre, nouvel assaut infructueux devant Ovillers : nos troupes, parties brillamment à six heures, se heurtent aux fils de fer que le Génie n'a pu détruire ; les mitrailleuses ennemis et leur artillerie déversent sur nos hommes, formant par leur arrêt brusque un dangereux remous, un déluge de balles et d'obus. Malgré tout, les régiments tiennent.

Ils continuèrent généreusement, dans cette lutte de la Somme, le sacrifice commencé à Maissin, poursuivi à la Marne. Le 16 décembre, un peloton de 100 volontaires du 116^e, sous le commandement du sous-lieutenant Pichon, est mis à la disposition du 119^e chargé d'attaquer Ovillers : le lendemain, de ce groupe héroïque, deux sergents et trente-deux caporaux et soldats seulement reviennent. Au même 116^e appartient le soldat Guyonvar'ch. Le 29 janvier, ce brave apercevant un drapeau français planté par les Allemands devant leurs tranchées, en manière de défi, jure de l'aller chercher. Il s'avance ; la fusillade le vise, il poursuit ; une fougasse éclate et le renverse, il se relève, s'empare du drapeau et revient apportant son trophée. Joffre le décore de la Médaille militaire.

Du 62^e maintenant, c'est le sergent-major Zwilling qui, ses munitions consommées, enlève sa section à la baïonnette, s'affaisse, grièvement blesse, et continue de commander. On doit lui ordonner de quitter le champ de bataille. C'est le capitaine Bournat qui, le genou fracassé, dirige encore sa compagnie et tombe épuisé. Le soldat Saillant, du 65^e, occupe, avec ses camarades, une tranchée devant Beaumont-Hamel. Envoyé en patrouille avec plusieurs autres, il se voit accueilli par une vive fusillade. Au retour, un homme manque à l'appel ; blessé, il est resté entre les lignes. Saillant, malgré les balles qui balaien le terrain, repart, charge le mourant sur son dos et se met en route. Hélas ! Il tombe lui-même touché ; il expire, tenant encore son précieux fardeau¹.

Tandis que ces combats se succèdent dans la région de La Boisselle, la cavalerie du XI^e Corps, précipitée en avant, guerroie plus au nord, jusque dans les champs de Belgique. Là-haut, en effet, se joue la grande partie. Les Allemands, poursuivant leur course vers la mer, se sont étalés déjà en larges nappes, le long de la côte. Nous y expédions tous les éléments disponibles de valeur : nos territoriaux du XI^e Corps, la cavalerie de Mitry et le corps fameux des fusiliers-marins.

1. *Le 19^e reçoit une éclatante citation, pour s'être maintenu tout un jour, sous un feu épouvantable, sans reculer d'un pas.*

La Division de Mitry campe sur la route du château de Hollebecke. Dans la nuit du 31, elle est alertée brusquement et reçoit l'ordre de se porter sur Wormezeele, afin de prêter main forte aux Anglais. Il fait clair de lune, mais on chevauche dans une contrée inconnue. Un homme du pays guide la colonne. Des renseignements, il résulte que l'ennemi est fortement installé dans le parc et le château de Hollebecke. La troupe s'arrête, non loin des Anglais. A cet instant, une attaque se produit, dirigée contre les Hindous. Des Allemands, déguisés eux-mêmes en Hindous, a-t-on dit, anéantissent les avant-postes, percent au travers des Anglais et atteignent la ferme d'Heikhof, où notre état-major se dispose à prendre du repos. Les assaillants essaient de pénétrer dans la maison occupée par le général de Sailly. Les deux officiers d'ordonnance, le capitaine Polo et le lieutenant Brion du 3^e Dragons, se jettent au-devant d'eux, obstruent l'entrée. Ils sont tués, mais le général a le temps de s'évader par une fenêtre, avec le colonel Schmidt, du 3^e Dragons.

Nos soldats, un moment surpris par cette irruption de faux Anglais, se ressaisissent. Après avoir reçu tout d'abord l'ordre de ne pas tirer, ils résistent vigoureusement. Le général de Sailly, bien que blessé, conserve le commandement de sa brigade. Un bataillon du 80^e réoccupe la ferme d'Heikhof. Les Anglais réagissent et reprennent Wytschaëte.

Les Allemands sont maintenus, mais la victoire a coûté cher : nos régiments de cavalerie ont subi des pertes élevées.

Puis viennent les glorieuses journées de la fin d'octobre, sur l'Yser. C'est Dixmude, où les fusiliers-marins repoussent quinze assauts successifs ; c'est, le 23, l'arrivée opportune de la 42^e Division, Division Grossetti, compagne du XI^e Corps à la Marne; le 27, c'est l'ouverture des écluses de Nieuport, l'inondation tendue depuis l'Yser jusqu'à la voie ferrée ; C'est l'attaque désespérée de l'ennemi sur Ramscapelle, contre les Belges revenant sans cesse au combat, au cri de Louvain, Louvain. - Le 30, c'est d'abord toute la série des combats anglo-allemands qu'on a appelés la bataille d'Ypres; puis, autour de ce village au nom idyllique, la Maison du Passeur, ce sont les plus sauvages tueries. Finalement, c'est l'arrêt du flux germanique.

Les Allemands n'ont pu passer à la Marne, ils ne passent pas davantage le long des côtes. « La bataille pour Calais » a échoué. Cependant, malgré cette amère déception, de riches proies tombées aux mains de l'ennemi sont bien faites pour maintenir son moral guerrier. Anvers, écrasée par une artillerie d'une puissance insoupçonnée, devait succomber, comme avaient succombé Liège et Namur; le 9 octobre, après la fuite, durant la nuit, de ses derniers défenseurs, c'est-à-dire de ce qui restait de l'Armée belge, les Allemands y firent leur entrée. Le 13, Lille, conquête plus facile, ville malheureusement démantelée, gardée par quelques éléments territoriaux, s'est rendue ; et toute la région de Tourcoing, Roubaix a passé sous le joug.

LA GUERRE D'USURE

En attendant le recul du flot mauvais, il faut s'armer d'une arme nouvelle : la patience. Les Allemands, n'espérant plus le succès dans une marche directe sur Paris ou par un détour foudroyant, vont eux-mêmes temporiser. Ils se terrent sur place, ils s'incrustent au sol. C'est la guerre de tranchées, l'affreuse guerre d'usure, mot sans gloire. Des opérations à rayon limité, des combats d'unités secondaires ; une guerre de capitaines, selon l'expression de Joffre.

L'hiver sévit. Les deux partis, enfouis dans la profondeur de boyaux malsains, derrière leurs fils de fer barbelés et leurs mitrailleuses, s'épient, sous les rafales, dans la pluie et dans la neige. Bientôt, ces étroits canaux qui se relient, de la Suisse à la mer du Nord, deviennent des cloaques innommables. On ne peut plus creuser la terre : ce ne sont que cadavres à toutes les profondeurs. - Ces labyrinthes de couloirs sont par endroits tellement compliqués - plus de 30 kilomètres sur un front de régiment de 800 mètres - que des hommes isolés errent des nuits entières sans trouver un abri.

Pour cette guerre nouvelle, on s'ingénie à créer des armes inédites ; on voit ressusciter la grenade ; de vieux canons des siècles passés sont tout surpris de sortir des musées. Les soldats brandissent des poignards, « des couteaux de tranchée. » Plus de cavalerie ; les cavaliers piétinent dans la fange, comme les fantassins¹. Guerre stupide, imposée par les Allemands. Nos soldats l'acceptent. Le tempérament français, si bouillant, si primesautier, se modère ; mais comme il revient au galop, quand il s'agit de tenter un coup de main, de risquer une patrouille périlleuse, de se précipiter sur la tranchée d'en face ! Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe, disait le fabuliste ; ici, il ne s'agit pas uniquement de songer, et l'audace ne perd jamais ses droits. Le sergent Saillot, du 62^e d'infanterie, « se porte seul, en plein jour, sous les yeux de l'ennemi, à 200 mètres environ de nos tranchées, pour enlever un grand drapeau aux couleurs allemandes et un petit drapeau français juxtaposé au premier, que les Allemands avaient placés près de leurs tranchées, au Cours de la nuit précédente, pour symboliser, sans doute, la suprématie de l'Allemagne sur la France. Saillot sut donner à tous un bel exemple de sang-froid, de courage et de patriotisme. » Fait plus marquant entre cent autres du même genre.

1. En mars 1915, les cadres de cavalerie sont pressentis pour passer dans l'infanterie. L'appel est entendu : au 2^e Chasseurs, par exemple, 70 officiers et sous-officiers deviennent des fantassins.

Le poilu prend cette physionomie si particulière que les dessinateurs ont popularisée et qui le fera, devant la postérité, différent des volontaires de la Révolution, des grognards de l'Empire, des soldats de Crimée, des combattants de 1870. Bloc étrange de couvertures et de vêtements boueux que surmonte par derrière un sac bourré des choses les plus hétéroclites. De tout cela émerge une tête hirsute et barbue, aux yeux de fièvre. L'air est martial, résolu, et la lèvre porte ce pli un peu dédaigneux que crée la longue habitude d'une souffrance vaillamment supportée.

L'année 1915 sera une année d'immense préparation, au point de vue militaire comme sur le terrain diplomatique. Nous entrâmes dans la guerre, contraints et forcés, mal préparés sur bien des points, nos stocks de munitions insuffisamment approvisionnés. En matière d'artillerie, nous avions mis notre confiance unique dans le 75, négligeant le canon lourd : aux 700 grosses pièces allemandes, nous n'eûmes à opposer que 42 batteries de 155, c'est-à-dire 84 pièces¹. Et comment lutter contre leurs cinquante mille mitrailleuses avec les 2.500 que nous possédions ?

On se rua au travail, on créa des usines, on « intensifia, » la production des arsenaux, on forgea les armes qui nous manquaient. Et ce ne sera pas, devant l'avenir, l'un de nos moindres mérites que celui d'avoir, en pleine guerre, malgré l'occupation de nos départements les plus industriels, mis sur pied l'organisme formidable qui nous aura permis de forcer la victoire à se ranger définitivement sous nos drapeaux. - L'œuvre diplomatique de 1915 n'est pas moins importante. Profitant des fautes, des crimes, de l'Allemagne, les gouvernements alliés travaillent l'opinion italienne, roumaine et . . . bulgare. Il n'est pas encore question des Etats-Unis.

En attendant le jour où nous nous sentirons en force pour la bataille libératrice, nos armées ne demeurent pas inactives ; des opérations de détail incessantes ont pour but de soulager le front russe. Il s'agit de retourner à nos Alliés le service qu'ils nous ont rendu, en attirant sur eux, au moment où se livrait la bataille de la Marne, une partie des troupes ennemis.

1. *L'artillerie également doit adapter ses moyens à cette guerre nouvelle : « C'est tout une instruction à faire : construction de batteries avec plates-formes, sur le modèle des batteries de siège, construction d'abris, installation de nombreuses lignes téléphoniques, spécialistes à former, liaison intime avec les tranchées, observatoires d'artillerie.... » Historique du 35^e d'Artillerie.*

L'Allemagne s'attendait à une mobilisation très lente de la part du colosse slave. Or, le 17 août 1914, deux armées russes, l'une par la Vistule, l'autre par le Niémen, descendaient à marches forcées vers la Prusse orientale. Des foules innombrables de réfugiés partirent, semant la panique au cœur de l'Allemagne. Des troupes furent rappelées du front occidental et confiées au vieux général Hindenburg, tiré, à cette occasion, de la retraite ; elles reçurent la mission de repousser l'invasion. Le choc se produisit les 27, 28 et 29 août, à Tannenberg, dans la région des lacs Mazourie. Les Russes subirent une grosse défaite ; ils laissèrent 80.000 prisonniers aux mains du vainqueur. Mais les soldats d'Hindenburg n'assistèrent pas à la bataille des Champs Catalauniques et nous fûmes sauvés.

C'est à notre tour, aujourd'hui, de décongestionner l'armée allemande massée sur le front russe. Vaincue par les Allemands, la Russie s'est retournée contre les Autrichiens ; elle s'empare de la Galicie ; elle fait tomber l'importante place de Przemysl. Afin d'empêcher l'Allemagne de secourir utilement son alliée, nous décidons toute une série d'attaques ; elles n'arriveront ni à percer les lignes allemandes, ni à sauver les Russes du désastre. Ceux-ci, en effet, verront Mackensen reprendre Przemysl et rentrer dans Lemberg, capitale de la Galicie (22 juin 1915). En novembre, ils verront Hindenburg et Mackensen réunis fouler les plaines de la Pologne russe.

C'est à cette époque également, que le même Mackensen écrasera la malheureuse Serbie, trahie par les Grecs, poignardée dans le dos par les Bulgares, entrés dans la lutte en septembre. Le brave petit peuple qui a été l'occasion avouée de cette effroyable guerre va subir le plus abominable des martyres. Le Monténégro partagera son sort.

Chez nous, les combats de diversion s'étendent de l'Artois jusqu'à Verdun. Le 15 février, en Champagne, attaque qui ne peut progresser. Le 17, dans l'Argonne, nous enlevons le piton de Vauquois, mais à quel prix ! Le même jour, non loin de là, sur les Hauts-de-Meuse, commence le siège de la crête des Eparges ; il se terminera, le 12 avril seulement, par la chute de la position. Dans les Vosges, combats non moins acharnés, pour reprendre l'Hartmannwillerkopf, le « Vieil Armand », comme disent les poilus, croupe formidable dominant Thann de 600 mètres, tombée en janvier aux mains de l'ennemi. Nous la réoccuperons, le 16 mars.

En Artois, de dures actions locales tiennent également nos soldats en haleine : Beaumont-Hamel, Hébuterne, Thiepval, La Boisselle, Toutvent, noms gravés à jamais en lettres de sang aux pages de notre histoire. Là particulièrement, nos Bretons, nos Vendéens ont souffert, ont lutté, au cours de l'hiver et du printemps 1915. Des faits héroïques, il y en eut des milliers. En voici quelques-uns. Blessé à La Boisselle, le bras gauche déchiré, ne tenant plus à l'épaule que par d'affreux lambeaux, le soldat Victor Delaunay, du 118^e, dit simplement à un chef qui le plaignait : « J'avais deux bras, j'en ai donné un à la

France ; il me reste encore le bras droit pour me gagner ma vie. » Ses camarades veulent l'accompagner au poste de secours : « Non, non, proteste-t-il, votre place est à là tranchée. »

Cerné dans un blockhaus, l'adjudant Pelé, du 65^e, à la tête de sa section, refuse de se rendre et répond... à coups de fusil. Il veut mourir en brave ; une contre-attaque des nôtres vient enfin délivrer cette poignée de héros. L'adjudant Bender, du 264^e, debout sur la tranchée, cible pour les fusils, amuse l'ennemi, détourne son attention, tandis que sous leurs pieds, on creuse la fougasse qui, tout à l'heure, va les engloutir. - Quand meurt le brave sergent Rouaud, du 65^e, à la ferme de Toutvent, qu'il est parti seul, en pleine nuit, reconnaître, les Allemands inscrivent ces mots sur son tombeau : « Ici repose un brave Français. » . On aurait pu graver la même épitaphe sur le tertre funéraire de tous les héros de nos régiments bretons et vendéens, entre Arras et Albert.

Pendant ce temps, au nord d'Arras, d'autres combats se déroulent. La prise de Notre-Dame-de-Lorette, le 15 mars, promontoire de collines entre Arras et Béthune, incite le commandement français à tenter de défoncer les lignes adverses. Le 9 mai, le XXXIII^e Corps et une Division marocaine exécutent l'opération. Les tranchées boches franchies, nous atteignons Vimy ; un trou se creuse dans l'Armée allemande. Le manque de réserves suffisantes empêche malheureusement de profiter du, succès

Le 31 mai, tombe fameuse sucrerie sous les coups infatigables de nos fantassins Souchez extrêmement fortifiée, Puis, le 17 juin, les fortins redoutables au sud de Neuville-Saint-Vaast, appelés, non sans raison, le Labyrinthe. Cependant, la lutte se Prolonge dans le Pas-de-Calais, âpre, acharnée. Là, le XI^e Corps prend part à la lutte du 7 juin, le but est de conquérir les fermes de Toutvent et de Serre. La journée du 5 a été employée à des réglages, à des repérages, à des tirs fantastiques de destructions ; la nuit s'est passée dans le même vacarme des grosses pièces ; le 6, le tir a redoublé, il a duré jusqu'au lendemain matin. Le 7, à 5 heures, l'assaut est donné par la 42^e Brigade, renforcée du 64^e le 65^e restant en réserve. Les régiments accolés procèdent par vagues successives : quatre vagues de deux compagnies chacune. Les deux premières doivent enlever l'objectif ; la troisième reste en soutien ; la quatrième occupera les premières tranchées allemandes. Malgré l'intensité du feu ennemi, les troupes partent d'un seul élan ; les objectifs sont atteints. Des contre-attaques restent infructueuses, nous gardons le terrain conquis. Le 8 juin, il s'agit d'élargir la brèche. La 53^e Brigade, appuyée de deux bataillons de la 21^e Division continue la progression sur Serre. Dur travail. Le lendemain, la 101^e Brigade (51^e Division d'Infanterie) est mise à la disposition du XI^e Corps, pour aider au succès de l'entreprise. Tous les buts fixés tombent en notre pouvoir.

Cette bataille connue sous le nom de bataille de Toutvent ou d'Hébutterne, fut extrêmement meurtrière. Le soir, au seul 64^e 1.100 hommes manquaient à l'appel. Nos soldats ne furent avares ni de leur peine, ni de leur sang. Un

officier allemand, fait prisonnier, déclara : « Ce n'est pas un déshonneur d'être pris par de pareilles troupes. » Le général de Castelnau, commandant la 2^e Armée, cita les régiments de la 21^e Division; il accorda aux musiciens, aux brancardiers du 64^e, acharnés sous le feu à leur œuvre de sauvetage, une mention spéciale.

Quelques faits : le capitaine Moine pénètre le premier dans la tranchée d'en face et tombe frappé à mort. Le téléphoniste Nicoleau, voyant son fil haché, n'hésite pas à monter sur le parapet et à signaler, à l'aide d'un fanion, une nouvelle attaque ennemie ; blessé, il n'admet son enlèvement qu'après le rétablissement des liaisons téléphoniques. Le soldat Joubier rapporte, sous la mitraille, le corps pantelant de son capitaine.

Au 65^e: l'adjudant Pelé est atteint en pleine poitrine, au moment où il s'élance vers les tranchées adverses; à son chef de compagnie qui le soutient, il murmure : « Dites à ma femme que je suis mort content... pour la France. » Le sergent Blanloeil court en tête de la 2^e compagnie; il crie : « En avant, en avant ! » Il dépasse ses camarades et atteint le premier les barbelés allemands. Duel épique : il lutte seul, à coups de grenades, contre tout un groupe d'adversaires; soudain, il s'affaisse, les jambes brisées. Alors, dans un effort surhumain, il se soulève et, mourant, lance vers les Allemands en fuite ses derniers projectiles ; il retombe inanimé. Le lieutenant Flajollet commande la 1^{re} compagnie ; montrant une position, restée jusque-là inexpugnable, il dit à ses hommes : « Vous allez voir comment on se fait tuer à la 1^{ère}. » Les hommes le suivent, la position tombe, mais le lieutenant n'est plus. Le député Baudin a conquis la renommée pour avoir dit « Venez voir comme on se fait tuer pour 25 francs par jour. » Le lieutenant Flajollet a-t-il mérité une moindre gloire ?

Sur un autre point agité, dans l'Oise, nous retrouvons, à la même époque, nos réservistes de la 61^e Division. Terrés dans leurs tranchées de Moulin-sous-Touvent et de Quennevières, ils repoussent en avril, une attaque fougueuse ; le lieutenant-colonel Laparra du 264^e est tué.

En juin, c'est à leur tour de bondir vers les lignes allemandes copieusement arrosées par les canons du 251^e. Le 9, les hommes quittent leurs abris ; ils procèdent en rampant dans les hautes herbes, à la mode indienne. La chaleur intense fait des victimes ; les canons allemands balaiennent la plaine. Nos poilus continuent leur progression. Des engagés de 42 ans, comme Soullard et le sergent Chapon (celui-ci sera tué pendant le combat), donnent le rythme de l'élan. La Division atteint l'objectif fixé, mais le tiers des effectifs reste couché sur la plaine sanglante. Quelques jours plus tard, les Boches voudront regagner ce qu'ils ont perdu ; leur assaut échouera devant les baïonnettes et les grenades de la 51^e Division.

Des faits glorieux encore. Du 265^e, le soldat Le Gail, une main arrachée, rassure celui qui le remplace à son poste de combat. Le sergent Henrio, une

grave blessure à la tête, se fait panser sur place et conserve son commandement. De même, le sergent Thomassin ; de même, le soldat Flore, qui perd son sang par plusieurs blessures et refuse de partir. Le sergent Ravazé arrête à lui seul un flot ennemi. Le caporal Bodier, les deux jambes broyées, encourage « les copains » : « Voyons, on ne peut abandonner ce qui coûta si cher à conquérir. » Les deux frères Fortineau, du même 265^e, sont placés en sentinelle à un endroit dangereux ; une mine saute ; l'un des deux est tué ; l'autre, devant le cadavre de son frère, refoule sa peine atroce et dit simplement à l'officier : « Allez-y, mon lieutenant, la sape est sautée ; on ne craint plus. »

Ainsi comprennent leur devoir nos Bretons: la douleur physique, ils ont la force de la dompter, sans se targuer de doctrines orgueilleuses, comme le philosophe antique. En criant : « Douleur, tu n'es qu'un nom ! » celui-ci ne montrait-il pas surtout l'étendue de sa vanité ?

LA SITUATION A L'AUTOMNE 1915

L'Allemagne est victorieuse partout: elle a conquis la Belgique, et, en compagnie du complice autrichien, refoulé la Russie, écrasé la Serbie. Un second complice, la Turquie, autrefois francophile, devenu francophobe, à la suite de l'avènement des «Jeunes Turcs» au pouvoir, avait donné asile aux deux corsaires allemands le Goeben et le Breslau, puis, pour les sauver, avait déclaré qu'elle les achetait. Jetant le masque, elle les employa à bombarder les ports russes de la Mer Noire. Nous nous aperçûmes tardivement que nous avions été dupés; il nous aurait fallu suivre les deux vaisseaux allemands dans les détroits et, chose facile à cette époque, maîtriser Constantinople. Lorsque nous nous décidâmes à agir, il était trop tard. La guerre fut déclarée à l'Empire ottoman, le 12 novembre 1914. Au mois de mai suivant, une escadre anglo-française essaya de forcer les Dardanelles: ce fut un désastre. Un corps expéditionnaire débarqua à Gallipoli: nouveau désastre.

Un seul bénéfice résulta de cette fâcheuse entreprise, le maintien - sur les instances de M. Aristide Briand et du général de Castelnau - de notre base d'opérations à Salonique. L'occupation de Salonique nous conservait la liberté et la surveillance de la Méditerranée, route de l'Egypte et des Indes; elle indiquait aux Austro-Turco-Allemands que leur victoire en Orient restait précaire. - Autre symptôme de bon augure : l'Italie était intervenue (23 mai 1915) et sa pression, bien qu'exercée seulement sur le front de l'Autriche - elle n'avait pas encore rompu avec l'Allemagne - commençait à opérer, par contrecoup, à la façon d'une ventouse, sur les troupes envoyées contre nous par celle-ci.

La situation, sans être brillante, permettait d'espérer des jours meilleurs. L'Etat-Major des Nations alliées pensa, tandis que l'Allemagne et l'Autriche avaient encore une partie de leurs troupes occupées en Serbie et au Monténégro, que l'occasion s'offrait de tenter la percée des lignes allemandes, vraisemblablement très amincies. On décida une offensive double et simultanée : l'une en Artois, l'autre en Champagne.

OFFENSIVE D'ARTOIS ET DE CHAMPAGNE

24 SEPTEMBRE - 5 OCTOBRE 1915

La première offensive, celle d'Artois, est menée par l'Armée belge, l'Armée anglaise et la ville Armée française, général d'Urbal, de l'Yser à la Bassée et de Loos à Lens. Elle fait tomber Souchez et Loos ; 2.500 prisonniers et 150 canons sont ramenés à l'arrière des troupes anglaises¹. La seconde offensive, la plus sérieuse, a pour théâtre la Champagne. Elle se développe sur un front de 25 kilomètres, dans la vallée supérieure de l'Aisne. Elle portera le nom de deuxième bataille de Champagne.

La rupture du front ennemi est confiée au groupe des Armées du Centre auquel on donne le nom de 2^e Armée. Elle doit être exécutée entre le massif de Moronvillers et l'Aisne.

Le XI^e Corps aura à prendre de haute lutte la butte de Tahure, le mamelon 192, à 600 mètres au nord, et les tranchées de la ferme Ripont, crêtes successives occupées puissamment par l'ennemi². Dans l'opération, sa part de gloire et de souffrance lui est largement mesurée; mais les cœurs sont hauts et la confiance entière. L'ordre du jour de Joffre, le 23 septembre, n'ajoute rien à l'esprit de décision de nos hommes; ils veulent en finir. « Soldats de la République, leur dit Joffre.... votre élan sera irrésistible. Il vous portera d'un premier effort, jusqu'aux batteries de l'adversaire, au-delà des lignes fortifiées qu'il nous oppose ; vous ne lui laisserez ni trêve, ni repos jusqu'à l'achèvement de la victoire... »

1. *C'est la troisième bataille d'Artois. la première avait eu lieu autour d'Arras, à l'automne de 1914 ; la seconde fut l'offensive du 8 mai 1915 qui, opérée en direction de Douai, donna lieu aux combats sanglants de Notre-Dame-de-Lorette, de Carenny, de la sucrerie de Souchez, de Neuville-Saint-Vaast, de Vimy, du Labyrinthe (17 juin), mais ne put aboutir, malgré l'effort conjugué de 17 divisions françaises et de l'Armée anglaise. Le XXXIII^e Corps (Pétain) et la Division marocaine traversèrent les lignes allemandes à Vimy (9 mai). Le manque de réserves empêcha de tirer parti du succès ; la bataille se termina, après quarante jours d'égorgement, le 18 juin.*

2. *Du 19 juillet au 11 août, le XI^e Corps est relevé par l'Armée anglaise. Après quelques jours passés dans une zone de repos, il est transporté en Champagne et débarqué à Vitry-le-François. On lui enlève la 15^e Division, versée au XVI^e Corps, qu'il est chargé de remplacer. Le secteur du XI^e Corps est limité: à l'est, par le bois de la Truie, les cotes 147 et 148 (O. Laval), liaison avec le XX^e Corps d'Armée; à l'ouest, par le boyau 10, le bois des Liaisons, la cote 181, à 2 kilomètres sud de Perthes, la cote 203, liaison avec le XIV^e Corps. Le quartier général est à Somme-Tourbe.*

Les 22, 23 et 24 septembre, notre artillerie martèle les tranchées allemandes, selon les formules ordinaires. Le 25, le terrain est jugé préparé ; les troupes s'élancent. Il est 9 h. 15. Hélas ! Commencée dans l'enthousiasme et l'espérance, l'offensive va se clore dans la déception. La 21^e Division ne peut déboucher ; à sa sortie des tranchées, elle se heurte à des réseaux non anéantis. La 22^e, plus heureuse, enlève, à 11 heures, Tahure. Les hommes ont démarré à la seconde précise, sans un mot, sans un cri ; ils ont couru sur des positions qu'on disait inexpugnables.

Le 137^e a reçu la mission de passer par la brèche ouverte et de prendre à revers, si possible, les réseaux où s'est arrêtée la 21^e Division ; il ne peut réussir. Les Allemands, encouragés par l'embarras de celle-ci, ont le temps d'amener des pièces de gros calibre ; ils accablent nos batteries et empêchent notre réaction d'aboutir.

Les régiments refluent alors vers les tranchées de départ en bon ordre, mais sous un cyclone de projectiles.

Il leur répugne de demeurer sur un échec ; les jours suivants, ils emportent les formidables défenses du Trapèze, en attendant, le 26 octobre, de s'emparer de la Courtine. Ils résisteront à cinq attaques désespérées, lancées par l'ennemi, pour reprendre cette position essentielle. Prodiges de valeur sans nombre, sacrifices coûteux. L'insuccès n'en est pas moins avéré. Le bilan du premier jour, si impressionnant qu'il soit, - la première ligne boche enfoncee sur une profondeur de quatre kilomètres, 25.000 prisonniers, dont 350 officiers, 150 canons - est insuffisant : les autres lignes demeurent à peu près intactes et notre effort maîtrisé.

Dans son ordre du jour du 23, Joffre disait : « Derrière l'ouragan de fer et de feu déchaîné, grâce au labeur des usines de France, où vos frères ont, nuit et jour, travaillé pour nous, vous irez à l'assaut... » Les usines, en effet, avaient commencé leur labeur ; mais celui-ci n'était pas encore au point nécessaire ; on ne savait pas assez ce qu'il fallait de tonnes d'explosifs et d'acier, pour anéantir des profondeurs de barrages barbelés. Cause certaine de l'échec de Champagne. Toutefois, un grand résultat resta acquis : en attirant sur nous le gros des troupes allemandes, nous avions dégagé l'Armée russe. Ce seul fait prenait l'importance d'une demi-victoire.

Nos soldats avaient espéré mieux. A leurs yeux, cette offensive devait être péremptoire. Aussi s'élancèrent-ils à l'assaut avec une ardeur frénétique et muette. Il y eut comme toujours des actes de bravoure insigne, même quand l'inutilité de l'effort apparut. On vit un sergent du 62^e, le sergent Saillot, prendre de lui-même le commandement de la 10^e compagnie, tous les officiers ayant été fauchés, faire tomber un blockhaus bétonné, garni de mitrailleuses, s'emparer d'une batterie de 77 et ramener 100 prisonniers.

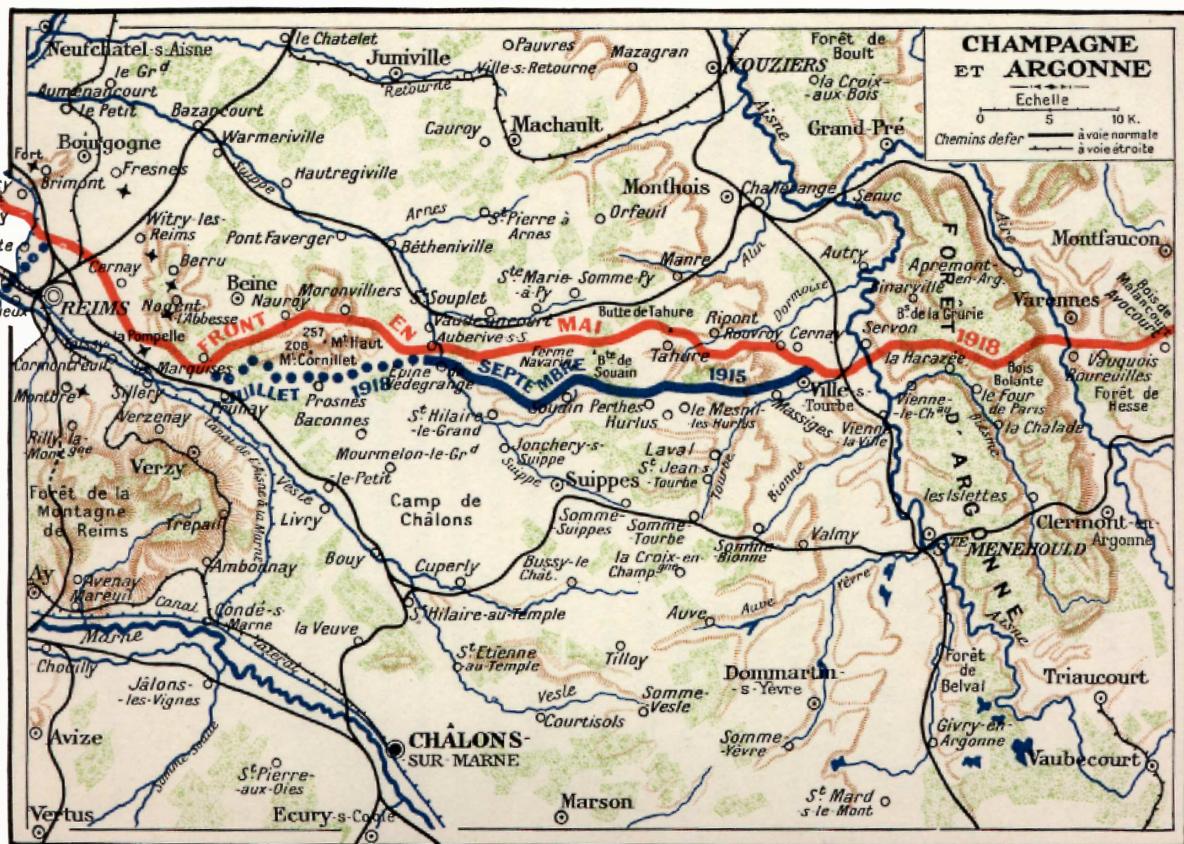
On vit le capitaine Souchet, du 116^e, quelques instants avant la minute fatidique où les hommes devaient sortir de leurs trous, se dresser sur la tranchée, silhouette perceptible dans le brouillard du matin. Il entendait ainsi, en servant de mire à l'ennemi, être un exemple pour ses hommes. Et le régiment s'élança, arracha aux Allemands, sur une profondeur de cinq kilomètres, tout un système de défenses organisées depuis un an. On vit le caporal Michelet, parti avec la première vague, à la tête de son groupe, faire taire un canon-révolver, à coups de grenades, se jeter sur une batterie très meurtrière, abattre les servants à coups de fusil, capturer le commandant, l'obliger, sous menace de mort, à faire cesser le feu immédiatement ; l'Allemand préféra l'obéissance à la mort. On vit le lieutenant-colonel Bourguet, qui commandait ce même 116^e, frappé de plusieurs balles, sourire à la mort. La face tournée vers les lignes ennemis, il contemplait, la joie au cœur, la marche de ses troupes. Sa vue s'obscurcissait ; il demanda à son entourage où l'on en était de la progression. On lui donna une réponse satisfaisante ; il déclara, le regard plein d'une ivresse indicible : « Je meurs content. » Il souhaita être inhumé à l'endroit où il était tombé ; ce qui fut fait.

Il mourut heureux aussi, Coutant, vieux poilu de 42 ans, le jour - 24 octobre - où nous enlevâmes la Courtine. Elancé avec une patrouille, et grièvement blessé, il n'en continua pas moins sa mission, revint dans nos lignes, et, après un évanouissement, dû à la perte de son sang, il murmura : « Je meurs content, puisque je vous ai dit où ils sont. » Ils appartenaient au 65^e. on sait comment finit le colonel de ce régiment : Desgrées du Lou. Les hommes hésitaient, au sein de la tempête, heurtés aux barbelés insuffisamment détruits. Alors, Desgrées du Lou, tout droit sur le parapet mitraillé de la tranchée, brandit le drapeau du régiment et cria : « En avant, en avant ! » Il s'écroula, percé de plusieurs coups, mais le régiment, déraciné du sol, emporté par un souffle héroïque, s'engouffra dans la mêlée.

Non moins belle fut la fin du colonel Jahan, qui commandait le 93^e. Frappé mortellement, le corps défaillant, mais l'âme ferme, il excitait encore ses soldats marchant sur Tahure ; lui aussi, il criait : « *En avant, en avant.* ». Tahure fut pour le 93^e et le 137^e un cimetière: officiers et soldats y succombèrent dans des proportions effroyables.

De même, les tranchées de la Brosse-à-dents pour le 118^e. Les 500 prisonniers qu'il y fit lui coûterent les plus valeureux de ses chefs et de ses hommes. Comment de ce régiment, ne pas citer le commandant Cloître ? A la tête des 2^e et 4^e compagnies, il s'empara des boyaux de Spire, de Worms, du fortin du bois des Renards ; il traversa le bois des Taupes et, débouchant dans la plaine, aperçut l'artillerie ennemie en position. Il entraîna ce qui lui restait d'hommes. Révolver au poing, il força les officiers allemands à démonter eux-mêmes les culasses de leurs appareils de pointage, puis les fit prisonniers: « Officier d'une bravoure extraordinaire, » constate sans exagérer la citation

N° 3



méritée par ce haut fait. Et que dire encore du sergent Lévéque ? Après avoir égorgé une sentinelle, il va de poste en poste dans la tranchée allemande et les force à se rendre. Il crie en se retournant comme s'il commandait à toute une compagnie qui le suivait. Il n'a que quelques hommes avec lui; il ramène 60 Boches.

Aux tranchées du bois de Ville s'attaqua furieusement le 293^e, et le général Ninous, qui commandait, à ces coûteux assauts, la 302^e Brigade d'infanterie, a dans un ordre du jour crié l'admiration éprouvée par lui, en voyant les hommes de ce régiment « sortir des tranchées avec le courage tranquille qui caractérise les Vendéens, pour se porter en avant, au pas, la tête haute, la baïonnette menaçante, alignés coude à coude, comme à la parade, et aborder résolument les tranchées ennemis. » Ils allèrent ainsi ; mais de ce régiment de Réserve, il revint seulement 350 combattants.

Nos divisions délabrées durent, une fois de plus, se reconstituer, demander de nouveaux apports, recevoir dans leurs veines le sang qu'elles avaient perdu. Puis, passa un dur hiver, un hiver déconcertant, sur lequel nul ne comptait. On avait tant cru à la victoire, au retour dans les foyers ! Il fut supporté, comme le précédent, avec une inébranlable résignation. Des régiments campèrent dans la neige : le pain gelé était immangeable ; le vin arrivait aux soldats dans des toiles de tentes. On se disait: « Courage, au printemps, on les aura ! »

VERDUN

21 FÉVRIER 1916 - FÉVRIER 1917

Au printemps, ce fut Verdun ! Ce fut Verdun, la plus dure des épreuves, le plus merveilleux des triomphes. Les Allemands, dégagés de tout souci présent sur le front oriental, reviennent à leur éternelle méthode d'enveloppement par les ailes, qui leur ont si peu réussi, à la Marne, en Belgique, dans la Somme et dans l'Artois. En réalité, l'expression attaque par les ailes est une façon de parler : d'ailes, sur ce front ininterrompu, il n'existe plus. C'est devant elle ; la poussée est irrésistible. Nous cédons du terrain¹. Un frisson passe sur le pays tout entier. Castelnau accourt, se rend compte de l'état des défenses: « Nous pouvons, nous devons tenir. » Il fait affluer à grande allure tous les renforts possibles ; au général Pétain est confié le commandement des troupes de résistance. Au loin, nos Bretons, nos Vendéens, dans leurs tranchées de Champagne, sentent le sol trembler; ils comprennent que quelque chose de grave et de terrifiant commence. Ils attendent le moment d'être à leur tour chacun une pierre de chair et de sang de la digue infranchissable.

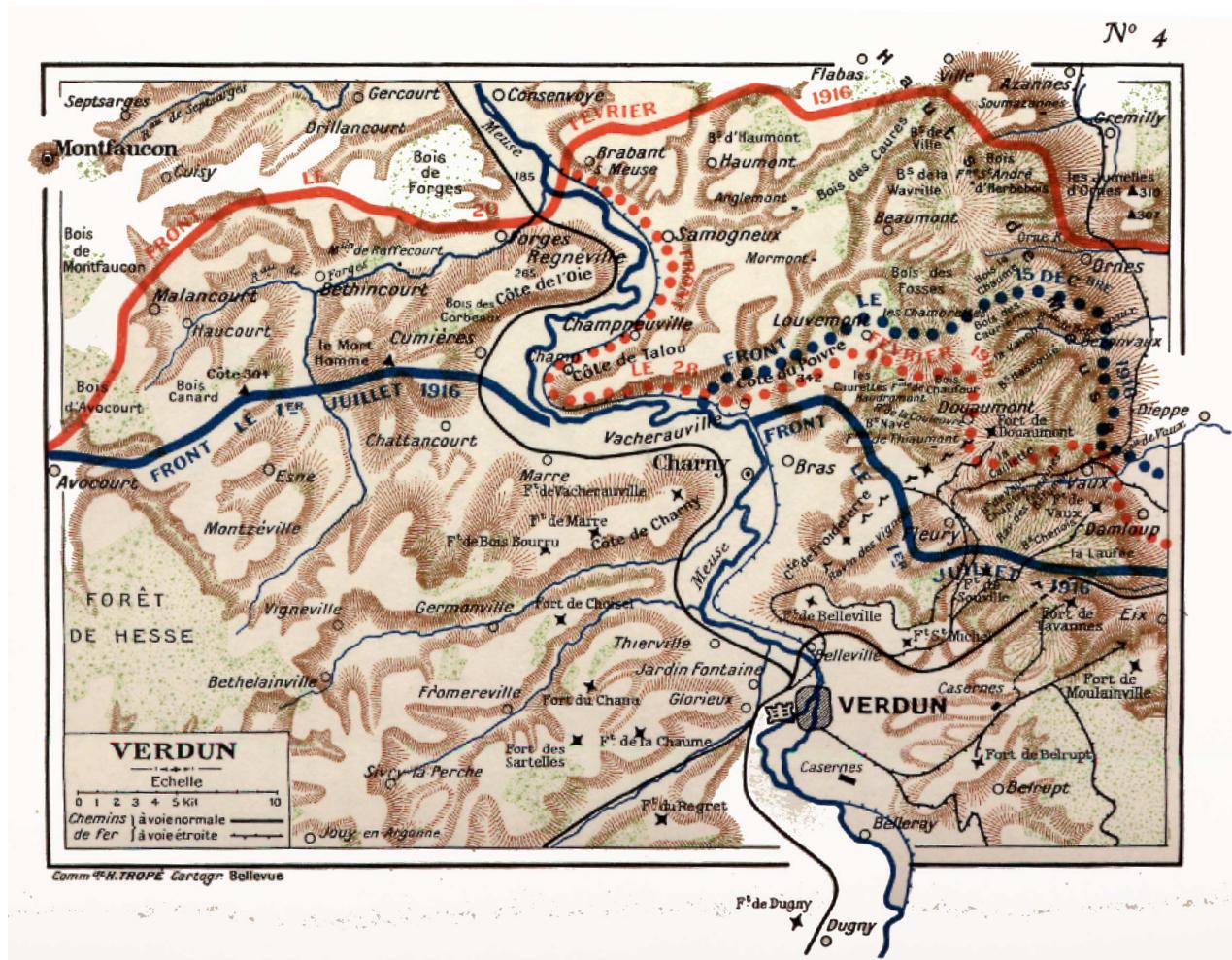
Le recul continue pas à pas. Le fort de Douaumont, désarmé, est occupé, par surprise (25 février) et le Kaiser exagérant se hâte d'apprendre au monde la chute de Douaumont, « pierre angulaire de la première forteresse de France. » Vaine rodomontade ; ses troupes ne peuvent progresser plus avant de ce côté, enlisées dans des terrains spongieux.

Elles pensent être plus heureuses sur la rive gauche du fleuve ; elles essaient d'y faire mouvoir leur artillerie de campagne. Là, la butte fortifiée du Mort-Homme commande la route; c'est donc le Mort-Homme qui aura l'honneur de recevoir le premier choc. Le 7 mars, un déluge d'obus s'abat sur les hauteurs ; les soldats qui en ont la garde refusent d'en descendre et, quand l'ennemi se présente, il est repoussé. La lutte s'acharnera tout le mois, sans grand profit pour les Allemands. Infiltrés dans le bois d'Avocourt, ils en seront chassés par une contre-attaque et, lorsque, le 10 avril, ils auront échoué dans une dernière tentative menée avec quatre divisions, le général Pétain pourra lancer aux troupes un ordre du jour se terminant par ces mots : « Courage, on les aura². »

1. L'adj. Sendral écrit : « Sur 3.000 hommes que contenait le régiment (44e d'Infanterie), nous n'étions plus que 300 survivants. » Ce régiment occupait les alentours de Vaux. C'est alors, qu'au bois des Caures, pérît le lieutenant-colonel Driant.

2. A la fin d'avril, le général Pétain, appelé à remplacer le général de Langle de Cary à la tête des Armées du Centre, cède la place au général Nivelle, tout en gardant le commandement supérieur de la 2e Armée.

Le résultat apparaît d'autant plus éclatant, si l'on songe qu'aucune voie



ferrée n'aboutissait au Mort-Homme et que, sur une distance de près de 200 kilomètres de long, il fallut organiser un double convoi ininterrompu d'automobiles montant et descendant, et marchant seulement dans les ténèbres, sous les rafales maudites, par des pistes crevassées, que nos territoriaux s'acharnaient à réparer.

Les Allemands déçus reviennent à la rive droite. Ils sont comme des fauves condamnés à tourner sans fin le long, des barreaux de leur cage de fer, de gauche à droite, de droite à gauche, sans pouvoir jamais sortir. Se servant des ruines de Douaumont comme point de départ, ils veulent à tout prix faire tomber le fort de Vaux; ils vont se heurter à nos divisions du XI^e Corps, venues, à la fin de mars, remplacer à leur tour, dans le cirque damné de Verdun, les divisions décimées. L'artillerie a pris position à l'ouest des forts Saint-Michel et de Belleville, et au faubourg pavé, dans le ravin des Vignes ; l'infanterie occupe les tranchées autour de Thiaumont.

Une trombe effroyable s'abat sur le fort de Vaux. La garnison est d'environ 300 soldats résolus à tous les sacrifices. A sa tête un officier héroïque,

le chef de bataillon Raynal. Il y a des approvisionnements pour dix à quinze jours. Lorsque l'artillerie termine son rôle, l'infanterie commence le sien. Durant huit jours, malgré des pertes inouïes, elle avance. Enfin, le 2 juin, elle atteint le bas des parapets. Le siège dure sept jours : ceux d'en bas, abrités dans les cavités, lancent sur ceux d'en haut des gaz méphitiques et des liquides enflammés. Les défenseurs ne sont réduits ni par ces inventions d'une science diabolique, ni par les canons monstrueux, ils doivent céder à la faim.

Au tour de Souville et de Thiaumont maintenant, de connaître les pluies d'acier, les torrents de pétrole en feu, les pestilences empoisonnées. Entre les deux forts s'étendent trois kilomètres de paysage lunaire. Le chaos ; l'inextricable. Le fort de Thiaumont précède, du côté allemand, celui de Souville ; pour aborder Souville, il lui faut Thiaumont, et s'il prend Thiaumont, c'est tout notre système défensif de la Meuse qui s'effrite. De là, l'acharnement de la lutte.

Chaque jour, de nouvelles vagues d'assaut, chaque jour, des milliers de cadavres allemands s'ajoutent aux cadavres de la veille. Nos batteries broient de la chair sans discontinuer.

La plus rude affaire débute le 22 juin. Les Allemands mènent de front trois offensives à la fois ; l'une contre Thiaumont, l'autre contre Fleury ; la troisième contre Souville. Ils procèdent avec des forces fraîches, en nombre inusité. Le mot d'ordre est chez nous, comme à la Marne, de se faire tuer plutôt que de reculer ; nos Bretons se feront tuer. Instant le plus tragique de la bataille de Verdun : le Kaiser a juré d'entrer ce jour là dans la ville ; le XI^e Corps le force à manquer à sa parole.

Les attaques allemandes se poursuivent acharnées ; les fractions de première ligne s'infiltrent par endroits, en se portant de trous d'obus en trous d'obus. Ailleurs, filent, par petites colonnes, les soldats serrés coude à coude. Derrière les fourmilières mouvantes hachées par nos canons, d'autres se reconstituent. Hécatombe abominable, voulue par le « Boucher de Verdun. »

Nos canonniers n'interrompent leur tir que pour retirer les camarades qui tombent ; certaines pièces sont servies par un blessé. Les hommes électrisés font rendre à leur matériel tout ce qu'il peut donner. La consommation des obus dépasse 15.000 par jour pour un seul groupe du 51^e. Une fois, les munitions manquent, on en déterre dans la boue et le tir continu implacable. Et la nuit est semblable au jour : les ténèbres s'illuminent de l'éclair des fusées, du flamboiement des explosions continues.

Les décombres de Fleury et de Thiaumont tombent, le 23, au pouvoir de l'ennemi. Quelques soldats allemands atteignent même les abords de l'ouvrage de Froide-Terre ; ils pénètrent quelques instants dans le fort de Souville. Mais

c'est fini : leur torrent ne roulera pas en dehors de ces blocs écroulés; ces ruines sacrées semblent vouloir nous protéger encore¹.

Nous avons tenu, nous avons résisté, c'est à nous maintenant de prendre l'offensive. La bataille de Verdun se compose de deux périodes : la première, du 21 février 1916 au 30 juin, nous supportons le choc ; la seconde, du 1er juillet au mois de février 1917, nous attaquons à notre tour. Et les attaques sont aussi furieuses que le fut la résistance. Toutefois, de juillet à octobre, c'est plutôt une période intermédiaire; dans la région de Verdun, nous nous replions en quelque sorte, sur nous-mêmes, avant de bondir; tandis que, sur

Les 25, 27, 30 juin et 1er juillet, nous attaquons dans la région de Thiaumont ; le 27 juin, les Allemands attaquent dans la région de Fleury ; le 28, ils attaquent au bois des Cornes. Le 4 juillet, ils assaillent encore Thiaumont et le bois des Cornes. Cinq fois ils renouvellent leur effort, et cinq fois ils sont repoussés.

Le 7, c'est à notre tour de réagir. Lutte acharnée. Le 11, attaque allemande avec de gros effectifs, au ravin des Vignes et au bois de Vaux-Chapitre. L'ennemi prend pied dans le village de Bois-Fleury. Le 12, il attaque le fort de Souville et, après un bombardement d'une extrême violence, y pénètre. Une contre-attaque l'en rejette aussitôt.

Malgré tout, il a fait une poche profonde dans les lignes françaises. Le commandement français en prescrit par prudence la réduction. Le 14, préparation d'artillerie et attaque ; les 16 et 17, progression vers Fleury ; les 18 et 19, continuation jusqu'à la route Vaux-Verdun. La poche dangereuse a presque disparu.

Du 22 juillet au 1er août, prise par nous de certaines parties de l'ouvrage de Thiaumont. Les Allemands prononcent, du 1er au 4 août, une puissante attaque sur Souville ; elle est brisée et nous occupons l'ouvrage de Thiaumont. Ce succès provoque une véritable panique à l'arrière du front allemand. Le bruit court que le front est percé.

Le 17 août, le dégagement de Souville continue. Le 23, la 32^e Division atteint la côte Fleury-Thiaumont.

Le 3 septembre, la 68^e Division enlève les tranchées de Munich, entre Fleury et le bois de Vaux-Chapitre. Les combats de chaque jour, pendant la période de calme, peuvent donner une idée de ce que fut le secteur, durant la période de tempête. Un autre point, dans la Somme, les Allemands se trouvent aux prises avec les armées franco-britanniques : Bapaume et Péronne leur échappent ; ils subissent des pertes sensibles ; ils laissent des milliers de prisonniers entre nos mains ils ne sont plus maîtres de la décision ; leur lassitude s'avère.

1. *Du 25 juin au 1er juillet, pourtant, des attaques partielles se poursuivent par des divisions du XI^e Corps autres que celles d'origine (30^e, 60^e, 128^e, 131^e, 8^e).*

Ils ont dû retirer de Verdun de nombreuses divisions et une centaine de batteries. Mangin trouve le moment opportun pour les prendre à la gorge, aux lieux mêmes où ils ont cru nous terrasser. Il commande, depuis le 4 juin, le XI^e Corps d'Armée. Chef d'élite, soldats d'élite : Mangin et ses troupes vont accomplir de grandes choses. A vrai dire, le XI^e Corps n'est plus seulement composé de ses trois divisions d'origine, 21^e, 22^e et 61^e ; il s'est gonflé pour l'assaut décisif d'un certain nombre de divisions provenant des autres Corps¹. Le 24 octobre, à 7 heures du matin, surgissant de la brume, les troupes, trois divisions coloniales, s'élançent hors des tranchées ; les lignes allemandes sont enlevées d'un seul élan, sur une profondeur qui, au centre, atteint 3 kilomètres. Le fort de Douaumont est reconquis ; celui de Vaux résiste encore. Des soldats bretons vont s'en emparer.

Nos 21^e et 22^e Divisions, après un repos de deux mois dans le secteur de Berry-au-Bac et dans la région de Château-Thierry, reviennent dans le secteur de Vaux, le 2 novembre. Elles arrivent au bon moment. La nuit du 2 au 3, deux compagnies du 118^e pénètrent dans le fort, abandonné par l'ennemi quelques heures auparavant. - Les trois nuits suivantes, conquête du bois Furnin, du village de Damloup et du village de Vaux.

Le 15 décembre enfin, une dernière attaque a pour but d'enlever à l'ennemi ses observatoires de la côte du Poivre, - cote 342, cote 378, croupe d'Hardaumont, et de dégager largement les abords du fort de Douaumont. La plus lourde besogne incombe à des régiments de zouaves et de tirailleurs ; nos divisions bretonnes ont pour mission de préparer les pistes, d'accumuler des dépôts, dans cette fange où tout s'enlise, hommes et matériel. L'artillerie, celle du 51^e entre autres, prête son concours, pulvérise les obstacles.

A 10 heures, l'attaque se déclenche, tous les objectifs sont atteints; et, le 18, Mangin remercie en ces termes les triomphateurs : « Le 15 décembre, de la Meuse à la Woëvre, sur un front de 10 kilomètres, vous avez enfoncé les lianes allemandes et porté notre front sur les positions assignées à votre courage... Vous avez fait 11.103 prisonniers, pris ou détruit 115 canons... Le plus beau de tout, c'est la certitude du triomphe définitif... »

1. *Extraits de l'ordre de groupement pour l'attaque du 25 octobre. Les troupes chargées de l'attaque sont, de gauche à droite: 1 rég. de la 33^e D. I. (11 le R. I.), les 38^e, 133^e, 74^e D. I. et 1 rég. de la 28^e D. I. (30^e R. I.) avec, comme artillerie, les A. D. 38, 35, 7, 133, 9, 74, 63 et une artillerie lourde nombreuse ; au total : 250 pièces de 75, 9 pièces de 65, 6 pièces de 90, 24 pièces de 95, 22 pièces de 100, 20 pièces de 105, 42 pièces de 120 I., 93 pièces de 155 I., 124 pièces de 155 c., 44 pièces de 220, 3 pièces de 270, 4 pièces de 280, 2 pièces de 370, 2 pièces de 240, 1 pièce de 14 de marine, 4 pièces de 24, 2 pièces de 274, 2 pièces de 400.*

Les 7^e, 9^e, 63^e D. I. constituent les troupes réservées, prêtes à relever, en cas de nécessité, les divisions d'attaque sur le front conquis.

En réserve d'Armée: les 37^e et 22^e D. I.

En vain, l'ennemi essaie de réagir par de furieux bombardements, en vain, il excite de nouvelles ruées, la victoire est acquise. A la fin de janvier 1917, le secteur infernal retrouve le calme relatif de 1916 : la bataille de Verdun a duré un an. Jamais dans l'histoire du monde, un duel plus gigantesque, plus magnifique aussi, ne se déroula; Verdun a plus fait pour nous attirer la sympathie des neutres hésitants que les missions les plus habiles et les discours les mieux préparés. Verdun contient tous les actes d'héroïsme, tous les sacrifices, toutes les grandeurs; c'est une synthèse des beautés de tous les temps.

Certes, l'Armée française tout entière concourut à sa défense; mais, parmi tant de soldats, ceux de l'Ouest figurent à une place particulièrement insigne. L'histoire de la Tranchée des Baïonnettes, par exemple, a couru l'univers. Le 11 juin, jour de la Pentecôte, une section du 137^e, baïonnette au canon, commandée par le lieutenant (abbé) Polimann, attend le choc de l'ennemi dans sa tranchée, à quelques mètres seulement de la ferme de Thiaumont. La consigne est formelle : résister sur place. L'artillerie allemande et aussi l'artillerie française, hélas ! se mettent à pilonner ce centre avancé de résistance. Le 12 juin, le feu redouble, puis trois attaques, parties de Douaumont, viennent se briser contre nos Vendéens. Les Boches recommencent en se servant de liquides enflammés; les Vendéens les repoussent et leur font même douze prisonniers. Le 13, au matin, il ne reste plus que de rares survivants à la « Tranchée des Baïonnettes » ; à côté de soixante cadavres, quelques hommes luttent encore, blessés, harassés. La citation du lieutenant Polimann rapporte: « Après un bombardement formidable, alors que l'ennemi entourait les débris de sa compagnie, a résisté jusqu'au bout, en criant à ses hommes : A la 3^e compagnie, on ne se rend pas. » On ne se rend pas; mais si la résistance morale est sans limite, la résistance physique est réduite: à bout de forces, mourant d'inanition, nos héros, étendus sur le sol de la tranchée, parmi les morts, ne peuvent plus s'opposer à l'irruption de l'ennemi et sont faits prisonniers.

Pieusement les Allemands recouvrent les cadavres de terre et, adversaires magnanimes, pour une fois, plantent, en guise de croix, à côté de chaque soldat, un fusil debout. Ce sont les baïonnettes de ces fusils qui, dépassant le nivellement de la tranchée, produisirent aux yeux des Français, quand ils revinrent, un effet si inoubliable et si troublant¹ !

1. Plusieurs versions ont été données ; nous avons préféré reproduire l'explication du lieutenant Polimann; *Echo de Paris*, 6 décembre 1920. Nous signalons, cependant, un récit un peu différent, dans la *Gloire de Verdun*, par le commandant Bouvard. D'après le capitaine Dreux, qui commandait le 3e bataillon du 137e, les soldats auraient été enterrés par une explosion, au moment où ils se disposaient à sortir de la tranchée, baïonnette au canon.

En dehors de ce fait surplombant les autres, comme il serait facile d'en narrer d'admirables ! Les mêmes jours, 11 et 12 juin, les 1^{er} et 2^e bataillons du 137^e sont cernés. Ils résistent farouchement à la grenade, à la baïonnette... Le commandant Denef, du 1^{er} bataillon, contre-attaquant revolver au poing, avec la poignée d'hommes qui lui reste, tombe en s'écriant : « En avant ! Pour la France. » Le sous-lieutenant de Kainlis entouré est sommé de se rendre; il refuse et s'écroule, percé de coups.

Les Vendéens du 337^e ne montrèrent pas moins de valeur que leurs frères du 137^e. Le sergent Béranger, chargé de défendre une position, soumise à un violent bombardement, y tient 48 heures, non ravitaillé ; il tient jusqu'à la mort. Le 337^e conserva Thiaumont onze jours, perdit la moitié de ses effectifs; les survivants furent versés au 93^e.

Le 93^e se fit hacher, dans la reprise du boyau Le Nan, du bois des Vignes et dans le dégagement de Thiaumont... Un jour, on est sans nouvelles des deux bataillons du 137^e qui en défendent les abords. Le 93^e vole au secours de son camarade de brigade. Mêlée terrible ; des compagnies sont aux trois quarts détruites. Les deux bataillons sont dégagés. Dans la nuit du 3 novembre, le lieutenant Pesche, de ce même 93^e, à la tête d'une section de 40 hommes, quitte nos lignes du secteur de la Lauffée et s'empare, dans un irrésistible élan, du village fortement organisé de Damloup.

Le 64^e n'est pas moins acharné à faire observer la consigne On ne passe pas. Devant Thiaumont, il veille; et la bourrasque de fer ronge chaque jour ses effectifs. Quand, le 22 juin, vient l'heure de la relève par des chasseurs alpins, il redescend de son calvaire douloureux, diminué d'un cinquième, avec des survivants hâves, terreux, dépenaillés, mais grands et fiers.

Un même martyre, une même gloire échoient au 65^e. L'Historique de ce régiment a enregistré des actes resplendissants.

C'est le caporal Ellisalde, dont la pièce est hors de combat et qui huit fois traverse la zone de mort, pour porter aux pièces de première ligne le reste de ses munitions devenu inutile ; et comme on s'étonne, il répond : « *Et si les munitions avaient manqué là bas !* »

C'est le soldat Guillou qui, frappé mortellement, tient à tirer un dernier coup de fusil, se dresse au bord du trou d'obus, bientôt sa tombe, fait le coup de feu, et meurt. C'est le soldat Renaud qui, gravement blessé, voit les Allemands s'avancer, saisit son fusil et, malgré son atroce blessure, tire, tire, sans discontinuer. Toutes ses balles touchent le but : « Encore un, encore un, » crie-t-il. A la nuit, on l'emporte inanimé. C'est le mitrailleur Grand qui, ses grenades épuisées, met en batterie une mitrailleuse dont les servants ont été tués; il lutte ainsi quarante-huit heures. Ce sont les soldats Artarit et Potet qui, avec des

bleus de la classe 16, recevant, ce jour-là, le baptême du feu, ont la garde d'une baraque, attaquée de trois côtés à la fois. Trois jours, trois nuits, ils luttent à la grenade, à la baïonnette, à coups de fusils. Quand on vient les relever, ils refusent de partir ; ils demeurent à leur poste jusqu'au moment où le régiment quitte le secteur. C'est le capitaine Hémion qui, à l'heure de l'assaut, se tourne vers ses Bretons et leur dit, souriant comme à la caserne : « Allons, les gars, c'est à notre tour. » Et les Bretons s'enfoncent dans les vapeurs de soufre et les pluies d'acier.

Les 16 et 17 avril, à Haudromont, le 116^e lutte, côte à côte avec le 19^e, contre un ennemi dix fois supérieur en nombre. Des compagnies sont complètement anéanties, tous les officiers hors de combat. Dans les boyaux, des corps à corps se prolongent plusieurs jours ; les soldats attendant vainement des renforts meurent sur place. Plus de la moitié de l'effectif déjà très diminué du 116^e, est, ce jour-là, annihilé. Voici un des épisodes les plus remarquables de la lutte : d'une carrière, une mitrailleuse allemande crache ses balles sans arrêt ; ordre est donné au sous-lieutenant Belz d'aller, avec une section du 116^e et une du 62^e, faire tomber ce repaire. Opération périlleuse entre toutes. Elle réussit par surprise et par audace ; les sentinelles abattues à coups de grenades, on se précipite sur les servants et sur les défenseurs de la mitrailleuse ; plusieurs des nôtres succombent, mais les autres reviennent avec le trophée.

Non moins élevées les pertes du 62^e chargé de barrer le passage aux envahisseurs, à la côte du Poivre. Vingt-deux jours durant, malgré les vides les plus profonds dans ses rangs, il s'accroche à un terrain dynamité, bossué, volcanique. Dans le bois Nawe, il a braqué quelques mitrailleuses qui le vengent largement des pertes subies : tir facile sur un ennemi marchant coude à coude. Le soldat Couquil, resté seul servant de sa pièce, continue sans répit de dérouler les bandes meurtrières ; sa pièce est brisée par un obus; alors, à la grenade, au mousqueton, il se dégage. Ainsi encore agit le sergent Poumier : cerné par l'ennemi, il opère une trouée, revient dans nos lignes. La 4^e compagnie, encerclée sur la croupe Dame-Couleuvre, se débat, réduite à vingt hommes; elle se fraie un passage et rentre à la tranchée, la baïonnette tordue et dégoustante de sang.

Du 118^e, entre tant d'autres glorieux, ce fait : le sergent Louis Marie Pépion, voyant sa section faiblir sous l'arrosage des gros obus, monte sur le parapet et, chaque fois qu'un de ces projectiles éclate non loin de lui, s'écrie : « C'est avec celui-ci que je vais allumer ma pipe. » Plusieurs fois enterré par des explosions, à peine sorti des décombres, il recommence le même manège.

De même, au 411^e, les prodiges d'héroïsme abondent. Le capitaine Lalaurge s'affaisse, grièvement blessé au ventre, à l'attaque du 20 août ; il a le courage de crier : « En avant, en avant, les enfants ! » Le même jour, le lieutenant Le Guillou, bien que blessé, aide ses nettoyeurs auprès d'un groupe ennemi qui résiste puis, à bout de forces, cède son commandement. Le lieutenant Rodet fait

plus de soixante prisonniers. La compagnie Carré perd tous ses chefs de section. Mais les objectifs sont atteints, le 411^e a enlevé successivement deux lignes d'ouvrages, à la cote 344, et fait plus de 300 prisonniers.

Honneur aux soldats de Verdun ! Ils ont subi d'atroces tortures dans leurs tranchées défoncées, dans leurs trous nauséabonds où s'attardent les gaz d'hypérite. Ils ont souffert de la faim, de la soif, de fatigues inouïes, de nuits sans sommeil. Ils ont connu un froid épouvantable : le thermomètre marqua plus de 20 degrés au-dessous de zéro. Le vin gela ; il fallait scier le pain. La neige se chargeait d'ensevelir les morts et de vêtir les vivants. « Le soir, n'y tenant plus, écrit un sergent, brûlé de soif, j'accepte un peu d'eau croupissant au fond d'une sape. Ce n'est qu'après l'avoir absorbée que je pus l'apprécier : c'était un liquide infect, un mélange d'eau, d'urine et de suintement de cadavres¹. »

Un autre sous-officier, l'adjudant Sendral, décrit aussi les tourments supportés dans l'enfer de Vaux, à la fin de février 1916: « Il y avait six jours que nous n'avions presque rien mangé... J'ai été réduit à ramener sur la terre la neige qui restait, pour me rafraîchir et apaiser le feu qui me dévorait. Oserais-je vous dire encore que j'ai été très heureux de manger des biscuits pourris, de boire du purin et même de mon urine. J'ai souffert les pires souffrances du froid, de la faim, de la soif. Et, pourtant, il nous fallait toujours lutter. Et, nous avons toujours lutté¹. » Tel fut le soldat de Verdun : il a lutté jusqu'au bout; il a supporté tous les supplices ; mais, en les supportant, il a sauvé Verdun, et arrêté, une fois de plus, Attila.

1. *Carnet du sergent Ch. Papin, du 264^e R.I.*

BATAILLE DE LA SOMME

JUILLET - OCTOBRE 1916

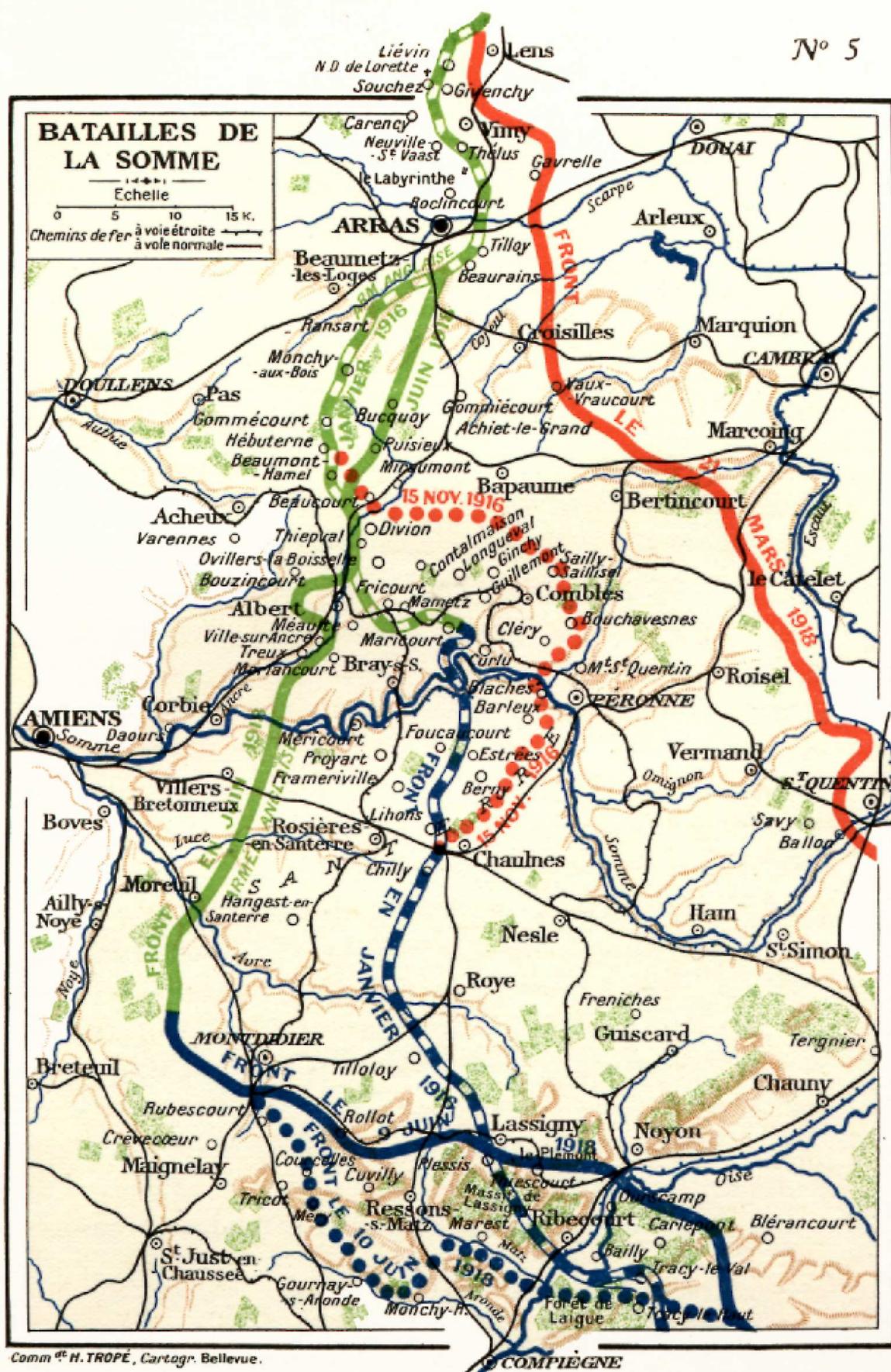
En juillet 1916, au moment où l'offensive allemande s'épuisait et commençait d'atteindre son point mort, le commandement interallié décidait, dans le but de créer une utile diversion, d'abord à l'effort des Allemands contre Verdun, ensuite à leur effort contre le front russe, enfin à leur pesée sur le front italien, une offensive franco-anglaise. Les Anglais devaient opérer entre l'Ancre et la Somme et au nord de l'Ancre, petite rivière tributaire de la Somme. Nos 6^e et 10^e Armées, l'Armée Fayolle et l'Armée Micheler, devaient agir en continuation des Anglais jusqu'à Chaulnes.

Foch prit la direction effective de ces deux Armées ; les préparatifs commencèrent, méthodiques. On profita des leçons du passé. Une accumulation invraisemblable de matériel permit des destructions plus étendues que les fois précédentes. Mais nos préparatifs, contrairement à ce qui se passait d'ordinaire chez les Allemands, n'avaient pas été suffisamment secrets ; l'adversaire n'eut pas de peine à les apercevoir. En prévision d'attaques plus savamment organisées, il redoubla de moyens défensifs, augmenta les profondeurs de réseaux barbelés et décupla ses mitrailleuses. Aussi, lorsque le 1^{er}, juillet, les Anglais, dont l'objectif était Douai et Cambrai, bondirent hors de leurs tranchées se heurtèrent-ils à des nids de mitrailleuses, abritées dans des blockhaus intacts. Ils durent revenir au point de départ, malgré, à la jonction de leurs lignes et des nôtres, la capture de 6.000 prisonniers.

Au sud de la Somme, l'offensive française produisit, au premier choc, d'excellents résultats : 85 canons, 12.000 prisonniers ; puis, barrée par d'imprenables positions, elle se ralentit, piétina et, finalement, s'arrêta à un kilomètre de Péronne. Il fallut bien, malgré tout, voir la réalité en face ; nous avions éprouvé un échec ; l'opération était à recommencer.

On recommença. Le 14 juillet, les Anglais s'élancent derechef. Nous avançons parallèlement. A la fin d'août, plus de 60.000 prisonniers sont tombés aux mains des Anglais et des Français ; mais la percée tant désirée n'est pas davantage obtenue. Si la bataille de la Somme a contribué à dégager Verdun, elle fut pour la France sans cesse désillusionnée une nouvelle occasion d'amertume ; elle fut pour le combattant sans cesse enthousiasmé et si souvent déçu une nouvelle cause de désappointement.

1. Sendral, séminariste de Saint-Philbert-de-Grand-lieu, tué comme officier. Quelques jours après cette effroyable boucherie de février 1916, il adressait à sa famille, une nouvelle lettre, affirmant hautement son consentement ou plutôt sa volonté de souffrance. « Croyez à ma joie de pouvoir souffrir pareillement pour une si noble cause. Je sais tout le profit qui en résultera pour ma vie de prêtre;... et aussi parce que toutes ces souffrances vaudront le salut de notre Patrie. » Et il ajoutait, pensant à ses camarades : « Gloire à ceux qui souffrent pour notre liberté »



Toutefois, les Allemands n'auront pas à se féliciter outre mesure de leur succès relatif ; ils se verront demain obligés de se retirer en arrière, de Cambrai à Laon, afin de tendre la ligne de leur front et de compenser ainsi les pertes subies.

A ces sanglants combats de la Somme, la 61^e Division représentait le XI^e Corps. Même feu, même cran, chez nos réservistes que chez nos soldats des divisions de l'Active résistant ou attaquant à Verdun. Cinq jours et cinq nuits durant, le 251^e d'Artillerie, à la veille de l'assaut, élargira la brèche par où doit passer l'infanterie. Nul artilleur ne voudrait abandonner son poste, à l'heure grave ou la mort et la gloire marchent de pair, comme deux sœurs fidèles. Le capitaine de Kermadec, du 219^e, quoique père de huit enfants, refuse de quitter cette place d'honneur, après une grave blessure. Blessé de nouveau, il s'obstine encore ; on l'emporte de force, à la troisième blessure.

Le 264^e et le 265^e ont pour mission d'enlever le village d'Estrées. Malgré plusieurs essais infructueux, ils s'acharnent : Bretons, ils rougiraient de rester sur un échec ; ils ont juré de réussir, ils réussissent. Mais le résultat a coûté cher : le 264^e a perdu 500 hommes ; le 265^e plus d'un tiers des siens. Les deux régiments ont continué d'enrichir leur histoire de hauts faits sans nombre ; il est facile de glaner. Le sous-lieutenant (abbé) Adrien Lemerle est grièvement atteint ; on l'emporte sur un brancard. Il rencontre, en cours de route, une corvée de munitions : «Laissez passer, commande-t-il, les grenades d'abord. C'est pour la défense du pays. » Au moment où se déclenche l'assaut furieux, le soldat Bouron, ivre d'un rêve héroïque, dit à son capitaine : « Je vais être tué, mais après les avoir eus. » Il s'élance, il tombe, il expire, le sourire aux lèvres : on les a eus ; la victoire est à nous. Qu'importe la mort à ces héros : « De meilleurs que nous se sont fait tuer, s'écrie le caporal Thévenot, » et, sur cette parole, pleine d'une philosophie si haute, il court joyeusement à sa fin suprême¹.

1. Cf. *Ct du Plessis, Le Régiment Rose, le 265e.*

LE REPLI D'HINDENBURG

MARS 1917

Les sacrifices n'ont pas été stériles; les Allemands se sont usé les dents contre notre armature continuellement renforcée, pareils au serpent de la fable. Berlin n'est point rassuré. Le maréchal Hindenburg, le vainqueur des Russes, est appelé en grande hâte. Il prend la direction du front occidental. D'un regard, il a vu le péril de cette ligne trop émaciée où heurtent nos coups de boutoir. Mystérieusement, il fait creuser de nouvelles tranchées, en arrière de Cambrai et de Laon ; il les munit de défenses qu'il croit insurmontables.

Puis, quand ces dispositions sont terminées, il donne l'ordre de la retraite. Le recul est prudent, méthodique ; il s'effectue à l'abri de puissantes arrière-gardes. Il n'en est pas moins une indication d'impuissance et de défaite. Quand, le 15 mars 1917, nos réservistes s'aperçoivent que, devant eux, le Germain se retire, des cris joyeux retentissent. En route, pour Noyon ! Mais le Tableau qui s'étend à l'horizon enlève bientôt toute gaieté dans les yeux, toute joie dans les coeurs : le pays a été abominablement ravagé; 40.000 maisons ont été incendiées, les arbres fruitiers rasés. Un désert. Les canons du 251^e roulent maintenant dans Noyon libéré, aux acclamations des habitants qui pleurent et serrent dans leurs bras leurs libérateurs¹.

Nos divisions d'infanterie se jettent sur les arrière-gardes ennemis, les mordent rudement, à Crouy-sur-Laffaux, où elles attaquent en formation de manœuvre. Mais, un peu plus loin, elles atteignent le moulin de Laffaux qui fait partie de la fameuse ligne Hindenburg et, malgré des assauts répétés, subissent un échec meurtrier. C'est l'arrêt. Les poilus se consolent : le Boche a dégoupi de ses premières tanières, il sortira bien un jour des secondes.

1. *Le XI^e Corps a été relevé le 27 janvier par le XV^e. Le quartier général vient à Ligny-en-Barrois. Au général Mangin, appelé à commander la 6^e Armée, le 19 décembre, succède le général Muteau, remplacé lui-même, le 25 janvier, par le général de Maud'huy. Le XI^e Corps est mis aux ordres de la 6^e Armée et occupe la région de la Chapelle-sur-Crécy, où la 2¹^e Division (16 février), et la 22^e (27 janvier), venant de Verdun, le rejoignent.*

OFFENSIVE FRANCO-BRITANNIQUE SUR L'AISNE

AVRIL - MAI 1917

Dans le courant de mars, le Conseil Supérieur des Alliés avait pris une résolution capitale pour le succès, celle de créer le commandement unique; la répugnance chez les Anglais d'obéir à un général français en avait fait trop longtemps retarder la réalisation. Il avait également décidé, à la demande du général Nivelle, nommé généralissime en remplacement de Joffre, une nouvelle offensive parallèle sur le front de l'Aisne. Malheureusement, le recul stratégique des Allemands, lâchant Bapaume, Péronne, Ham, Roye et Coucy, compromit inopinément certaines dispositions importantes du plan conçu. On eut le tort de ne pas vouloir l'abandonner ; le général en chef estima que le recul indiquait clairement une cause de faiblesse et qu'il fallait agir quand même, comme il avait été résolu. Le 1^{er} avril, la canonnade anglaise commence à rugir; elle ne se taira qu'au dixième jour. Le 9, les fantassins kakis recouvrent soudain la plaine ; ils escaladent la fameuse falaise de Vimy, s'en emparent, ramassent 14.000 prisonniers et 100 canons. Ils ne peuvent progresser.

La 6^e Armée, dont le XI^e Corps fait partie, depuis le 2 février a pour rôle de rompre le front ennemi, entre Hurtebise et Soupir; puis, le succès acquis, de l'exploiter, dans la direction de Laon. Le XI^e Corps a la charge de la poursuite. Seule, la première partie du programme sera exécutée, la victoire ayant encore une fois trompé nos espérances. Le front allemand fut incomplètement rompu et le XI^e Corps eut peu à intervenir. Le 118^e, en liaison avec le 64^e devait, toutefois, enlever les redoutables bastions de Laffaux. Lutte acharnée et vaine contre les positions boches, abritées dans des carrières profondes, dans des creutes fortifiées. Pertes lourdes. C'est là, le 7 avril 1917, que périt le jeune héros quimpérois François le Cuiner. Elève de seconde au Lycée de sa ville natale, il s'était échappé et, caché dans un train emmenant un renfort du 118^e, s'était engagé, à l'insu de ses parents. Seize ans à peine ; mais l'exemple de son père engagé lui-même à cinquante ans était bien fait pour l'entraîner. Cependant, sur le front, son jeune âge inquiète ses chefs ; on l'affecte au service des cuisines ; il réclame la faveur de monter aux tranchées. « *Je suis venu pour faire le coup de feu et non pour être cuistot.* » Satisfaction lui est donnée. Dès lors, les actes de bravoure, les dévouements volontaires, les missions dangereuses se succèdent. Il est aspirant, il est sur le point d'être nommé officier ; il tombe à l'attaque du moulin de Laffaux, à 18 ans, avant l'incorporation de sa classe. Comme l'a dit son colonel, il restera « *une des belles figures de notre épopée.* »

La tâche du XI^e Corps sera de premier plan, le 5 mai jour où nous reprendrons encore l'expérience de rupture des lignes ennemis en cet endroit. Les 6^e et 4^e Armées ont ordre d'opérer entre Vailly et le plateau de Craonne Le

XI^e Corps doit rejeter l'ennemi de la partie du plateau du Chemin des Dames qu'il occupe en face de lui, conquérir les observatoires et tenir les pentes nord du plateau. Il est encadré à l'ouest par le XX^e Corps ; à l'est, par le XVIII^e¹.

L'attaque débute à 9 h. 40. Nos deux divisions bondissent jusqu'à la ferme d'Hurtebise, l'enlèvent à la Garde impériale. Tous les objectifs sont atteints, sauf, toutefois, l'extrême pointe de l'éperon du monument d'Hurtebise, la Courtine, entre les sorties des grottes du Dragon et des Saxons, et la région de la tranchée du Tunnel de Sadowa.

Là, nos soldats s'épuisent contre une organisation souterraine prodigieuse ; le sol est perforé d'une multitude d'alvéoles, semblables à celles d'une ruche d'abeilles ; toutes sont réunies entre elles par des cheminements mystérieux. A 10 h. 30, de toutes les ouvertures de cette ville insoupçonnée part une contre-attaque qui nous rejette des éperons est et sud-ouest d'Ailles. Somme toute, une fois de plus, le résultat n'a pas répondu à notre attente, et nous avons beau, le lendemain 6 et les jours suivants, contre-attaquer à notre tour, nous ne pouvons que nous maintenir à Hurtebise. Le courage de nos soldats méritait mieux².

Les familles apprendront bientôt par les lettres des fils, des pères, des maris ces noms sonores appelés à tant de retentissement et jusque-là inconnus d'eux: le Chemin des Dames, le plateau de Craonne, la Malmaison, les Cavaliers de Courcy, où, combattant côté à côté avec une brigade russe, fut décimé le 65^e. Ces noms d'allure charmante apparaissent rouges de sang, mais tout nimbés de la gloire qu'y ont fait resplendir nos soldats.

Le 5 mai, à l'attaque du village d'Ailles par le 19^e, le 65^e et le 62^e, le capitaine Le Duc, de ce dernier régiment, tombe en criant : «Pour la France. » Le capitaine Palaric, tué dans les tranchées conquises, dit en expirant : « Ecrivez à ma mère que je meurs pour la France. » Le sergent-fourrier Courant encerclé se fraie un passage, revolver au poing.

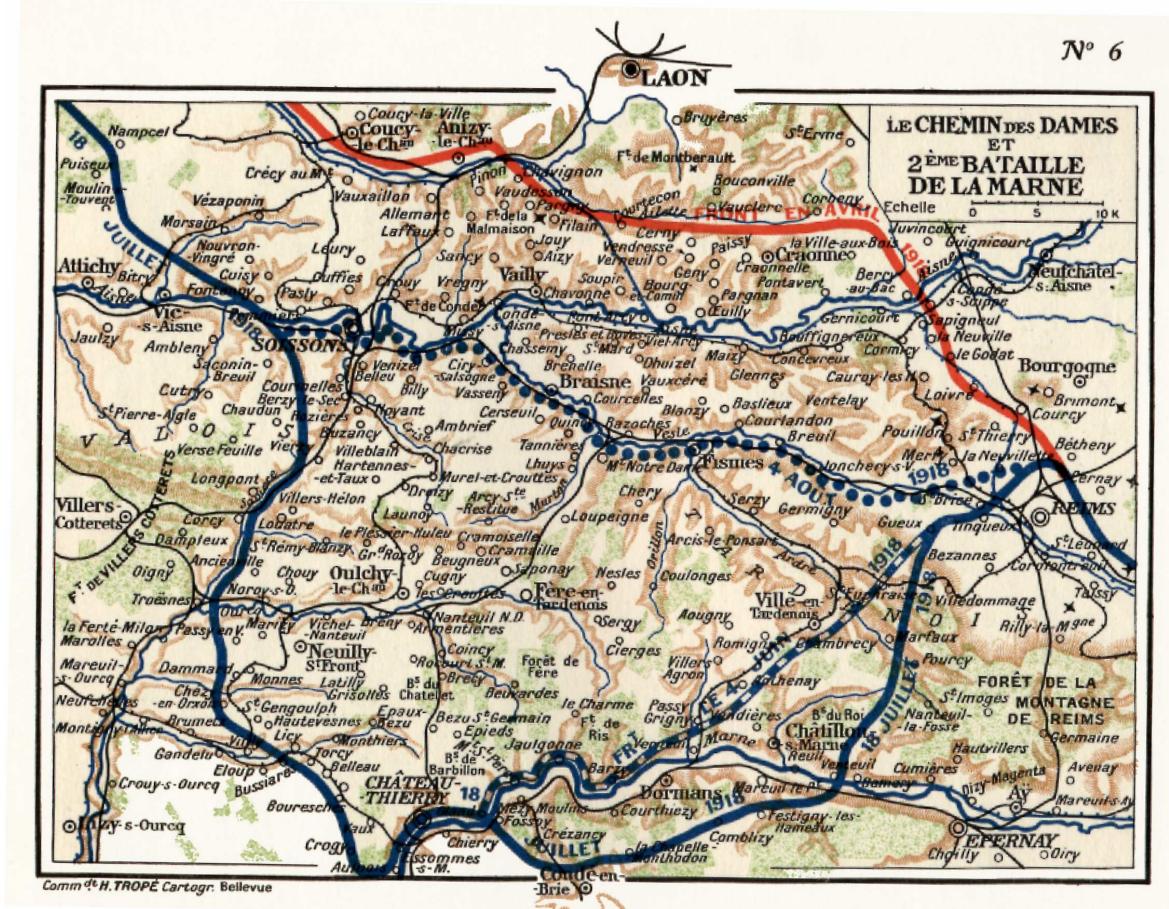
Au 116^e, les caporaux Malherbe et Hervion, le soldat Sellier viennent à rester dans une tranchée prise sur l'ennemi, craignant un retour offensif. Ils ont deviné juste: les allemands reparaissent; et, à coups de grenades, les trois hommes défendent leur conquête. Malherbe, campé derrière le parapet, leur crie : « Bande de s , f..tez le camp. » Les grenades aidant, les Boches obéissent à cette injonction.

1. *La 22^e D. I. a comme objectifs: l'éperon du Monument d'Hurtebise, les éperons S.-O. et S.-E. d'Ailles ; la 21^e D.I. doit occuper les pentes sud de la cuvette de la Bovelle, les éperons de la Bovelle et de Baja. L'artillerie se compose ainsi :*

- 22^e D. I. : 9 groupes de 75, 5 groupes de 155 c., 1 groupe de 220 ;
- 21^e D. I. : 5 groupes de 75, 4 groupes de 155 c. ; C. A. : 1 groupe de 105, 3 groupes de 155 L, 2 groupes de 120, 2 groupes de 155 c. ; 1 groupe de 100 T. R. ; 2 groupes de 270; 1 groupe de 370

2. *Le 18 mai, le XI^e Corps est relevé par le XIV^e.*

Au 65^e, le 5 mai, le caporal Astier, bondissant de trous d'obus en trous d'obus, fonce sur une mitrailleuse abritée dans une casemate bétonnée ; il abat les servants et s'empare de la pièce. Le même jour, le lieutenant Blin, debout au milieu des balles, avec son long manteau qui le désigne aux tireurs ennemis, fait le coup de feu, comme à la cible. Soudain, il s'écroule, atteint au ventre. C'est à qui s'empressera pour le relever. Le soldat Le Guellec se précipite, il est tué ; le



soldat Fessard part à son tour, la terrible mitrailleuse aligne un autre cadavre ; le soldat Favreau s'élance, il tombe, l'épaule fracassée. Ce n'est que dans la nuit que l'on peut retrouver ce groupe de héros.

Tous ont fait leur devoir magnifiquement. Les Allemands eux-mêmes se sont plu à le constater en cette circonstance, comme ils le firent et le feront en maintes autres. Le 6 mai, le sergent Lebras, du 62^e, tua un chien de liaison ennemi porteur d'un ordre du général allemand, félicitant ses troupes pour leur belle contenance, d'autant plus méritoire, disait cet ordre, qu'elle s'était manifestée « contre des Bretons, troupes d'élite. »

Hélas ! Les Bretons et les Vendéens ne pouvaient à eux seuls remporter la victoire. L'offensive avait été une erreur : le général en chef le général Nivelle, l'arrêta. Il fut remplacé par le général Pétain. Mais cet échec invitait à la

prudence : le Conseil des Alliés décida de ne plus risquer de tentative de grande envergure, avant que notre supériorité en effectifs fût affirmée, c'est-à-dire, avant que les Américains, dont rentrée en guerre était prévue, eussent mis dans la balance leurs innombrables baïonnettes.

Tardive mesure. Aucun insuccès ne se fit aussi durement sentir sur le moral des troupes que celui du 5 mai. Les hommes étaient las des souffrances et las d'un héroïsme dépensé en pure perte, semblait-il. On leur avait répété que cette attaque serait la dernière ; ils l'avaient cru. Leur déception n'eut pas de bornes. Des misérables à la solde de l'ennemi en profitèrent pour répandre dans leur âme fatiguée le doute et l'exaspération. « Un vent de bocherie et d'anarchie souffle à l'intérieur comme au front, » constate un officier¹. C'est cette campagne souterraine qu'on a flétrie du nom de défaitisme².

Mais si, dans notre Ouest, de quelques trains de permissionnaires traversant les gares partirent des cris blasphématoires contre la Patrie, l'immense majorité de nos soldats garda une confiance indéfectible. Plusieurs de nos régiments furent même employés à la tâche douloureuse de maintenir dans l'ordre des corps en pleine convulsion anarchique. La bourrasque passa; le tempérament français est ainsi fait : vite abattu, encore plus vite redressé³.

1. *Lettre du lieutenant A. Sendral.*

2. « *L'armée était malade, a fort bien écrit M. Louis Madelin : cette maladie n'était pas toute spontanée.* » *Le Chemin de la Victoire*, 47.

3. *A titre documentaire, disons que le 19^e fut envoyé, en août 1917, au camp de la Courtine, mâter les Russes mutinés.*

OPERATIONS DIVERSES

JUIN - DECEMBRE 1917

Le Commandement se remit à forger, à retremper l'acier de l'arme merveilleuse, mais au tranchant émoussé, qu'il avait entre les mains. La fin de l'année 1917 se passa en préparatifs fiévreux: à mesure que le front russe fléchissait, miné par des sapeurs révolutionnaires, il fallait renforcer celui d'occident. La cohésion entre les Alliés était devenue absolue, et l'avenir semblait plein de promesses.

Quelques opérations de détail servirent à maintenir le soldat en haleine ou à dégager certains points dont nous avions besoin. Les 7 et 8 juin, les Anglais livrèrent une victorieuse bataille à Messines, en Flandres, capturèrent 7000 Allemands et en mirent 25000 autres hors de combat. Le 20 novembre, grâce à l'emploi inattendu de 200 tanks, ils faillirent s'emparer de Cambrai ; c'est ce qu'on a appelé l'offensive silencieuse. Une entaille de 10 kilomètres fut pratiquée ; mais l'arrivée de puissants renforts allemands, lancés à toute vitesse dans la trouée, bloqua la progression, arrêta la victoire.

Du côté français, les efforts n'affectèrent pas autant d'ampleur. Le 17 juillet, assaut infructueux dans la région de Verdun, à la cote 304, laquelle cédera, avec la hauteur du Mort-Homme, en octobre suivant. Au mois d'août, dans le secteur de Saint-Quentin entreprise de refoulement ; suite d'affaires extrêmement coûteuses auxquelles participèrent nos 21^e et 22^e Divisions¹. Celle du Fayet, par exemple, nous fit dépenser beaucoup d'héroïsme et de sang : attaques, contre-attaques occupèrent pendant trois semaines nos régiments. A la 4^e section de la 14^e compagnie du 116^e, sous les ordres du sergent Boussenard, il n'y eut que deux survivants. Ceux-ci, les soldats Fonfrède et Bodecot, revinrent à la compagnie, après avoir enterré le matériel au complet ; ils attendirent une légère accalmie, retournèrent à l'endroit où ils l'avaient caché, le déterrèrent et rentrèrent dans nos lignes, pliant sous le faix et suivis par les balles.

Le capitaine Grimaud, du 65^e, était célèbre dans tout le régiment pour sa bravoure; c'est lui qui, en octobre 1915, s'était emparé de la formidable position du Trapèze ; c'est lui qui, à Thiaumont, en juin 1916, avait résisté trois jours aux assauts les plus éperdus, sans céder un pouce de terrain.

Insouciant de la douleur et de la mort, il vivait dans une sorte d'invulnérabilité. Le 24 août, il traversait une zone terriblement arrosée par l'artillerie ennemie : «Prenez des précautions, lui dit-on. - Bah ! Répond-il, j'en ai vu bien d'autres. » Il en avait vu bien d'autres, en effet, mais son jour était arrivé ; il poursuivit sa route, le front haut, le cœur solide et fut emporté par la rafale.

1. *En août 1917, superbe citation du 411^e R. I., à la cote 344: bataille de cinq jours, il fait 300 prisonniers et enlève un matériel important.*

Le 23 octobre, le XI^e Corps a encore l'honneur de collaborer à une affaire épineuse. Il s'agit de déloger l'ennemi du plateau de la Malmaison. Le fort a été abandonné depuis plusieurs années; les Allemands se sont installés dans ses ruines ; ils en ont fait un poste de surveillance sur tout le panorama du Chemin des Dames, à l'ouest. La 6^e Armée, général Maistre, - c'est à dire le XI^e Corps encadré par le XXI^e et le XXIX^e, et les 38^e et 66^e Divisions - a reçu cette rude mission. Le canon tonne huit jours; puis l'infanterie commence à gravir les rampes escarpées ; deux batteries de tanks participent à l'attaque. Malheureusement, les Allemands ont eu vent de la menace ; ils ont puissamment renforcé les défenses naturelles déjà impressionnantes ; ils ont trouvé le coteau en tous sens, construit des casemates bétonnées, accumulé devant les orifices des réseaux barbelés. Les soldats n'en atteignent pas moins d'un seul élan le but terrible : nos trois couleurs flottent sur l'inextricable amas de décombres que forme la Malmaison. Le lendemain, ils élargissent le succès s'emparent de la ferme de la Royère et de l'éperon de Pargny-Filain. Les Allemands reculent jusqu'à l'Ailette et au canal de l'Oise à l'Aisne.

Nos 21^e et 22^e Divisions étaient chargées, pendant la bataille, de préparer les voies et de servir l'artillerie ; durant tout le bombardement, les hommes rétablirent les routes, passèrent les obus aux artilleurs, arrosés eux-mêmes par la mitraille, baignés d'ondes méphitiques, mais intéressés et presque amusés par cette tâche nouvelle, comme le constate l'Historique du 65^e. Ils contribuèrent à la victoire et furent payés de leur peine. Nos régiments d'artillerie, le 35^e et le 51^e, canonnés par l'artillerie lourde allemande, furent très éprouvés. Mais que de fois ils avaient vu de pareilles hécatombes, et dans la défaite ! Cette victoire en fait présager d'autres: elle empourpre un peu l'avenir, si obscur à cette époque.

LA SITUATION GENERALE

A LA FIN DE 1917 ET AU DÉBUT DE 1918

Au ciel de l'Europe, en effet, les nuages noirs s'accumulent, coupés çà et là, pourtant, d'éclaircies, où des rayons apparaissent, premiers rayons du soleil d'Austerlitz. Les Italiens qui, en 1916 avaient rejeté les Autrichiens hors du Trentin, pris, le 9 août, Gorizia, et, dans les premiers mois de 1917, obtenu de très réels succès sur le Carso et l'Isonzo, commencent à flétrir. Touché par les, gaz empoisonnés du défaitisme, leur esprit militaire se lasse, ce qui permet aux vaincus de la veille de ressaisir la victoire fugitive. Le 23 octobre, l'armée allemande de von Bulow attaque celles des armées italiennes reconnues les plus vulnérables moralement : celles de l'Isonzo. Le front italien est défoncé à Caporetto ; Allemands et Austro-Hongrois descendant vers la Vénétie en deux larges nappes. Le généralissime italien Cadorna ramène vivement ses troupes de la Carnie et du Tyrol. Une année de labeur et d'âpre lutte est perdue ; Venise est presque à portée du canon des barbares. Les armées italiennes s'arrêtent sur la Piave. Foch appelé déclare : « On peut tenir. » Il offre des renforts ; les Italiens acceptent, se ressaisissent et l'invasion se butte au musoir de cette digue, composée d'un triple élément : italien, français, anglais.

Du côté russe, la situation apparaît pire, parce que, sans remède. La révolution a pris un cours vertigineux ; l'Empire des tsars fait place à une république modérée avec le prince Lvov ; à celle-ci succède vite la république socialiste de Kerensky. L'armée, travaillée par des influences pernicieuses, est en pleine décomposition ; elle se bat sans conviction. Le 21 juillet 1917, elle s'écroule, au centre, sur le Dniester, sous les coups du prince Luitpold de Bavière ; un peu plus tard, à droite et à gauche, en Volhynie et en Bucovine, elle se débande, devant l'archiduc Joseph et Mackensen. L'armée russe n'existe plus, à vrai dire, à la fin de l'été. La Russie n'est pas au bout de son opprobre, pourtant. Le 8 novembre, le régime de transition Kerensky est balayé par le bolchevisme, et Lénine, à peine au pouvoir, nomme généralissime un camarade, l'aspirant Krilenko ; il le charge d'aller implorer la paix au quartier général du prince Ruprecht de Bavière. Les Allemands ne se font pas prier et les Russes signent le traité infamant de Brest-Litowsk (3 mars 1918.)

Que va devenir la malheureuse Roumanie, perdue comme un îlot dans cet Océan monté ? Elle lutte quelques semaines encore ; elle lutte, est envahie, et subit, les baïonnettes austro-allemandes sous la gorge, le traité de Bucarest. Alors, le million de soldats, rendus libres à l'est, est transporté à l'ouest, avec un matériel immense - c'est l'assaut final et monstrueux qui se prépare contre nous.

L'Allemagne, toutefois, n'a pas la certitude de la victoire les chances se balancent, le bilan s'équilibre. En Grèce, Constantin, le beau-frère de Guillaume, aussi fourbe que lui, mais moins intelligent, méconnaissant les

intérêts de son pays, ne cessait, malgré des conventions le liant à la Serbie et malgré des obligations très précises à l'égard de la France, de l'Angleterre, de la Russie, ses protectrices, de nous manifester une hypocrite hostilité. Une menace pesait sur nos troupes, à Salonique. S'étant soudain démasqué, en laissant se perpétrer à Athènes un abominable guet-apens, où périrent plusieurs de nos marins (1^{er} décembre 1916), il dû, devant les canons de la flotte franco-anglaise, céder la couronne à l'un de ses fils, le prince Alexandre (juin 1917). Dès lors, la Grèce, sous la conduite du grand citoyen Vénizélos, se rangea à nos côtés ; les eaux de la Méditerranée, infestées de sous-marins, s'assainirent.

Dans les mêmes temps, cette guerre sous-marine, grande pensée de l'amiral von Tirpitz, décidait l'Amérique à participer à la lutte. Malgré les conseils du chevaleresque Roosevelt, qui, lui, se souvenait de La Fayette, le président Wilson refusa longtemps d'intervenir. Même après le torpillage du paquebot anglais chargé d'Américains Lusitania, Washington était resté l'arme au pied, sur la promesse de l'Allemagne d'être, à l'avenir, respectueuse du pavillon étoilé. Naturellement, l'Allemagne avait redoublé de provocations, violent continuellement ses engagements, excitant le Mexique contre les Etats-Unis, répondant aux observations par des sarcasmes. Toutefois, la longanimité du président Wilson eut une fin ; le 6 avril 1917, il déclara la guerre à l'Allemagne.

L'Amérique, maintenant, va essayer de regagner le temps perdu; elle accomplira un effort surhumain. En juillet 1918, elle aura en France plus d'un million d'hommes, dont 600.000 combattants: « Hâtez-vous, avait dit Foch aux Américains. » Ils répondent : « Tenez encore, nous nous hâtons. »

L'Allemagne le sait et elle aussi se hâte. Dégagée à l'est, elle transporte à l'ouest l'énorme fléau qui a battu, écrasé dans l'aire sanglante la moisson serbe, la moisson roumaine et la moisson russe. La moisson belge, italienne, anglaise et française n'est pas encore finie de couper; et toute la question est là ; les Américains il arriveront-ils à temps ? Si cette question est angoissante pour nous, elle l'est au moins autant pour le Kaiser. Dans son Empire fatigué, des troubles ont éclaté, précurseurs des révolutions ; les mères allemandes commencent à redemander leurs fils à l'ogre insatiable. La misère est grande, la faim tenaille les corps, le désespoir monte dans les âmes.

Déjà, après Verdun, le Kaiser anxieux offrit la paix; il l'offrit sur le ton de matamore qui lui était coutumier. Le 21 décembre 1916, il affirmait : « Si l'ennemi décline la paix, nous devons la redonner au monde en frappant de notre gantelet de fer et de notre épée flamboyante à la porte de ceux qui la refusent. » Clemenceau déclara simplement: « Je fais la guerre. » Lloyd George dit : « Jusqu'à la mort, nous combattrons aux côtés de la démocratie française, afin qu'elle obtienne les réparations de la grande injustice de 1870. » Le Kaiser a compris: il n'y a pas de milieu, ou la victoire ou l'expiation. Il voudrait éviter la seconde et de nouveau, frénétiquement, il va heurter de la tête le mur sans cesse renforcé qui se dresse entre lui et Paris, capitale des peuples alliés.

1^{re} OFFENSIVE CONTRE LES ANGLAIS

LA BATAILLE POUR AMIENS

21 MARS 1918

Guillaume II décide d'atteindre Paris par Amiens et, dans le plus grand secret, il prépare la concentration de ses troupes. Les Anglais visés, en la circonstance, ne se doutent de rien. Le 21 mars aux premières lueurs du jour, après quelques minutes d'un bombardement où les Allemands lancèrent 650.000 obus, autant que durant toute la guerre de 1870¹, une avalanche de 900.000 hommes, appartenant à l'Armée de von Hutier, s'abattit sur la 3^e Armée anglaise, général Byng, et sur la 5^e Armée, général Gough, entre Arras et Fère-Champenoise. Le flot passa au travers en deux larges torrents, sur la Somme et sur le canal Crozat, à la soudure récente des troupes alliées. Les deux armées se trouvèrent d'un seul coup séparées. L'Armée anglaise se replia en toute hâte, talonnée par l'ennemi, qui lançait dans la trouée des divisions fraîches ; elle reflua en direction d'Amiens. Les Français reculèrent par la vallée de l'Oise.

Heure douloureuse, où la France a sous les yeux, comme en septembre 1914, le spectre de l'invasion ; un long frémissement court le pays. Clemenceau traverse les couloirs de la Chambre ; on l'interroge ; un seul mot sort de ses lèvres : Confiance. - Oui, confiance ! Le haut Commandement français s'empresse de barricader la route de Paris ; il précipite par tous les moyens de locomotion des troupes dans l'énorme échancrure où écume le flot germanique. Celui-ci a noyé Péronne, Ham, Albert ; il va couvrir de nouveau Noyon. Les troupes de renforts arrivent ; leur ciment servira à ressouder les deux tronçons français et anglais ; mais après quels durs combats, contre un ennemi ayant en lui le stimulant de la victoire et le dynamisme du nombre !

Alertés dans la nuit du 22 au 23 mars, les régiments de la 22^e Division sont embarqués du secteur de Juvigny et poussés sur le champ de bataille, à l'ouest de Nesle ; le 2^e Chasseurs et le 35^e d'Artillerie prennent la voie de terre. Le général Fayolle a la responsabilité des opérations¹. Le front à tenir est considérable ; les convois anglais encombrent les routes. « C'est la pagaille dans toute son horreur, » selon l'expression des soldats. Le 35^e d'Artillerie tire sans discontinuer ; il y a là pour lui du beau travail à faire. Des charges d'infanterie se succèdent, refoulant l'assaillant, luttant pied à pied. Mais par la force acquise le flot german roule encore ; le 26, il atteint Roye, le 27, Montdidier.

1. Constatation du général Niox, *La Grande Guerre*, 108, ouvrage auquel nous avons eu plusieurs fois recours.

Cependant, les Anglais se sont ressaisis et reconstitués ce n'est plus une troupe en désarroi que l'ennemi trouve maintenant sur sa droite : il est à 15 kilomètres d'Amiens ; il n'ira pas plus loin. Sur la gauche, la route de Compiègne-Paris se ferme également. Le 27, l'avance allemande est arrêtée : quelques divisions décidées à tout ont été la borne où se sont heurtés près d'un million d'hommes. Officiers et soldats compriront qu'ils portaient en eux, ce jour-là tout particulièrement, les destinées du pays.

Le colonel Taylor, commandant du 19^e de Ligne, circule parmi ses soldats, la canne à la main. Comme il conseille à l'un d'entre eux d'être prudent : «Mon colonel, riposte le poilu, vous me dites de me mettre à l'abri ; mais pourquoi ne vous y mettez-vous pas ? - Parce qu'on doit me voir ; on doit voir le colonel, » répond l'officier. – Le lieutenant-colonel Deschamps, du 118^e, ne se montre pas moins prodigue de sa personne. Son régiment, « Chargé de contenir sur un large front les efforts répétés d'un ennemi très supérieur en nombre, n'a cessé durant sept jours de défendre pied à pied le terrain qu'il lui était confié. Réduit aux deux tiers de ses effectifs, privé de la plupart de ses cadres, affaibli par les fatigues accumulées, il recouvrera toute son énergie pour une nouvelle mission, les 28 et 29 mars ¹. »

Le sous-lieutenant Lyonnet, du 62^e, flegmatique et debout sous les balles, exhorte les combattants, un fusil à la main. - Blessé, le sergent Couriault lutte encore ; blessé de nouveau, il lutte toujours ; blessé une troisième fois, il demeure à son poste ; il y demeure jusqu'à la fin du combat. Une résistance aussi acharnée de notre part devait fatallement coûter fort cher aux Allemands. « Vous m'avez tué beaucoup de d'hommes, déclara un de leurs officiers à des soldats du 62^e fait prisonniers, vous êtes de bons soldats. »

Oui, beaucoup d'Allemands sont tombés au château d'Erly, au village de Crémery ; on estime qu'ils perdirent en ces combats 250 000 hommes. Ils se déclarèrent satisfaits quand même : ils publièrent avoir gagné la victoire et fait 90 000 prisonniers. Cette manière avantageuse d'écrire l'histoire ne pouvait, malgré tout, équivaloir à la réalité ; et l'usure continuait, irréparable.

Chez les Français, elle n'était pas irrémédiable ; le 27 mars, un ordre du jour du général Pétain, qui commandait en chef, informait l'Armée, le Pays, des secours imminents : « L'ennemi s'est rué sur nous dans un suprême effort, disait-il ; il veut nous séparer des Anglais, pour ouvrir la route de Paris. Coûte que coûte, il faut l'arrêter. Cramponnez-vous au terrain ; tenez ferme. Les camarades arrivent... »

1. *Les 125^e et 55^e D. I. sont enlevées, en même temps, du XI^e Corps qui fait partie de la 6^e Armée. La 3^e Armée, la plus proche des Anglais, doit reprendre Tergnier et Cliauny, couvrir la vallée de l'Oise. Les éléments des autres armées réunis forment une armée nouvelle, aux ordres du général Fayolle*

Les camarades américains ne cessent d'arriver ; les Allemands ne l'ignorent pas ; malgré l'intensité de la guerre sous-marine, des flottes géantes déversent sans arrêt dans nos ports des munitions et des combattants.

Il leur faut aller vite : le 9 avril, ils assaillent encore une fois le front anglais ; ayant échoué en Picardie, ils attaquent en Flandre¹.

1. *Les Armées alliées étaient disposées de la façon suivante : de la mer à la Lys, les Belges du roi Albert; de la Lys à l'Oise, les Anglais du maréchal Douglas-Haig; de l'Oise aux Vosges, le général Pétain ; à sa droite, les Américains du général Pershing. Le général Foch a été nommé généralissime des Armées alliées, le 26 mars, la répugnance anglaise à obéir à un chef étranger ayant cédé à la pression des événements.*

Les Allemands se plaçaient ainsi : à l'ouest, le Kronprinz de Bavière à l'est, le Kronprinz de Prusse. Hindenburg, chef d'état-major, avait reculé son quartier général jusqu'à Kreuznach, à une vingtaine de kilomètres de Mayence. Ludendorff dirigeait les opérations.

L'OFFENSIVE CONTRE LES ANGLAIS

LA BATAILLE POUR CALAIS

8 - 29 AVRIL 1918

Des opérations de détail sont d'abord esquissées pour nous donner le change, en particulier à Sinceny, aux lisières de la forêt de Coucy. Là, violemment bombardés, deux escadrons de Chasseurs à pied du 2^e Chasseurs, sous les ordres du commandant Vieillard, se trouvent aux prises avec un fort parti allemand. Menacés d'être submergés, nos chasseurs se replient, défendant chaque pouce de terrain avec un acharnement superbe. L'aumônier, l'abbé Morvan, s'expose aux points les plus critiques, encourageant ses Bretons, montrant la victoire nécessaire et le ciel promis aux braves ; il est tué, frappé au front. Les survivants parviennent à rentrer dans les lignes, protégés dans leur retraite par une section de mitrailleuses.

Deux jours plus tard, le 8 avril, la véritable attaque s'affirme : objectif Calais. Pour prendre Calais, il faut rompre la ligne anglaise, en rejeter les débris à la mer. Une attaque sur chaque rive de la Lys, menée avec un matériel imposant et un nombre considérable de divisions semble d'abord devoir réussir : les Anglais flétrissent sous le coup de bâlier, cèdent Armentières et le territoire à l'est d'Ypres. Mais, au nord, les Belges tiennent, vigoureusement cramponnés à la parcelle sacrée de leur sol natal encore indépendante.

Des renforts français expédiés à toute vitesse débarquent à temps et ferment l'écluse par où s'engouffre le flux étranger. D'héroïques combats s'engagent sur le mont Kemmel qui reste finalement à l'ennemi ; mais l'ensemble de la chaîne flamande, à laquelle un instant il a monté, lui échappe. C'est donc un nouvel et retentissant échec pour l'Allemand affolé, sentant, de jour en jour, la victoire se dérober. Il n'a obtenu ni le passage sur Amiens, ni celui sur Calais, toutes deux routes de la Capitale, et il a perdu plus de 300.000 hommes, depuis le 1^{er} mars. Où heurtera-t-il maintenant ?

TROISIEME BATAILLE DE L'AISNE

27 MAI - 1^{er} JUIN 1918

En attendant de prendre une initiative, il bombarde furieusement Reims; il allume des incendies aux quatre coins de la ville, au moyen d'obus à gaz; il fait plus en quelques jours pour la destruction sacrilège de la merveilleuse cité, qu'il n'avait fait en quatre ans : tout ceci pour nous tromper sur ses véritables desseins. Il choisit, cette fois, le secteur entre Reims et Soissons, plus exactement la partie la mieux fortifiée et regardée comme imprenable: le Chemin des Dames, à l'ouest de Reims. L'ayant franchie, il déferlera sur Paris par la vallée de la Marne, sur sa gauche, ou par celle de l'Oise, sur sa droite.

Le Chemin des Dames est, depuis quinze jours, un secteur calme. Il a pour gardiens notre XI^e Corps avec ses trois divisions d'origine : la 21^e, la 22^e, la 61^e; puis, à l'est, le IX^e Corps britannique, général Hamilton-Gordon ; et à l'ouest, le XX^e Corps français. Toutes ces divisions sont au repos, ayant chacune à tenir un front exagéré, mais paisible, de 14 à 15 kilomètres environ. Nos troupes ayant été envoyées en grande partie du côté d'Ypres-Noyon, prolongement vers le nord de plus de 95 kilomètres, il en résulte un étirement dangereux de nos forces sur les autres points, en particulier au Chemin des Dames. Et c'est là justement que l'Allemand se dispose à frapper.

Depuis quinze jours, le canon ne s'y fait guère entendre confiants, les soldats s'y délassent de leurs immenses fatigues ; on ne s'attend point à une affaire ; aussi, derrière le XI^e Corps, les réserves sont-elles faibles. Il y a d'abord ses deux régiments territoriaux organiques et les 161^e et 173^e brigades territoriales. En arrière, à la disposition de l'Armée, se trouvent la 157^e Division et la 74^e¹.

En face de nous, sous l'autorité supérieure du Kronprinz, deux armées, celle de von Bochn, à l'ouest, celle de von Bulow, à l'est. Ces armées ont pris à notre insu un développement extraordinaire ; nos ennemis, par des marches de nuit, ont entassé dans le secteur plus de quarante divisions, dont quinze ou seize en première ligne. Les bruits nocturnes ont bien éveillé notre attention, mais ils ont fait croire à de simples relèves de troupes. On finit, cependant, par s'inquiéter et, dans la nuit du 25 au 26 mai, une compagnie du 62^e d'infanterie, commandée par le capitaine Poulain, est envoyée en reconnaissance, avec ordre de faire des prisonniers. Le sergent Chalmery, malgré l'extrême vigilance de l'adversaire, à la veille d'opérer son attaque, réussit à terrasser un Allemand et à

1. *Position des divisions du XI^e Corps, de l'est à l'ouest : la 22^e, de la ligne Moulin de Vauclerc-Craonnelle à la ligne Froidmont-Soupir; la 21^e, de la ligne précédente à la ligne ouest de Bruyères, ferme Colombe, Chivres la 61^e, de la ligne précédente à la ligne ferme Antioche, Sorny, Cuffies.*

le ramener dans nos lignes : interrogé, le prisonnier révèle le plan de l'état-major ennemi. L'alerte est aussitôt donnée, téléphoniquement; toutes les troupes du secteur sont prévenues de se tenir prêtes. Que pourront-elles, réduites en nombre, prises à l'improviste ? A 1 heure du matin, le 27, le bombardement commence, terrifiant. Un cyclone de fer et de feu s'abat sur nos lignes: obus explosifs, obus à gaz toxiques, obus à gaz lacrymogènes, obus de toute espèce et de tous calibres remplissent l'atmosphère d'un épais nuage de fumée qui nous empêche de voir devant nous. Le cataclysme dure jusqu'à 3 h. 30. A ce moment, les premières vagues d'assaut déferlent, suivies d'épaisses nappes empoisonnées. Les fantassins gris ont été allégés ; ils procèdent avec rapidité, utilisant des mitrailleuses légères. Une brume opaque empêche les gaz de se dissoudre et favorise leur marche. Ils s'infiltrent par les crevasses de ce champ de bataille déjà tant disputé ; ils arrivent à nos réseaux de fils de fer au pas accéléré.

Les saillants de nos défenses ont été anéantis; les Allemands pénètrent dans leurs ouvertures ; ils craignent de s'engager par les rentrants et de s'exposer ainsi à des feux convergents...

Nos soldats à demi asphyxiés, crachant le sang, luttent désespérément, se font tuer sur place. Les batteries du 51^e et du 251^e, du 35^e, du 28^e et du 228^e d'Artillerie, coupées les unes des autres, livrées à elles-mêmes, tirent sans arrêt dans la nuit de ténèbres et de gaz.

Les artilleurs masqués et haletants restent à leur poste ; ils tombent; leurs cadavres s'entassent le long des pièces; tandis que les téléphonistes, transformés en coureurs, s'enfonçant dans les ombres pestilentielles, vont chercher une aide qui ne peut venir.

Le jour pointe, déchirant à peine le voile de soufre et de vapeurs. Nos batteries qui continuent leur barrage sont noyées sous des flots d'assaillants ; les servants défendent leurs canons à coups de mitrailleuses et de fusils. Le flot grossit encore ; plus rien n'existe. Quelques artilleurs parviendront à passer l'Aisne ; la plupart sont tués, agonisent ou sont faits prisonniers.

Mais cette résistance inattendue et désespérée du XI^e Corps commence déjà de compromettre, sur la gauche, le plan des Allemands. A droite, cependant, ils parviennent à passer l'Aisne ; ils s'avancent rapidement. Le XI^e Corps, ou plutôt ce qui reste là du XI^e Corps, est alors contraint de battre en retraite. Le 403^e, tenu en réserve, monte en ligne, chargé de protéger le flanc droit de la 22^e Division. Le 28 mars, le recul continue, harcelé, en bon ordre. On profite de la nuit pour se dégager ; on combat comme le sanglier qui, de temps à autre, se détourne hargneux et d'un coup de croc ouvre la poitrine du limier trop osé.

Retraite lugubre : derrière, les villages flambent; les barbares avancent ; leurs torches de victoire, ce sont nos maisons qui s'allument ! De sinistres

convois de réfugiés emplissent, comme au début de la guerre, les chemins. Paris est de nouveau en danger. 300.000 Allemands ont franchi l'Aisne à Maisy et à OEuilly; ils ont passé le pont d'Arcy, que l'on n'a pas eu le temps de faire sauter ; ils ont pris et incendié Soissons, après une lutte dans les rues et, le 29 mai, ils ont atteint Fère-en-Tardenois.

Chacun de leurs pas est marqué par un combat ; la route se teint de leur sang. Le 29 mai au soir, ils rencontrent la Marne à Jaulgonne et, le même jour, ils trouvent devant eux l'avant-garde du XXI^e Corps et la 2^e Division américaine. La pression de la masse allemande nous force au recul; mais l'on sent que l'heure de l'arrêt est proche. Le 1^{er} juin, le trou existant à la droite du XI^e Corps est bouché par le 2^e Corps de Cavalerie.

Les jours suivants, l'ennemi tente d'aborder la forêt de Villers-Cotterêts, point stratégique important. Là, s'arrêtent ses efforts ; des secours suffisants mettent un terme à son avance et à nos craintes. Le 4 juin, Paris est à l'abri des coups de l'ennemi ; et la « Bertha », qui, du 23 mars au 9 août, lancera, à 40 kilomètres de distance, plus de trois cents énormes obus sur lui, ne fera pas trembler les Parisiens, malgré la mort d'une centaine de fidèles dans l'église Saint-Gervais, le jour du Vendredi-Saint¹.

1. Résumons, d'après le manuscrit du Ct Saint-Gall, les mouvements des diverses divisions confiées au XI^e Corps, durant ces dramatiques journées.

Le 27 mai, à 3 h. 50, irruption ennemie. Premier objectif des Allemands le Chemin des Dames, base de départ ; second: les hauteurs au sud de la Vesle. Les divisions françaises, submergées, résistent à outrance, en particulier dans la forêt de Pinon. Les Allemands progressent rapidement, à raison de 1 kilomètre par heure. A midi, ils ont atteint l'Aisne jusqu'à Vailly, Sancy, Allemant, Vauxaillon. Un regroupement de nos divisions est prescrit : la 157^e, renforcée par les débris de la 22^e, et ultérieurement par la 13^e, occupe le secteur depuis Maizy exclusivement au pont de Chavonne exclusivement ; la 39^e, renforcée par les débris de la 21^e, regroupés dans la région de Ciry-Salsogne, occupe le secteur, depuis le pont de Chavonne à Condé inclus ; la 74^e va de Condé à Neuville-sur-Margival ; la 6^le, de Neuville-sur-Margival à Loeuilly. Le 27 au soir, les Allemands tiennent la ligne Baslieux, Perles, Paars, Presles, Celles-sur-Aisne, Laffaux, Neuville-sur-Margival, Vauxaillon.

Le 28 mai, les ennemis s'infiltrent dans notre ligne de défense facilement, vu sa faible densité. A midi, le front passe par la ligne suivante : rive gauche de la Vesle, entre le moulin de Quincampoix et l'Aisne, abords de Chivres, Vrégny, Vuillary. Les éléments restant de la 21^e D. I. sont retirés du front et regroupés dans la région de Chacrise, avec mission de s'établir à l'est de ce village, pour barrer l'accès de la vallée de la Crise. Ordre d'assurer à tout prix la couverture de Soissons, en attendant l'entrée en ligne de la 170^e D. I. De 12 à 16 heures, les Allemands font reculer le XXI^e Corps et atteignent Serches, Le Mesnil et progressent vers Venizel. La 170^e reçoit l'ordre d'envoyer trois bataillons au sud-est de Soissons, pour interdire à l'ennemi l'accès du " Faubourg de Reims ", et un autre vers Cuffies, pour couvrir Soissons au nord. A la tombée de la nuit, l'avant-garde allemande atteint, cependant, le Faubourg de Reims. Le front français passe par la ligne : ferme de l'Epitaphe, pont de la Folie, tête des ravins, entre le mont de Soissons et Arcy, Eperon du Carrier, Venizel, hauteurs sud de l'Aisne, Soissons partie ouest, Vauxrot et la route de Béthune.

Le 29 mai, la poussée continue, plus lente. Entrée en ligne de la Division marocaine qui tient la Montagne de Paris et le plateau sud-ouest de Soissons, jusque vers Berzy, puis enlève, durant la nuit,

Vignolles et Noyant. La 74^e D. I. borde le ravin de Berzy jusqu'au tunnel de Vierzy. La 131^e D. I. s'établit sur le front suivant : tunnel de Vierzy, Droizy, et relève les éléments du XXIE Corps et des 1^{re} et 39^e D. I., placés sur la première position. Les éléments relevés passent à la seconde position, à 18 heures. A la même heure, la 61^e D. I. se replie sur les hauteurs est de Pasly, après une brillante résistance. En fin de journée, le XI^e Corps tient la ligne : Droizy, Taux, Villemontoire, Berzy-le-Sec, Vauxbuin, la Montagne de Paris, lisières ouest de la Verrerie de Vauxrot, Mont de Cuffies, cote 128 (nord de Cuffies).

Le 30 mai. Durant la nuit du 29 au 30, la 131^e D. I. remplace la 39^e. Attaque furieuse allemande avec chars d'assaut à 15 heures, vers l'Orme du Grand-Rozoy. Un vide se produit entre le XXI^e et le XI^e Corps. Le soir, le secteur du XI^e Corps passe par le bois de Plessier, Contremain (21^e D. I.), route de Contremain à Tigny (39^e D. I.), Tigny, La Baperie, carrefour à mi-chemin entre Charantegny et Vierzy (13^{je} avec quelques éléments des 1^{re} et 39^e D. I.) ; Cliaudun (74^e D. I.), abords ouest de Berzy, cote 153, nordouest de Vauxbuin (Division marocaine), Pommiers et croupe nord-ouest (170^e D. I.).

Le 31 mai. La droite du XI^e Corps, après un combat de nuit, est obligée de se replier jusque sur la Savière. Le soir, le front français passe par Chaudun, la sortie au nord du tunnel de Vierzy, l'ouest du bois de Mauloy, la Savière entre Corcy et Troësnes.

Le 1^{er} juin. La 128^e D. I. débarque et est mise sous les ordres du général commandant le XI^e Corps. Le trou existant à la droite de ce Corps est bouché par le 2^e Corps de Cavalerie. Mais les combats sont de plus en plus violents. Des éléments frais alimentent sans cesse les troupes ennemis. Luttes acharnées pour la possession de Corcy, la ferme Savage, le château de Maucreux, le cimetière de Faverolles, le bois Buchet. Les Allemands ne peuvent briser notre résistance. Le soir, le front passe par Chaudun, Vauxcastille, la station de Longpont, le château de Corcy, les lisières est de Faverolles, le bois Buchet.

Le 2 juin. Rudes combats encore sur toute la ligne. Nous nous replions lentement. Le soir, le front est jalonné par Vertefeuille, la croupe sud de Chavigny, les lisières des forêts au nord-ouest et à l'ouest de Corcy, la lisière est de Faverolles, la station de Troësnes.

Le 3 juin. Le général Niessel prend le commandement du XI^e Corps, en remplacement du général de Maud'huy, a pelé à d'autres fonctions. La 87^e D. I., débarquée dans la région de Vez-PLargny, est mise aux ordres du Corps d'Armée. En fin de journée, la ligne est partout maintenue. La journée du 3 juin marque l'arrêt de la puissante offensive allemande qui, commencée le 27 mai, a déferlé des bords de l'Ailette aux lisières de la forêt de Retz, après une progression de 50 kilomètres en 7 jours. Les Allemands essaient de pénétrer dans cette forêt; ils ne peuvent réussir. C'est l'échec.

Qui ne saura jamais tout ce que nos Bretons, nos Vendéens ont montré d'héroïsme farouche, de détermination froide à mourir, dans cette bousculade effroyable du Chemin des Dames ? - Le 64^e a devant lui le régiment de Magdebourg, or, un rapport allemand relate que celui-ci n'a pu avancer à la hauteur des autres, à cause de l'énergie des troupes auxquelles il était opposé. Dans la creute de Vaumaires, le lieutenant Le Bihan résiste jusqu'à midi, épuisant tous ses moyens de défense. Le commandant Eon interdit avec la même vigueur l'accès de la creute de Rochefort. Le capitaine Eluère barre la vallée d'Ostel, à la tête de quelques braves qui lui restent. Les capitaines Angeli et Laîné, en des charges furieuses, suivis d'une poignée de survivants, contribuent à dégager Froidmont; mais le premier est blessé et le second tué.

Les débris du 64^e qui repassent l'Aisne ne comprennent pas plus d'une centaine d'hommes; on en forme péniblement trois compagnies qui continuent, quatre jours durant, leur sacrifice.

Le 264^e, déjà décimé par la fièvre paludéenne, tient quand même contre les obus asphyxiants et les vagues d'assaut; les valides remplacent les camarades défaillants. Pour faire céder les survivants de la 15^e compagnie, commandée par le capitaine Chapelle, il faut un bombardement par minen-werfern, à bout portant. De la 23^e compagnie, qui défend les ravins du Bois-des-Dames, tous, officiers et soldats, sont mis hors de combat; pas un seul homme indemne. Et les survivants de ces compagnies presque annihilées défendront pendant quatre jours, en retraitant pas à pas, les coteaux de Margival, de Vuillery, de Pasly...

Même immolation du 65^e, qui tient le secteur nord-est de Reims. La section voisine de celle du sous-lieutenant Gillet doit prendre part à une contre-attaque; Gillet donne des ordres à son sergent et rejoint la fraction de contre-attaque, déclarant : « Je ne puis voir les autres se battre sans moi. » Il se place en tête. Une mitrailleuse allemande fauche nos hommes, Gillet s'élance, tue les mitrailleurs, s'empare de la machine de mort ; mais il est atteint au ventre ; expirant, serrant dans ses bras, malgré l'horrible blessure, son trophée, il dit avec un sourire très doux: « *Oh ! Mon capitaine, je l'ai eue, cette fois, ma mitrailleuse.* » Le bataillon Jacquet, cerné sur le plateau de Germiny, se défend une journée entière ; il perd la moitié de ses hommes, mais il a contenu la frénésie allemande. De même, la compagnie Richard, sur un autre point - « c'est en partie grâce au capitaine Richard et à ses troupes, écrira au lieutenant-colonel du 65^e un autre capitaine, que le Boche n'est pas entré, ce jour-là, à Reims. »

Le 265^e est établi au Mont des Singes, au moulin de Laffaux. La ruée assaillante l'enveloppe comme une mer; chaque compagnie est isolée de sa voisine; les messages par pigeons voyageurs restent sans réponse ; il ne faut espérer nul secours. Décimée par la mitraille, diminuant de minute en minute, chaque unité résiste, n'espérant rien autre chose qu'une mort glorieuse. La nuit est ténébreuse; puis le jour se lève, un jour sinistre, noir de nuées tragiques et de gaz nauséabonds. Les munitions s'épuisent. L'aspirant Ballet, une jambe brisée, ses grenades épuisées, dispute encore sa tranchée. Vingt-cinq hommes, enfermés dans le village de Vauxaillon, refoulent l'assaillant par des charges successives; ils sont un contre dix, et les dix reculent. Sur un autre point, le sergent Parouteau, atteint mortellement à la tête, continue encore d'avancer, comme mu par le ressort automatique de sa volonté ; il va disant : « A la baïonnette, les gars. » Il électrise sa troupe, et les Boches sont mis en déroute ; puis, il s'écroule.

Le dialogue de Chevert, commandant des grenadiers d'Alsace au siège de Prague, avec un sergent est resté célèbre : « Camarade, monte le premier, je te suivrai. - Oui, mon Colonel. - Quand tu seras sur le mur, la sentinelle criera: Wardo ? tu ne répondras pas ; elle lâchera son coup de fusil et te manquera ; tu

tireras et tu la tueras. » Il fut fait ainsi et l'Histoire a gardé naïvement le nom de ce sergent qui monta à l'assaut, sachant qu'il ne serait pas tué. Combien, à plus juste titre, pourrait-on citer de soldats de la dernière guerre, qui accomplirent telle ou telle mission, absolument certains d'y trouver la mort ! Le 27 mai, à Vauxaillon, au plus fort de la poussée, on charge le lieutenant Bardon, du 265^e, de briser l'effort d'un bataillon allemand débordant : il entraîne ses hommes. Une mitrailleuse les fauche. Sa troupe hésite. Il a l'ordre de la mener au but, c'est-à-dire d'engager le corps à corps et de vaincre. Mais il sait qu'avant d'arriver lui qui marche en tête, il tombera ; il le sait et s'élance, animant sa section par son exemple. Il tombe, percé de balles.

Le 118^e, en connexion avec la 50^e Division britannique, résiste en face d'Hurtebise, point capital de l'effort germanique. Des Allemands portant l'uniforme anglais essaye de le vaincre par une ruse infâme. Il déjoue la ruse et arrête longtemps l'adversaire. Il est le seul de nos régiments à résister encore sur place, à 8 heures du matin. Il n'a plus de munitions; une de ses sections de mitrailleuses a tiré 10.000 cartouches ; une autre 12.000. Pris maintenant à revers, il recule, contenant l'ennemi à la baïonnette, luttant sur trois côtés à la fois. Les Allemands ont dépassé de trois ou quatre kilomètres nos premières lignes qu'ils peuvent encore entendre derrière eux le crépitement de la mousqueterie et des mitrailleuses des poilus du 118^e.

Du saillant d'Ailles, occupé par les 6^e et 7^e compagnies du 62^e presque personne ne reviendra : l'un après l'autre, écrasés sous la masse débordante, les postes succombent.

Au 19^e, la mort du colonel, baron Taylor, synthétise en quelque sorte l'acharnement de sa troupe. Cerné avec le commandant Dulac, le lieutenant Calvez, le médecin-major Gayet et une trentaine d'hommes, auprès de la ferme de Metz, par un fort parti, il voit une sentinelle lui appuyer le canon de son fusil sur la poitrine : « Prisonnier, Mossieu, » dit l'Allemand. - « Prisonnier, jamais, » riposte le colonel, et, renversant les Boches qui accourent, il s'échappe, suivi de l'aide-major et d'une quinzaine de soldats. Il franchit une centaine de mètres ; un feu violent de mousqueterie les poursuit. Soudain le colonel chancelle, frappé d'une balle au ventre; il dit : « Ne laissez pas tomber votre colonel aux mains de l'ennemi ! » Le médecin-major le saisit, aidé d'un autre soldat ; mais lui-même est frappé à son tour, et le corps glorieux du chef tombe aux mains de l'ennemi¹.

1. Il sera retrouvé et identifié seulement au mois d'août 1922. Le colonel écrivait, au début de la guerre, à la baronne Taylor, née Villebois-Mareuil. « Demain, dans la tranchée, je partagerai ma chambre avec l'abbé Cadiou et sans doute je lui ferai dire une messe tous les matins. Mon capitaine-trésorier est un anarchiste de Brest, secrétaire de la Confédération du Travail... Cette situation me passionne. » Cf. R. Vallette. *Le Colonel, baron Taylor, Revue du Bas-Poitou.*

Le colonel Le Gallois, du 219^e, ne résiste pas avec moins de vaillance et ne périt pas avec moins de patriotisme dans la forêt de Pinon ; il suffit de lire la citation qu'après cette rude secousse son régiment et sa propre mémoire reçurent, pour en être convaincu. « Régiment modèle de discipline, de superbe bravoure et de dévouement. Lors de la ruée allemande du 27 mai 1918, placé à la garde des lignes avancées, sous le commandement du lieutenant-colonel Le Gallois, s'est cramponné au terrain avec une obstination héroïque, s'est laissé cerner plutôt que de reculer, et, entouré de toutes parts, depuis quatorze heures, ayant brûlé toutes ses munitions, a résumé sa résolution inébranlable dans le colombogramme suivant : Tout le monde fait son devoir de la façon la plus entière, officiers et soldats. Il ne reste plus que le quart de l'effectif. Vous pouvez venir nous chercher : nous tiendrons encore une demi-journée¹. »

Ne trouvez-vous pas que ce récit rappelle celui du dernier carré de Waterloo ? Le 4 juin, à la Chambre des Députés, M. Clemenceau en a fait un éclatant commentaire : « Je connais, a-t-il dit, le fait d'un groupement d'hommes perdus, de Bretons attardés dans un bois, qui ont été cernés toute une journée. Le lendemain, résistant encore, ils ont envoyé un pigeon voyageur à leur Corps pour dire : Nous sommes là ; nous avons promis de ne pas céder, nous nous battrons jusqu'à la fin ; si vous pouvez venir nous chercher, venez ; nous pouvons tenir encore une demi-journée. - Ces hommes-là, ils vous font ils vous continuent la Patrie française dont vous êtes fiers, en dehors de laquelle aucune de vos réformes ne pourrait s'accomplir... Ils meurent pour le plus grand idéal, le plus beau, pour la continuation d'une histoire qui sera la première entre les histoires des peuples civilisés. »

Le 137^e, de Fontenay-le-Comte, a inscrit, ce jour-là, d'aussi beaux traits dans ses annales. Le lieutenant Deligné cerné préfère mourir que de se rendre. Le 1^{er} bataillon, entouré d'ennemis, dans un bois, en première ligne, tient jusqu'au soir, demandant de l'aide par pigeon voyageur. Les pigeons ne rapportent pas, comme la colombe de l'arche, la branche d'olivier. Le bataillon se laisse massacrer, plutôt que de céder : 200 combattants figurent au 137^e le jour où il est relevé par des troupes fraîches; il a perdu 49 officiers et 1.750 hommes. Nulle phrase n'aurait la force éloquente de ces chiffres.

1. *A 7 h. 10 colombogramme du Ct Pérès: « Bombardement violent a commencé, sur réduit Quimper; orangerie de Pinon prise et plateau de Chavignon. Sommes isolés. Résisterons jusqu'au bout. » A 8 h. 15, colombogramme du Ct Muller annonçant le début de l'encerclement de la forêt: « Nous tiendrons le plus longtemps possible. » A 9 h. 15, l'encerclement est chose faite. A 11 heures, colombogramme du Ct Muller : «.Bataillon Muller et Pérès tiennent toujours avec bataillon Lescazes, du 137^e; ils organisent la défense et attendent d'être dégagés. » Il ne reste plus qu'un pigeon voyageur, il portera le message suprême reproduit ci-dessus : « Tout le monde fait son devoir... » Il est 15 h. 50. Puis, c'est le silence, l'isolement total, la mort.*

Le 93^e de la Roche-sur-Yon, est réduit aux mêmes proportions ; il meurt sur place dans les ravins de La Royère, des Bovettes et du Bois de Veau, au sud de l'Aisne, et, à l'est, dans le ravin de l'Abordage. Le lieutenant Gaucher dit : « Quant à nous, il faut mourir ici et ne pas céder un pouce de terrain. » Ce qui reste des 3^e, 9^e et 10^e compagnies résiste autour des lieutenants de Gavardie et Guillet et du sergent Niel. Pendant 40 minutes, l'ennemi, une meute démoniaque, est tenu en échec sur ce point par le groupe infime. Le groupe est anéanti, et l'ennemi passe¹. Le lieutenant Valty, fait prisonnier, s'échappe avec le soldat Bouillaud, qu'une balle atteint dans sa fuite. Quand, le soir du 27 mai, on sonne le ralliement du 93^e, répondent à l'appel 16 officiers, 15 sous-officiers, 142 hommes.

Nos cavaliers, nos artilleurs n'entendent point rester en arrière dans cette rivalité de prouesses et de sacrifices. Le 2^e Chasseurs, déjà précédemment très éprouvé dans la région de Pinon, lutte pied à pied parmi la 61^e Division. Le capitaine de Lafforest reçoit l'ordre d'occuper la ferme de Martimpré, trou dans nos lignes, par où la lave allemande commence à couler ; il part désespérément, se fait tuer. Le lieutenant Barmont le remplace et, trois jours durant, tient tête à des milliers d'Allemands. Le général des Vallières, commandant de la 151^e Division, vient d'être tué, au moment où il hasardait une reconnaissance en automobile ; la voiture est mise hors d'usage. D'abord avec l'aide du chauffeur, puis seul, sous le feu direct d'une mitrailleuse, le lieutenant Richard, du 2^e Chasseurs, emporte le corps de son chef jusque dans les lignes françaises.

Nos canons tonnent dans la nuit du 26, éclairés par leurs propres décharges ; ils tonnent tout le jour du 27, foudroyant à même les rangs épais des assaillants. Les artilleurs, sans souci des gaz mortels, des tonnes d'explosifs s'abattant autour d'eux, tirent sans fin, se défendent au sabre, au revolver, et tirent encore. Le maître-pointeur Bonnaud, du 35^e, continue son tir, la batterie déjà envahie ; l'aspirant Delaunay, blessé de quatre balles, dirige toujours le feu de sa section. Les batteries sont sans relation les unes des autres, sans espoir d'être secourues ; les hommes refusent de se rendre ; ils vendent chèrement leur vie ou sont faits prisonniers. Quelques-uns pourront passer l'Aisne. Le chef d'escadron Jarno, commandant provisoire du régiment, figure parmi les morts.

Le 251^e parvient à faire sauter une partie de son matériel, déjà à demi saisi par l'adversaire. Ce qui reste d'hommes, sous les ordres du commandant Guguen et du sous-lieutenant Guillot, couvre la retraite dans un Corps d'armée voisin, « amenant ses avant-trains, sous le feu direct des mitrailleuses allemandes, comme le rapporte une citation, et ne lâchant pied qu'au contact immédiat des tirailleurs ennemis. »

On a parlé maintes fois de la saignée si abondante des provinces

1. *Le lieut. de Gavardie-Montclar s'était engagé pour venger son père, capitaine au même régiment et tué au début de la guerre.*

occidentales ; d'un petit village breton, il partit 35 hommes, il en revint un¹.

Bretons et Vendéens trouvèrent au Chemin des Dames, après Charleroi, après la Marne, le champ le plus riche de leur volontaire immolation.

On a discuté, à la suite de cette guerre, sur les raisons intimes de l'héroïsme. Un auteur a cru trouver ces causes secrètes dans l'amour-propre : le soldat, a-t-il affirmé, ne voulait pas paraître craindre la mort devant ses camarades. Des considérations de cet ordre ont certainement existé ; mais Bretons comme Vendéens étaient généralement guidés par des mobiles supérieurs à l'orgueil; leur âme était avant tout pénétrée de l'idée du devoir; le potius mori quam foedari y résonnait à l'égal d'un commandement formel, entendu des profondeurs du passé, à travers des siècles de souffrance et de droiture. La soif, la faim, la douleur, n'étaient rien pour eux : «Bois ton sang, Beaumanoir,» criait le Breton du combat des Trente. » Nous sommes-là, nous avons juré de ne pas céder ; nous nous battrons jusqu'à la fin, » déclarent les Bretons, couvrant la route de Soissons, murés dans un cercle de ténèbres et d'horreur.

Comment un sentiment d'amour-propre et de vanité aurait-il pu susciter le courage sans borne de ces groupes minuscules, isolés, retranchés les uns des autres ? Ils acceptaient la mort, uniquement parce qu'ils savaient que lâcher pied, c'était trahir le Devoir et livrer la Patrie. Ils ont obéi au premier et sauvé la seconde : le XI^e Corps, par sa résistance, retarda la marche des envahisseurs et permit aux renforts d'arriver à temps. Si les Allemands avaient eu devant eux un de ces Corps français, non moins courageux, mais plus nerveux, plus susceptibles de sursauts dangereux, ils eussent sans doute éprouvé moins de peine à rompre l'obstacle. Ils trouvèrent heureusement des Bretons et des Vendéens, c'est-à-dire les fils de deux races également douces et sensibles, mais habituées à se dompter, à se dégager de leurs impressions, quand leur conscience les y constraint. Ceux-ci ne pâlirent pas au heurt brutal.

Les Allemands eux-mêmes ont su le constater, et leur constatation a sa valeur. Le journal le Bund écrivait : « Ce sont les Bretons qui, par leur farouche conduite, ont rendu difficile l'avance des Allemands sur Soissons et permis à Foch de lancer ses réserves entre Soissons et Villers-Cotterets. » Les Bretons firent, au Chemin des Dames, ce que Léonidas fit, autrefois, aux Thermopyles et Dumouriez, dans l'Argonne, en 1792².

1. *Le village de Saint-Marcel près Malestroit (Morbihan). Conférence, 1^{er} avril 1922. Conférence de la duchesse de Rohan.*

2. *Le Commandant du Plessis, Le Régiment Rose (265e), rappelle, p.121, que Ludendorff constate, dans ses Souvenirs de Guerre, que si sa foudroyante victoire du 27 n'eut pas de résultat définitif et s'il ne put pénétrer à Soissons, ce fut parce que la division d'infanterie placée à l'aile droite de l'attaque, au lieu de foncer sur Compiègne, s'obstina à descendre vers le sud pour s'emparer de Soissons. « Or, qui l'a canalisée dans cette direction, funeste aux plans du grand état-major impérial, dit le Ct du Plessis, si ce n'est notre résistance ? « C'est nous qui avons soutenu son choc et barré devant elle le chemin de l'ouest dont elle s'évertuait à forcer l'entrée. »*

TENTATIVES ALLEMANDES SUR COMPIEGNE

ET EN CHAMPAGNE

JUIN - JUILLET 1918

Les offensives du 21 mars et du 27 mai n'ont pas abouti, mais elles ont permis à Hindenburg et à son lieutenant Ludendorff d'avancer, de se mieux placer en vue d'une suprême foulée vers Paris. Afin de préparer ce dernier élan, les Allemands soigent à redresser leur front, de Château-Thierry à Montdidier, et à faire tomber tout d'abord le massif de Lassigny, qui masque Compiègne. Le 9 juin, von Hutier lâche 14 divisions, soit 170.000 hommes, sur la 3^e Armée française, aux ordres du général Humbert, entre Montdidier et Noyon. Le choc est si brutal, si pesant que, malgré notre certitude de l'attaque, nous cédons du terrain, ce qui entraîne le repli des troupes sur l'autre rive de l'Oise. Plus de, 2.000 obus toxiques éclatent sur nos lignes ; à notre seul 411^e, 800 intoxiqués, 3 tués, 19 blessés ; tel est le bilan de cette journée.

Mais une contre-attaque a été préparée. Le 11, l'Armée Mangin, munie de chars d'assaut, intervient. Les coloniaux bousculent les Allemands et les rejettent sur la rive droite du Matz : c'est l'échec de la marche sur Compiègne, c'est l'échec de la rectification de ligne voulue par le Grand Etat-major allemand ; c'est un nouveau et préjudiciable retard. Des tentatives de détail, le lendemain 12, dans la forêt de Villers-Cotterets, ne donneront pas de résultats plus positifs. Et, pendant ce temps, le flot américain continue de monter.

Notre front de Reims est-il plus accessible ? Les autres ont résisté, en dépit, ça et là, de reculs fatals; celui de Champagne livrera-t-il aux hordes furieuses le passage depuis si longtemps et avec tant d'opiniâtré cherché ? Elles veulent, s'emparant de Reims, puis de Châlons, ramper par la vallée de la Marne et venir hurler aux portes de Paris. Ni les Berthas, ni les mastodontes aériens n'ont épouvanté la Capitale; la présence de l'Armée allemande réussira mieux, sans doute.

Informé, notre Etat-Major a établi une méthode différente des précédentes : au lieu d'opposer des lignes très denses, mais peu profondes, il dispose secrètement, en avant, des petits postes destinés à recevoir le premier choc et à mourir. Ils sont tous composés de volontaires, et cela rend leur sacrifice sublime. Ce choc s'atténue en profondeur : les troupes de première ligne, placées par échelons, formeront tampon. La seconde ligne, soudain démasquée recevra l'ennemi déjà fatigué.

Le 15 juillet, un violent bombardement sert de prélude ordinaire à la bataille. Puis, le Kronprinz donne l'ordre d'attaque. Elle se déroule sur un front de 40 kilomètres, entre le fort de la Pompelle et la Main de Massiges, contre

notre 4^e Armée, Armée Gouraud. Les petits postes sont engloutis ; quelques-uns parviennent à se replier, s'accrochant frénétiquement à chaque pli de terrain, disant à l'artillerie : « Qu'importe ! Tirez sur nous. » Les Allemands franchissent les monts de Champagne, mais se heurtent soudain à toute l'armée française en bataille. Devant elle s'écroulent leurs divisions épuisées.

En même temps que ces combats se livrent à l'est de Reims, à l'ouest de la vaillante cité, d'autres vagues allemandes, les unes en direction de Château-Thierry, les autres en direction d'Epernay, déferlent, cherchant aussi l'issue vers Paris. La première est bloquée à quatre kilomètres de son point de départ, la seconde se butte, au-delà de la Marne, à la jeune armée américaine marchant aux côtés de nos vieux soldats. Situation dangereuse pour l'Armée allemande restée en flèche dans les nôtres.

FOCH CONTRE ATTAQUE

18 JUILLET - SEPTEMBRE 1918

Le jour de Foch est venu. Depuis des mois, il l'a attendu avec une patience sereine. Les Américains sont en nombre ; une grande force de victoire nous est donnée. Depuis le 26 mars, tous les Alliés se sont rangés sous l'épée de Foch. Par une préparation savante et minutieuse, il a disposé ses armées pour le coup de massue décisif : Belges sur l'Yser; Anglais d'Ypres à Montdidier Français, de Lassigny à l'Argonne; Américains, à la suite l'Armée de Castelnau, en Lorraine¹. Moment propice. Chez l'ennemi, le mécontentement, la lassitude grandit ; d'individuelles, les défaillances deviennent collectives ; une discipline de fer tient seule en état cet organisme si puissant qu'était hier l'Armée allemande. Chez nous, au contraire, le moral est porté à son point maximum par les victoires récentes et la certitude des victoires prochaines. Quand Foch donne le signal du refoulement, c'est d'un cœur unanime, comme à la Marne, que les soldats s'élancent en avant. Désormais, ils ne reviendront plus en arrière, ils iront jusqu'au Rhin¹.

Trois opérations préliminaires apparaissent indispensables à Foch : le dégonflement des trois poches que forment chez nous les lignes allemandes. La plus forte, au centre, outre énorme avec deux renflements jumelés, se dessine d'Arras à Reims, avec Soissons au point de jonction ; la seconde, en Flandre, moins prononcée, est traversée par la Lys ; la troisième, aiguë comme le sommet d'une pyramide, est la fameuse hernie de Saint-Mihiel.

Foch commence par vider la principale d'un gigantesque plus facile à défoncer. Des points redoutables ont été emportés l'édifice a perdu ses piliers de soutènement.

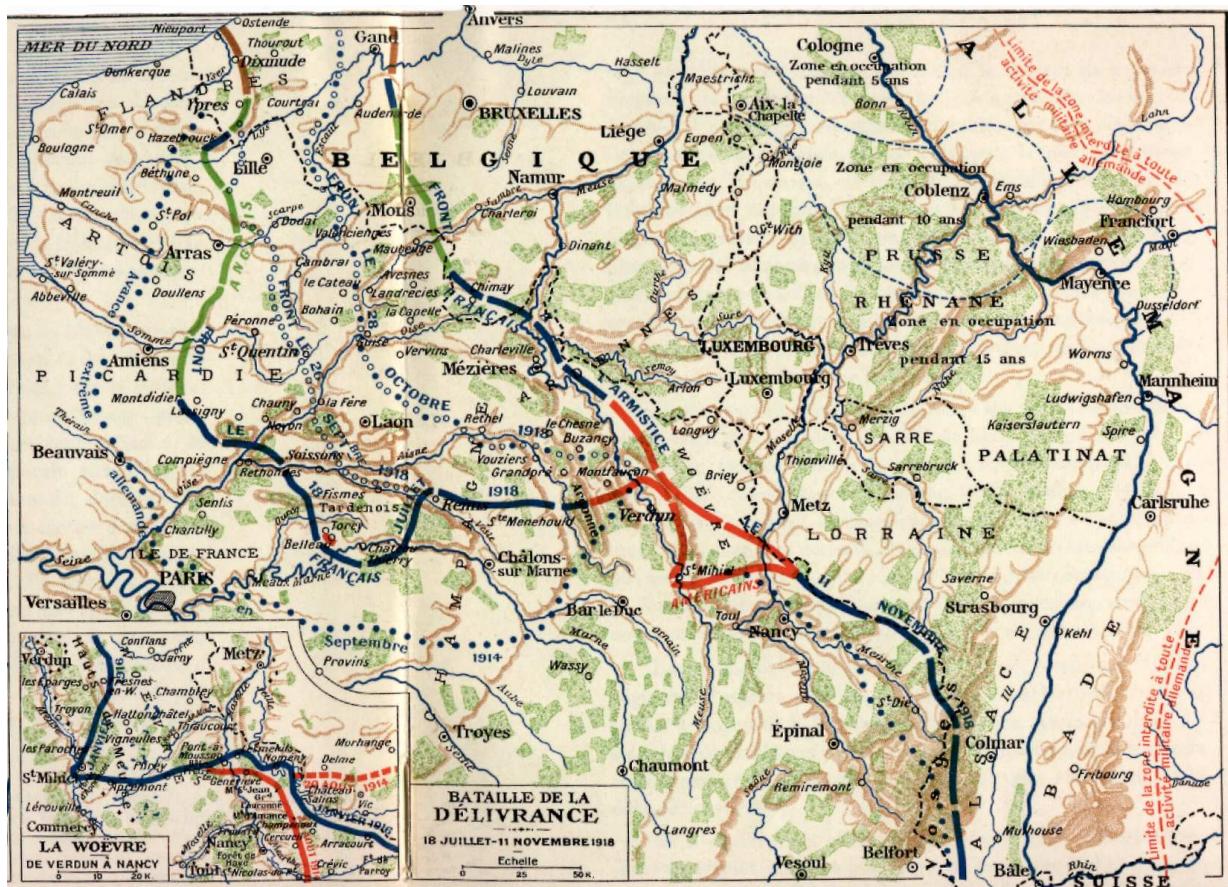
1. Voici, plus détaillé, l'ordre de ces Armées Armée belge, 12 divisions, sous le roi Albert. La 6^e Armée Française, en partie (Degoutte); la 2^e Armée britannique (Plumer); la 5^e Armée (Birdwood), la 1^{ère} Armée (Horne); la 3^e Armée (Byng); la 4^e Armée (Rawlinson); une Division portugaise; Armées françaises sous le général Pétain : Groupe de l'Ouest (Fayolle); 1^{ère} Armée (Debeney), Montdidier; 3^e Armée (Humbert), de l'Oise à la Serre; Groupe du Centre (Maistre); 10^e Armée (Mangin), Soissons; 6^e Armée (Degoutte), sur la Marne; 9^e Armée (de Mitry), sur la Marne; 5^e Armée (Berthelot, puis Guillaumat), avec un corps italien, à la Montagne de Reims; 4^e Armée (Gouraud), sur l'Aisne moyen; Groupe de l'Est (de Castelnau); 2^e Armée (Hirschauer), à Verdun; 7^e Armée (Boissoudy), Vosges; 8^e Armée (Gérard), Nancy.

Armées Américaines (général Pershing): 1^{ère} Armée, Argonne; 2^e Armée, Meuse; 3^e Armée, Moselle.

BATAILLE DE CHAMPAGNE

26 SEPTEMBRE - 15 OCTOBRE 1918

Où le Commandement français frappera-t-il maintenant Sur cette courbe



régulière que forme le nouveau front allemand, des points stratégiques de premier ordre s'affirment encore. Foch décide de percer, en direction de Vouziers et de Buzancy, à la droite de Reims, entre l'Aisne et la Suippe. Là, se rencontrent d'épouvantables blockhaus, des casemates fortifiées et les hauteurs crénelées par la nature, de l'Argonne : il faut à tout prix abolir ces dangereux repaires.

La 4^e Armée française, général Gouraud, et la 1^{re} Armée américaine ont la mission d'en déloger l'ennemi cramponné et résistant. A cette 4^e Armée appartiennent les trois divisions d'origine de notre XI^e le Corps ; depuis la saignée du Chemin des Dames, elles ont été mises plus ou moins au repos et reconstituées par l'apport d'un sang plus jeune. Repos relatif, puisque la 61^e Division a occupé, en Lorraine, un secteur constamment marmité, et que la 22^e a défendu l'Hartmannswillerkopf, dont le nom n'était point synonyme de tranquillité, et que la 21^e s'est opposée, tout le mois d'août, dans la région de Reims, aux agressions journalières des Allemands.

C'est dans l'un de ces derniers combats que périt le sergent Le Déaut, celui qu'on appelait « le plus brave poilu du six-cinq ! » ses actions d'éclat ne se comptaient plus. Un jour, pris par derrière, il tourne simplement sa mitrailleuse et fauche, calme comme dans un stand, ses assaillants ; avec un bon rire, il assiste à leur déconfiture. Une autre fois, caporal, il prend la place de son tireur blessé, et, tout en visant, crie à ses camarades : « Tenez bon, les gars, » d'une telle voix, qu'à deux cents mètres de là, le colonel l'entend. Au mois d'août 1916, atteint à la cuisse, il s'abat, se relève, trébuche jusqu'à son capitaine et dit : « Ne vous en faites pas... on tiendra ! » A l'assaut qui doit nous donner le pont de Château-Thierry, Le Déaut fait mettre ses hommes à l'abri ; lui, il reste debout, seul, face à face avec le flot boche : une balle lui traverse le cœur.

Des héros, heureusement, la lignée est innombrable dans nos divisions bretonnes et vendéennes; et c'est d'un coeur joyeux qu'ils répondent à la voix de Gouraud leur montrant les positions terrifiantes qu'il leur faut conquérir : d'abord, les organisations ennemis au nord de la Py, ensuite, celles situées entre BlancMont et la ferme de Médéah.

1. *Le XI^e Corps est passé, le 2 juin, aux ordres de la 10^e Armée. Le 16, la 151^e Division lui est rattachée. Il comprend, en outre, les 128^e, 41^e, 5^e D. I., avec leur artillerie divisionnaire et un certain nombre de groupes.*

LES ALLEMANDS EN RETRAITE

D'un bout à l'autre du front, le martèlement continue; chaque jour, un pan de l'édifice d'Hindenburg s'écroule. Ebranlée, secouée d'un long frémissement, la ligne ennemie ne cesse de se détacher, lentement d'abord, avec des bruits d'arrachement, puis plus rapidement. La retraite commence. Et nos régiments, transportés, exaltés, suivent l'ennemi à la trace de son sang. Sur la rive droite de l'Aisne, devant notre 4^e Armée, les Allemands ont disposé de puissantes batteries, afin de retarder notre passage. Les artilleurs du XI^e Corps s'installent sur les pentes dénudées de la rive en face, dans la région d'Ambly et de Givry (12 octobre). Ils sont trop occupés à parfaire la victoire pour songer un seul moment que sur eux les obus tombent drus comme grêle.

Ils font taire les canons allemands ; ils donnent le temps à l'aile droite de l'Armée de terminer la manœuvre en cours¹.

Le 25, l'Aisne est franchie par de faibles unités; les Allemands accourent et les rejettent sur la rive gauche. Le 26, les Français reviennent en nombre et la rivière est définitivement traversée. Les envahisseurs rétrogradent maintenant vers la Meuse, chassés de hauteur en hauteur, de ravin en ravin, de fleuve en fleuve. Ils abandonnent, le cœur plein de longs regrets, cette magnifique proie qu'étaient pour eux nos villes et nos campagnes françaises. Dans la nuit du 5 au 6 novembre, ils accentuent la retraite, couverts par des arrière-gardes sérieusement nanties de mitrailleuses. Nos soldats, malgré les inondations où l'artillerie s'embourbe, les poursuivent, tenaces et électrisés. Le soir, la ligne du XI^e Corps passe à un kilomètre de Faissault et par la voie ferrée, au sud du château de Montelin-les-Normands.

1. *Afin de laisser quelque repos à nos divisions, depuis si longtemps sur la brèche, la 21^e passe en réserve d'Armée, le 10 octobre ; les 6^le, 15^le et 22^e quittent le Corps d'Armée, du 12 au 14, et sont remplacées par la 154^e.*

Le 18, la 36^e Division américaine, à l'ouest du Corps d'Armée, passe sous les ordres du général commandant le XI^e Corps dont le secteur s'étend du méridien de Coulommies à la voie ferrée de Rethel. Ce même jour, la 2^le Division est rendue au XI^e Corps. Le 21, la 6^le relève une partie de la 154^e et une partie de la 7^e. Les 7^e, 154^e et 163^e quittent le XI^e Corps. Le 23, le secteur du XI^e Corps est porté à l'est jusqu'à la lisière Voncq, Chardeny, par extension de la 36^e D. U. S. Le 28 octobre, la 22^e D. I., mise sous les ordres du Corps d'Armée, relève la 36^e D. U. S. et passe au XIV^e Corps. La limite entre les deux Corps d'Armée est le méridien des Pauvres.

Le 7, la cavalerie reparaît. Depuis tant d'années qu'elle attendait le moment de galoper, sabre au clair ! Les fantassins acclament cette résurrection¹.

Les cavaliers ont mission de reconnaître les points de passage de la Meuse, dans la région de Mézières. Le soir, nos avant-gardes atteignent le bord du fleuve, à Poix-Terron ; elles le remontent et, le 8, au petit jour, font leur entrée dans Mézières. Le lendemain, tout le XI^e Corps y défile, tandis qu'à l'aide d'obus incendiaires, les Barbares, selon leur méthode d'anéantir ce qu'ils ne peuvent conserver, essaient de brûler la ville... Vaines fureurs, il leur faut reculer encore.

Dans cette campagne de la délivrance, nos Bretons, nos Vendéens ont marché, non plus uniquement soutenus, comme dans la bousculade soudaine du Chemin des Dames, par l'austère mobile du devoir, mais, en outre, stimulés, soulevés de terre par l'enthousiasme. Ils allaient, comme en un rêve extatique, à la mort possible, à la victoire certaine ; ils avaient des allures de croisés. Quatre ans plus tard, à Londres, le maréchal Pétain évoquera ce souvenir inoubliable de la bataille des bords de la Meuse ; il montrera « les soldats vendéens priant à haute voix, en attendant la mort, comme priaient les martyrs². »

La 4^e Armée, depuis le 1^{er} septembre, a fait à elle seule 35.000 prisonniers, conquis 700 canons et 4.000 mitrailleuses. Une grande partie, sinon - la plus grande - de ces trophées revient au XI^e Corps. L'ivresse est sans bornes pour nos soldats de pénétrer dans les villes libérées. Le sous-lieutenant Biziaux, du 64^e, tombe à Villiers-le-Tourneur, alors que, grisé de joie, il vient de libérer les habitants qui le serrent dans leurs bras.

Le 411^e, dont un tiers des effectifs comprend des hommes du Nord, tient à figurer en tête de la division. Le souvenir des villages incendiés, des habitants déportés ou fusillés et des 80.000 jeunes filles de toutes les classes emmenées en esclavage n'est pas fait pour calmer l'esprit combatif de ces soldats de la Flandre française incorporés parmi les Morbihannais du 411^e. Il arrive même qu'un jour, placé par son avance accélérée au-delà du canal de la Sambre, en flèche dans le flanc ennemi, ce régiment court le plus grand danger. Il vient de faire 900 prisonniers ; il n'entend pas subir le même sort : il se défend jusqu'au moment où l'on accourt à son aide.

1. *Un détachement, aux ordres du colonel commandant le 2^e Chasseurs, constitué par 4 escadrons du 2^e Chasseurs, 2 escadrons du 6^e Chasseurs d'Afrique, est mis, ce jour-là, à la disposition du XI^e Corps.*

2. *Echo de Paris, 18 juin 1922.*

Tous veulent être du combat final ; tous veulent assister au dernier acte du drame, à l'apothéose. Le soldat Cot, du 65^e, la jambe déchiquetée par un obus; c'est fini pour lui, la poursuite merveilleuse. Il tient à vivre quand même, afin de voir la victoire achevée ; or, sa vie s'écoule par ce membre broyé : il tire son couteau et, froidement, sans une plainte, il sectionne les lambeaux de chair qui le retiennent au corps. Une mitrailleuse arrête soudain l'élan de ses camarades ; l'adjudant Martin, les soldats Baron et Pelvin s'élancent sur elle ; tous les trois tombent blessés ; tous les trois crient : « En avant, en avant ! » La machine est conquise, et les hommes passent, continuant la poursuite et hâtant la Victoire.

Le lieutenant Escande, reconnu inapte, après trois blessures et cinq citations, a été affecté à la Mission Française auprès de l'Armée britannique. Apercevant les poilus du 401^e qui s'en reviennent d'un engagement particulièrement acharné, tous leurs officiers hors de combat, il s'offre comme volontaire, envieux de retourner au front avec eux et de participer aux derniers heurts, en ayant vu tant d'autres. Il trouve une mort splendide sur la crête de Vaux d'où les Allemands sont chassés. Etendu sur le sol, une joie étrange dans le regard, Escande affirme :

«Je meurs content, un jour de succès¹. » Ces succès ne sont que les premiers coups d'ailes de la Victoire véritable; mais ils enthousiasment la pensée des héros, car ils la savent, cette fois, imminente et décisive.

Le lieutenant Jean de Lespinay, ce Vendéen brave entre les braves, orné de six citations, lui que ses hommes appelaient «le chevalier,» lui qui écrivait à sa mère en 1916 : «Nous avalons le Boche à petites gorgées ; cela va très bien, je sens impérieusement le devoir de rester ici, de combattre jusqu'au dernier souffle, » Jean de Lespinay succombe, le 4 novembre, à Vaux, au cours d'une mission qu'il a sollicitée. Il meurt, lui aussi, au seuil des jours vengeurs et des temps pacifiques².

1. Jos. Escande, né le 19 nov. 1895, à Cahors, prix d'honneur de Rhétorique et de Philosophie au Lycée de Nantes, engagé au 65^e, chev. de la Légion d'honneur, à 21 ans, 6 citat., mort le 11 août 1918. Un décret présidentiel, en date du 29 déc. 1919, fonda à ce même Lycée un prix de philosophie qui porte le nom de « Prix du lieutenant Escande. »

2. Les artilleurs aussi ont bien mérité du pays, dans ces jours de peine et de gloire. Leurs citations portent que « sans souci des pertes, malgré les difficultés inouïes de terrain, des rives de l'Aire au bord de l'Aisne ; ils ont progressé de plus de 25 kilomètres, soutenant les attaques successives de cinq divisions, infligeant à l'ennemi par des tirs poursuivis, jour et nuit, des pertes sévères constatées. » Décision du 8 nov. 1919, en faveur des 28^e et 228^e Régiments d'Artillerie.

L'ARMISTICE

11 NOVEMBRE 1918

Les ennemis reculent sur tous les points, menacés par les épieux des veneurs. A l'aile gauche, nuitamment ils ont, dès le 2 octobre, déménagé de Lens et d'Armentières, s'y trouvant trop en Pointe. Le 8 à Bohain ils ont reçu le heurt de trois armées anglaises et de l'Armée Debenedicti; ils n'ont échappé au désastre total qu'en abandonnant 150 canons, 10-000 prisonniers. A partir du 5 novembre, ils décollent de partout, se pressant cette fois ; chacune de leurs armées semble tenir à ne pas rester la dernière. Foch télégraphie à tous les généraux en chef : « L'ennemi désorganisé par nos attaques répétées, cède sur tout le front. Il importe d'entretenir et de précipiter nos actions. » Et les actions se précipitent.

Cambrai est à nous, le 9 octobre; le Cateau, le 10; Audenarde, le 5 novembre. Les Anglais entrent à Maubeuge, le 9; à Mons, le 10; et les Belges, à Gand, le même jour. Voilà pour la gauche. A droite, même progression, nous avons vu nos divisions pénétrer dans Mézières, le 9 ; les Américains arrivent à Sedan, le lendemain. L'irréversible catastrophe apparaît aux yeux de L'Etat-Major allemand. Sans amarres désormais, détachée du sol, fugitive, l'armée est une cohue pleine de morne découragement, où gronde une indiscipline d'autant plus frénétique que fut longtemps bridée à coups de cravache. De haut en bas, le relâchement est contagieux : les chefs ne sont pas sans savoir la débâcle des nations complices : la Bulgarie, vaincue par notre Armée de Salonique et par les divisions serbes reconstituées, a laissé entre les mains du général d'Esperey plus de 100-000 prisonniers ; elle capitule, le 29 septembre¹. Ils n'ignorent pas davantage que Franchet d'Esperey a conçu le dessein de reprendre Belgrade et de descendre jusqu'à Constantinople, le long du Danube. Une colonne interalliée fut confiée par lui, à cette intention, au général anglais Milne. A travers le pays montueux, extrêmement tourmenté, de la vieille Serbie, elle parvient jusqu'à Belgrade, le 1er novembre. Les Serbes, le premier peuple martyr de la guerre, goûtent, après le plus épouvantable des supplices, le plus doux des bonheurs. Mais les soldats de la colonne expéditionnaire, épuisés par les fatigues, souffrant du froid sous leurs vêtements usés, marchant nu-pieds comme les volontaires de 1792, décimés par une épidémie très grave de grippe, ne peuvent poursuivre au-delà leur marche libératrice.

1. Le 22 décembre 1917, le général Guillaumat avait remplacé le général Sarrail à la tête de l'Armée de Salonique. Au mois de juin 1918, il fut remplacé lui-même par le général Franchet d'Esperey. Au moment de l'offensive, l'Armée de Salonique se composait de 8 divisions françaises, une italienne, 8 grecques, 6 serbes, 4 anglaises, une brigade de cavalerie : 550.000 hommes, dont 300.000 combattants.

D'ailleurs, l'Empire ottoman, rongé sur toutes ses frontières, est en train de s'écrouler : expulsés de Badgad, en mars 1917, et du Hedjaz, en juin, par les Anglais, les Turcs avaient dû, à l'automne 1918, abandonner la Palestine. Le 30 octobre, c'est la fin ; ils signent l'armistice de Moudros. Ils nous firent beaucoup de mal : en fermant les détroits, ils contribuèrent à cette sorte d'asphyxie de l'Empire russe, cause en partie du découragement, de la décomposition anarchique dont il fut la première victime, et nous, ses alliés, par suite de sa carence, la seconde victime.

La Roumanie commence à sortir de son esclavage. Quatre régiments français, sous les ordres du général Berthelot, partent former le noyau de la future armée roumaine. Au moment où elle va entrer en campagne, le gouvernement impérial austro-hongrois cesse d'exister, et le premier acte du nouveau est de signer la paix (3 novembre).

Le Gouvernement allemand ne peut se faire d'illusion ; ses jours également sont comptés. De tous les points de l'horizon, de mauvais sons de cloche lui arrivent ; de quelque côté qu'il regarde, il se voit seul, son sort est désespéré. S'il veut l'éviter, il lui faut traiter à tout prix ; demain peut-être, il sera trop tard : les Italiens, vainqueurs des Autrichiens, se préparent à envahir l'Allemagne du Sud ; l'Armée de Salonique, débarrassée des Bulgares et des Turcs, descendra sans doute, par les plaines de Hongrie, vers Berlin. En France, en Lorraine, la situation lui apparaît plus immédiatement angoissante encore. Le gros de ses troupes risque d'être pris dans les tenailles d'une double offensive franco-américaine, en direction de la Sarre ; ses lignes de retraite sont coupées ; l'armée n'aura plus qu'une issue pour échapper au broiement des canons : la capitulation.

Le Kaiser préfère capituler lui-même. Le 8 novembre, les parlementaires allemands se présentent devant Foch, dans le wagon de chemin de fer qui lui sert de résidence, à Rethondes, au sein d'une clairière de la forêt de Laigue, non loin de Compiègne. Les parlementaires reçoivent les conditions et s'en retournent auprès d'Hindenburg qui les transmet à Berlin, en disant : « Acceptez, ou je serai obligé de me rendre avec l'armée entière. » C'est pour sauver son armée, c'est pour sauver sa couronne que l'empereur ordonne de solliciter un armistice. Il est signé le 11 novembre, date qui brillera dans notre Histoire, à l'égal d'une fête nationale. Le Kaiser ne sauve ni son armée, ni sa couronne : certes, la première échappe à la reddition, mais elle n'évite pas la démoralisation des troupes vaincues. Comment l'aurait-elle évitée, étant déjà en pleine décomposition, avant même d'avoir reçu l'ordre de se dissoudre ? L'Empire s'écroule, comme secoué par un tremblement de terre ; toutes les monarchies de l'Allemagne sont balayées en quelques jours. En 1914, lorsque la guerre éclata, quel Français aurait osé espérer un aussi magnifique dénouement ?

Gloire, ivresse pour nos soldats ! Ils assistent à l'émouvant spectacle du salut au drapeau en face du poteau frontière renversé. Plusieurs régiments passent dans le Palatinat. Partout, ils rencontrent les débris des régiments

allemands ; la défaite a rompu les ressorts de ce mécanisme, hier si impressionnant par sa force : d'un seul coup, la discipline est devenue anarchie. Avec stupeur, nos Bretons voient ces Allemands la veille si soumis dégrader leurs officiers, arracher les épaulettes à de vieux généraux.

Victor Hugo, dans *Les Châtiments*, montre les légions de Waterloo en désarroi jetant leurs armes, jetant les aigles ; mais ce spectacle d'une armée écrasée par le nombre n'était pas insolite. Ce que virent nos poilus était autrement anormal: pour une bouchée de pain, des soldats germaniques vendaient leurs armes vendaient leurs chevaux, vendaient aux nôtres ce qu'ils pouvaient vendre. Ils avaient fait une guerre inédite par l'emploi de méthodes criminelles, ils se singularisèrent jusque dans leur défaite d'étrange façon.

Depuis lors, depuis septembre 1914, leur orgueil s'est redressé: ils ne cessent de protester qu'ils n'ont pas été vaincus ; ils oublient trop vite. Les soldats français, eux qui ont eu sous les yeux le tableau de la fuite allemande à travers l'Aisne et la Meuse, eux qui ont constraint l'Empire orgueilleux à solliciter un armistice, eux qui ont assisté à cette désagrégation, à cet anéantissement de toutes les forces morales de l'ennemi, ne pourront jamais douter de leur propre victoire.

Ils ne se firent aucune illusion sur la splendeur de leurs lauriers ; ils rentrèrent dans leurs anciennes garnisons, après cinq ans d'absence, en chantant la Madelon de la Victoire.

« Hein, crois-tu qu'on les a eus ! »

Et les foules qui les acclamaient, leurs parents, leurs amis, leurs admirateurs, n'ont pas songé un seul moment qu'ils fêtaient des vaincus.

Leurs yeux pleurèrent quand ils aperçurent les étendards déchiquetés, mais tout rayonnants de cette victoire radieuse. Le spectacle se renouvela, centuplé en grandeur, en beauté, à Paris, le 14 juillet 1919, lorsque ces drapeaux passèrent ensemble sous l'Arc de Triomphe. Les régiments, déjà démobilisés, n'étaient plus représentés que par des formations squelettiques, réunies pour la circonstance.

Lamentables et splendides, les étendards du XI^e Corps, apparurent. Une acclamation retentit : « Vive le XI^e ! Vivent les Bretons ! » Alors, fendant l'assistance, un officier se précipita vers le porte-drapeau du 411^e, en criant : « Mon drapeau, mon drapeau ! » Il saisit l'étoffe trouée et décolorée ; il la porta à ses lèvres. Les témoins innombrables firent à l'officier, à la Bretagne une immense ovation¹.

1. *Phare, 17 juillet 1919. Lettre d'un officier, témoin du fait. Tous les drapeaux du XI^e Corps ressemblaient à celui du 118^e.*

Relique vénérée, ô glorieux drapeau,
Ta frange d'or n'est plus, ta soie est un lambeau,
La mitraille a tordu la lance de ta cime;
Mais lorsque tu flottais devant nos bataillons,
un souffle de victoire agitait tes haillons,
Drapeau, loque sublime !

*1ère strophe d'une poésie de A. Verchin, dédiée au colonel Dizot, du 118e.
Cf. l'Historique de ce régiment.*

LES TERRITORIAUX

Sous cet Arc de Triomphe, tous les régiments défilèrent, représentés au moins par leur numéro ; tous connurent, ce jour-là, la reconnaissance infinie du pays tout entier. Une seule portion de notre Armée manqua en partie à cette solennité grandiose : la Territoriale. Dissous dès avant l'Armistice, certains de nos régiments territoriaux n'eurent même pas, pour figurer à leur place, de simples numéros.

La même gloire, pourtant, auréola leurs étendards et ceux des régiments de l'Active et de la Réserve: formés uniquement pour tenir des régions à l'abri de l'ennemi ou garder des places fortes, ils furent supérieurs à leurs destinées. On les chargea, aux premières heures du drame, de défendre la frontière d'Artois ; ils plièrent sous le coup, mais surent se redresser, pour prendre part à la retraite et à la victoire de la Marne. Et, par la suite, ils eurent maintes fois l'occasion de prouver leur valeur militaire. Leurs historiques, les citations des soldats montrent nettement que, jusqu'à la fin, ils furent des *combattants*, qu'ils occupèrent, eux aussi, des secteurs tourmentés. « Je sais tel régiment qui fit des prisonniers à la Garde impériale, a écrit un de leurs officiers, l'ancien ministre Paul-Boncour, capitaine au 81^e Territorial. En revanche, je n'en connais aucun qui ait bénéficié de la fourragère, cette distinction suprême et collective ¹.... » Il y a eu là un oubli fâcheux des grands services rendus ; les cœurs seront moins ingrats. La postérité doit savoir l'immense labeur de nos territoriaux, de ceux qui, le fusil d'une main, la pioche de l'autre, souffrirent les mêmes douleurs, eurent les mêmes énergies que leurs cadets.

En septembre 1914, à Courcelles-le-Comte, dans la région de Thiepval, le 82^e Territorial s'attaque à plus fort que lui : il oblige l'ennemi à rétrograder. Le 282^e, formé de gars d'Ancenis, de Bretons de Rosporden et de Sainte-Anne-d'Auray, interdit à l'ennemi la deuxième position, à Framerville. Le 26 septembre, à Beugny, le 84^e, de Fontenay-le-Comte, résiste avec un courage tout vendéen à des forces bien supérieures. Le 29, il se jette à l'attaque d'un moulin âprement défendu, s'en empare, après un jour de combat.

Puis, s'ouvre la désolante période des tranchées. Les régiments territoriaux sont particulièrement affectés à la manutention du matériel de guerre, aux abattages de bois dans les forêts, l'exécution de travaux d'attaque ou de défense, notamment avant la prise du Chemin des Dames. Les Bretons, travailleurs manuels excellents, terrassiers de premier ordre, furent, durant la guerre, de grands remueurs de terre bombardement. » Hiver pluvieux et froid dans la Somme ; les tranchées envahies par l'eau ; des abris douteux ; on manque d'expérience pour se creuser des terriers.

1. *Le Phare*, 18 juillet 1919.

En juillet 1915, ils peinent au camp retranché de Paris; en août, ils sont dans la Somme; en décembre, la 9^e compagnie du 282^e, capitaine Cheguillaume, mérite une vibrante citation : « réorganisation de la première ligne, sous un violent bombardement. » Hiver pluvieux et froid de la Somme ; les tranchées envahies par l'eau ; des abris douteux ; on manque d'expérience pour se creuser des terriers. L'eau envahit tout, submerge tout ; on résiste quand même, on besogne quand même. Le sous-lieutenant Ponard, du 337^e Territorial, s'empare d'un blockhaus, quoique blessé d'une balle au pied, et s'écroule atteint d'une seconde blessure. C'est un régiment territorial vendéen, le 83^e, qui, de tous les régiments français, tient, à cette époque, le record de séjour dans les tranchées 159 jours sans désemparer¹.

Un peu plus tard, en décembre 1916, le 8^e bataillon du 81^e Territorial, désigné pour porter en un point stratégique copieusement arrosé d'obus les matériaux nécessaires aux travaux de défense, arrachait un cri d'admiration à l'officier du génie qui dirigeait les travaux.

Au mois d'août 1918, le 86^e Territorial, comme le rapporte une citation, chargé de lancer un pont de bateaux, poursuit sa tâche, malgré des pertes très sensibles éprouvées au début par suite d'un violent bombardement. Il continue ainsi, dix-huit heures durant sous les obus, comme à la Bérésina².

Il y avait une singulière ironie à appeler les secteurs gardés par les territoriaux des *secteurs passifs* : s'ils étaient passifs, ils n'en étaient pas plus tranquilles pour cela, et cet ordre général de félicitations, octroyé, en mars 1917, au 88^e Territorial, met parfaitement les choses au point : « Je n'oublie pas, s'exprime le général, les territoriaux des 88^e et 134^e régiments qui ont assuré la garde d'un *secteur passif*, mais violemment marmité. »

1. *L'Echo de Paris*, 9 mars 1915; ce journal le qualifie de régiment breton ; au point de vue du courage, breton et vendéen, c'est pareil. Le colonel Vallantin, commandant la 175^e brigade, cite la 8^e compagnie du 81^e Territorial : « Dans les tranchées avancées, du 21 au 27 septembre, a subi de nombreux bombardements d'une violence inouïe sur sa position défensive et a montré un calme et une résistance magnifiques ; a eu 10 % de son effectif hors de combat. »

2. Déjà, en 1916, le général Guillaumat avait cité le 86^e Territorial en ces termes : « Régiment de haute valeur ayant subi de lourdes pertes, sans que son moral très élevé en ait le moindrement été atteint. » En août 1917, dans les Flandres, au cours d'une visite, le général Anthoine, commandant la 1^{re} Armée, accorde spontanément au 86^e, 50 croix de guerre, en récompense des services rendus.

Il serait injuste de ne pas associer dans la même gloire le 286^e Territorial. Il était formé ainsi : son premier bataillon, du dépôt du 86^e Territorial, à Concarneau ; son second, de gars de la Loire-Inférieure, à Nantes ; son troisième, de Vendéens, à la Roche-sur-Yon. Quel meilleur alliage combiner ? Au moment de l'armistice, le 84^e Territorial, qui tenait les tranchées en Alsace, est parmi les troupes qui font leur entrée solennelle dans Strasbourg reconquis.

Ils n'étaient pas seulement violemment marmités, ces secteurs, ils étaient aussi, parfois, directement attaqués ; il fallait les défendre. De même que pour les soldats de l'Active, il serait facile de conter d'innombrables exploits des soldats de la Territoriale ; bornons-nous à quelques-uns. Ce sont les sous-lieutenants Le Clech et Le Petit, du 88^e qui, blessés grièvement, refusent d'être évacués. C'est le soldat Le Gallo, du même régiment, qui, la main droite arrachée par un éclat d'obus, déclare simplement : « Je ne la regrette pas, c'est pour la France. » C'est le soldat Yves Grannec, du 188^e, qui répond toujours : « Présent, » lorsqu'on demande un volontaire pour les plus dangereuses missions ; il aime le danger comme les marins de nos côtes aiment l'Océan en fureur. Du même régiment, c'est le soldat Louis Grollier qui, les deux jambes fracassées, demeure toute la nuit sans se plaindre, disant : « Enlevez d'abord mes camarades, ils sont plus blessés que moi ¹. » Oui, il serait profondément injuste de ne pas donner aujourd'hui dans l'histoire de la grande guerre à nos territoriaux la place fort belle qui leur est due : s'ils ne furent pas toujours au premier rang, ils surent très bien garder le second. Jeunes et vieux, tous nos soldats collaborèrent à l'œuvre de la Victoire. Il existait entre eux une même émulation de courage, de patriotisme, de bon esprit, de gaieté française. « Sur la route d'Haudromont, marque en son carnet de guerre un territorial, nous croisons le 18^e qui nous fait place, composé surtout de jeunes classes. Beaucoup sont imberbes et nous lanceront d'amusants lazzi, entre autres, communément celui-ci : Je ne reconnaiss pas mon grand-père dans le tas. - Des loustics de chez nous leur ripostent : Depuis quand n'avez-vous plus de biberon, retournez à vos mères ². »

Hélas ! Beaucoup ne retourneront jamais à leurs mères : ils dorment dans les ravins ou sur les sommets d'Alsace, dans les plaines de Champagne et d'Artois ; ils dorment, ayant à leurs côtés des anciens, de ceux qu'ils nommaient leurs grands-pères. Leur mère commune, la terre de la Patrie, les voulut jalousement dans son sein, tous indifféremment.

1. Du même 188^e, citons encore le cas du lieutenant Ch. Percevault qui habitait l'Amérique depuis 13 ans quand éclata la guerre. Il tint à rentrer immédiatement et entraîna avec lui une vingtaine de ses compatriotes émigrés. Il fut un bel officier par son « mépris absolu du danger. »

2. Carnet d'Etienne Giraud, du Landreau (Loire-Inférieure.)

CONCLUSION

Les historiens se partagent en deux grandes écoles : ceux qui, avec Bossuet, se faisant des lois de l'univers une conception métaphysique, voient dans la succession des faits l'exécution d'un, plan divin ; - l'homme s'agit et Dieu le mène ; - et ceux qui considèrent que l'homme est par ses qualités, ses efforts, son génie, le principal artisan des grands événements qui se déroulent sur la surface du monde. Au lieu d'opposer ces deux théories, il convient de les unir: Aide-toi, le ciel t'aidera. Une nouvelle école vantelle naîtra? On a affirmé que, dans la dernière guerre, le hasard a mené les hommes et les choses, que c'est à lui surtout que nous devons le salut : les généraux, sauf quelques-uns, n'auraient à peu près rien compris à la guerre spéciale que nous imposait la continuité du front ; mais, heureusement, une inlassable bonne fortune se serait évertuée à les combler de ses largesses.

L'intervention du hasard n'est niable dans aucune guerre, mais les plus grands généraux, ceux qui ont obtenu les plus décisifs succès sont justement ceux qui ont le mieux su se servir de ce dieu bienveillante Il est difficile d'accepter que la situation si critique des premières semaines se soit rétablie automatiquement, que le machinisme compliqué de la gigantesque bataille de la Marne ait joué aussi harmonieusement, sans la direction attentive d'un mécanicien prestigieux ; que, à chaque fois que le flot allemand creva la digue française, celle-ci se soit immédiatement reconstituée de blocs et de morceaux, sans la science d'architectes hardis autant qu'éclairés ; qu'enfin le martèlement affolant pour l'adversaire de la campagne libératrice, à l'automne 1918, n'ait pas été calculé par une pensée soucieuse et réfléchie. Un fait domine les autres, notre préparation médiocre : une mobilisation mal orientée, des places insuffisamment pourvues d'hommes et de matériel, le manque de grosse artillerie et de mitrailleuses, l'incompréhension du rôle véritable de l'aviation ; l'insuffisance des uniformes et de l'armement, ce qui fit que, plusieurs mois après l'ouverture des hostilités, on voyait encore avec stupéfaction dans nos casernes, à Nantes par exemple, des appelés qu'on n'avait pu habiller.

Malgré ce vice initial flagrant, malgré des erreurs, des fautes commises, même depuis lors, au cours des hostilités, par les civils aussi bien que par les militaires, malgré l'envahissement de notre territoire, nous 'nous sommes redressés, nous avons forgé en pleine guerre le matériel que les Allemands avaient constitué dans le calme de la paix. Nous nous sommes adaptés à cette guerre où les adversaires ressemblaient aux deux chèvres de La Fontaine, arquées front à front, sur une étroite passerelle. Nous avons peu innové, a-t-on

dit, pour sortir de cette situation; les Allemands, eux, ont inventé les gaz asphyxiants et la guerre sous-marine contre les non belligérants. Bel honneur

Si le génie est une aptitude à la patience, cela apparaît surtout dans cette guerre où il a fallu trouver les moyens de résister contre plus fort que soi, en attendant l'appoint des secours extérieurs. Ne pas mettre ces faits suffisamment en lumière, ce serait réduire le mérite des chefs et la gloire des hommes; et, conséquence plus grave même, ce serait laisser croire que de lourdes responsabilités pèsent sur ces chefs, conducteurs des opérations, pour avoir sciemment négligé d'employer des méthodes plus efficaces qui auraient abrégé la guerre et diminué le nombre des morts.

Si l'on pouvait demander à tous ces morts de la grande guerre de se lever et de répondre à l'appel, on reconnaîtrait dans cette évocation fantastique les provinces qui perdirent le plus d'enfants, celles à qui la France doit le plus. La Bretagne, le Poitou et l'Anjou ne viendraient pas en dernier lieu exiger la reconnaissance nationale. Leurs fils ont fait sans compter leur devoir. Ils l'ont fait, mus par la conscience héréditaire ; race mystique et silencieuse, ils marchèrent à la mort sans effroi. Beaucoup partirent à la guerre avec la pensée qu'ils n'en reviendraient pas.

Au fond de tout peuple vraiment croyant flotte un vague fatalisme qui l'habitue à voir dans les événements de chaque jour le déroulement d'événements prévus de tout temps. A ses yeux, l'horizon où se meut son existence terrestre semble bien mesquin, par rapport aux champs illimités qui s'étendent au-delà ! Aussi, dans nos régiments bretons peu de refus d'obéissance, peu de désertions : la mort est si peu de chose : «Tôt ou tard, il faudra y passer¹.»

Il y avait encore comme ressort chez le Breton cette fierté native qui refuse de céder et qu'on nomme son entêtement. Le Breton n'entendait pas rester en arrière, quand il y avait de la gloire ou même simplement de l'honneur à être en avant. Lors d'une bataille autour de Reims, le 85^e Territorial de Quimper, qui venait d'être vacciné, aurait pu se dispenser de prendre part au combat; on demanda des volontaires: le 85^e marcha tout entier². Voilà le Breton, ce ne fut pas une élite, ce ne furent pas des éléments sélectionnés qui, dans les graves circonstances, allèrent où le Devoir et la Mort leur faisaient signe d'aller, ce fut la masse profonde elle-même, ce fut l'ensemble total.

1. *Paroles du lieutenant Ch. M. ; voir plus haut, p. 314. Certains, surtout des Bretons de la Haute-Bretagne, aperçurent, plus ou moins confusément, la guerre à travers une coloration singulière ; leur âme imaginative prêta à chaque détail un aspect hallucinant et fantasmagorique. Tous ne purent exprimer ces sentiments, mais l'un d'entre eux, Jean Le*

Roy, de Quimper, tombé le 26 avril 1918, à 24 ans, l'un des poètes les mieux doués de la génération, reproduisit sous une forme romantique cette vision toute bretonne des formes actuelles de la guerre par exemple, dans sa poésie Le Cavalier de Frise.

*C'est celui qui, les soirs de bise,
Par les prairies les Intermédiaires,
Génie échevelé, au regard sans lumière,
Chevauche les chevaux de frise.*

*Ses pur-sang cabrés sur les morts,
Tout au long de la piste blême,
Attendent son ordre suprême,
Entre Pfeterhouse et Nieuport....*

*Que sont belles tes écuries
De Lore et Ablain en Artois
J'ai vu bondir cent palefrois
Devant le bois de la Folle.*

*Pâle écuyer, trouble vision,
Esprit grinçant du barbelé,
Ton coursier agile a frôlé
Les courants de haute tension.*

*Une sentinelle endormie
Entend l'archange de laiton
Traverser à califourchon
Son rêve de paix et de vie...*

*Prince, au dernier des soirs de garde, 13risant le mors et l'étrier,
Ju.4qu'au paradis des guerriers,
Tu bondiras sous l'œil du dieu qui nous regarde.*

*Et tu te perdras dans l'éther
Pavoisé de gloire électrique,,
Caracolant le Haut Portique
Des soldats bleus qui tirent guerre*

2. Récit du Ct A. Burgelin, du 86^e Territorial.

Et pour obéir à ces grandes voix tragiques, pour être aux lieux terribles où elles lui donnaient rendez-vous, certains même essayèrent d'enlever à leur corps la possibilité d'une défaillance. Le caporal Le Floch habitait le Canada. La guerre éclate ; il laisse femme et enfants et accourt se battre. Incorporé au 62^e d'Infanterie, il recevra, le 10 octobre 1915, la Médaille militaire, avec une citation singulièrement significative. Elle rapporte, cette citation, que plus d'un mois, trois et quatre fois par jour, Le Floch monta au sommet d'un arbre observer les mouvements de l'ennemi. Les feuilles tombent, l'arbre se décharne sous la grêle d'acier ; Le Floch « continue, avec le plus grand sang-froid, sa mission périlleuse... Repéré par l'ennemi, il méprise les balles qui lui sont destinées. » Redoutant d'être blessé et de tomber, donc de ne plus pouvoir reparaître à ce poste de confiance, il demande d'être attaché à l'arbre. - Les Allemands lièrent parfois leurs soldats aux canons, aux mitrailleuses, mais par crainte d'une défaillance morale ; Le Floch craignait une défaillance physique.

Ce qui plus fort que toutes les chaînes maintient aussi l'âme du Breton dans les plus hautes sphères du courage et du dévouement, c'est le sentiment même du Devoir, inculqué dès l'enfance. Qu'on lise l'histoire édifiante de Jean-Corentin Carré, dit « le petit poilu du Faout ! » Nouveau Bara, à 15 ans et trois mois s'engage au 410^e d'Infanterie, sous le nom d'Auguste Duthoy réfugié des Ardennes. Caporal puis sergent et décoré, à seize ans, adjudant, à dix-sept, il émerveille son entourage par sa bravoure pourtant cela lui paraît terne et incomplet il passe dans l'aviation. Le 18 mars 1918, attaqué par trois avions ennemis, il préfère la mort à la fuite : il a dix-huit ans et deux mois. Quelques jours avant l'ultime sacrifice le jeune héros déclarait que « la chose principale à observer dans la vie était le Devoir. »

De tels enfants - de tels hommes - maintiennent à la race bretonne sa réputation de vaillance irréductible ; ils lui valurent les plus magnifiques certificats. « J'ai vue depuis mon départ du 318^e écrivait le colonel Mondange, bien des soldats et de toutes les régions. Je n'en ai jamais rencontré de meilleurs que mes soldats bretons. » Voici ce que pense d'eux un chef bien plus éminent encore, le général de Castelnau : « Il ne faut pas voir, pour les bien juger, les Bretons dans une revue ou sur une esplanade ; de taille généralement petite, de tenue passable, mal rasés, ils ne paient point de mine. Mais à la bataille c'est

1. Voici la phrase exacte: « *C'est sur les bancs de l'école Publique que j'ai appris la chose principale à observer dans la vie : le Devoir.* » Extrait d'un Discours de M. Rio, sous-secrétaire d'état. Carré, fils d'un journalier du Faouet, était commis à la Perception du même lieu.

autre chose ; on ne peut admirer plus d'énergie, plus de stoïcisme dans la souffrance, plus de résolution devant la mort¹. »

Nos régiments reçurent même un baptême plus probant, si l'on considère la nationalité du parrain. Après la prise de Vaux par les Allemands, la *Gazette du Rhin et de Westphalie*, afin de mettre en relief le courage des guerriers germaniques, déclara que le Commandement français avait eu soin de leur opposer des régiments bretons, *les meilleurs de France*.

Ces pages rapides consacrées à l'histoire de nos soldats n'ont pas la prétention d'être plus éloquentes que la louange de l'ennemi qu'ils ont battu. Les régiments bretons furent les meilleurs de France, au dire des Allemands ; mais on ne saurait l'oublier, dans ce XI^e Corps breton, figurent également tous les régiments de la Vendée.

1. *Propos entendus de la bouche du général de Castelnau, à la Préfecture de la Loire-Inférieure. Un autre chef nous parla dans le même sens et ajouta. « On sait les ravages que cause l'alcool dans de trop nombreux villages de la Basse-Bretagne. Eh bien ! Le sentiment du Devoir fut tel que ce vice, à la guerre, n'apparut pas plus fréquent dans les régiments bretons que dans ceux des autres contrées.*